

LE MONDE LIBERTAIRE

N°1856 DÉCEMBRE 2023 4 €

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE
MEMBRE DE L'INTERNATIONALE DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES



Nous ne sommes pas des dindes !



PASSE-PORTS p.10

**ISRAËL/PALESTINE :
ENCORE DU SANG
ET DES LARMES**

HISTOIRE p.16

**CHILI CON CARNE.
D'ALLIENDE AU COUP D'ÉTAT
DE PINOCHET**

RÉFLEXIONS p.26

**LES TROIS FABRIQUES
QUI FAÇONNENT LA PENSÉE
DES MASSES**

ÉDITO

“ En décembre, c'est l'apothéose la grande bouffe et les p'tits cadeaux ils sont toujours aussi moroses mais y a de la joie dans les ghettos ”

Renaud, *Hexagone*

Et revoilà les fêtes de fin d'années et leur cortège d'excès... à vomir ! D'ailleurs, à l'heure d'écrire ces lignes (le 17 novembre), l'un de nous croule déjà sous les colis de ses clients qui ne se posent pas trop de questions sur le système qu'ils utilisent, donc cautionnent... Aux Innocents les mains pleines ! Sauf que nous, anarchistes ou en tout cas anarchistes en devenir, nous ne cautionnons plus ces excès, et ce, depuis longtemps déjà pour certain(e)s d'entre nous. On entend déjà quelques bonnes consciences exprimer leurs regrets de la situation internationale et nationale à table ou au comptoir avant de s'en retourner se bâfrer de dindes aux marrons... C'est pour cette raison que le dossier de décembre porte sur un « marronnier » anarchiste, la consommation, et qu'il est d'ailleurs intitulé « On n'est pas des dindes ! »

Donc dans les pages qui vont suivre vous trouverez d'excellents textes qui interrogent la société de consommation mais aussi d'autres sur la guerre en Palestine, sur la galère d'être en recherche d'emploi dans le secteur artistique *lato sensu* ou encore sur une lutte victorieuse. On revient aussi sur Saint-Imier via une traduction de Malatesta ou sur le Chili de 73. Bref, un *Monde Libertaire* à offrir pour les fêtes, avec de nombreuses recensions de livres (à offrir également, même si on ne veut pas pousser à... la consommation) !

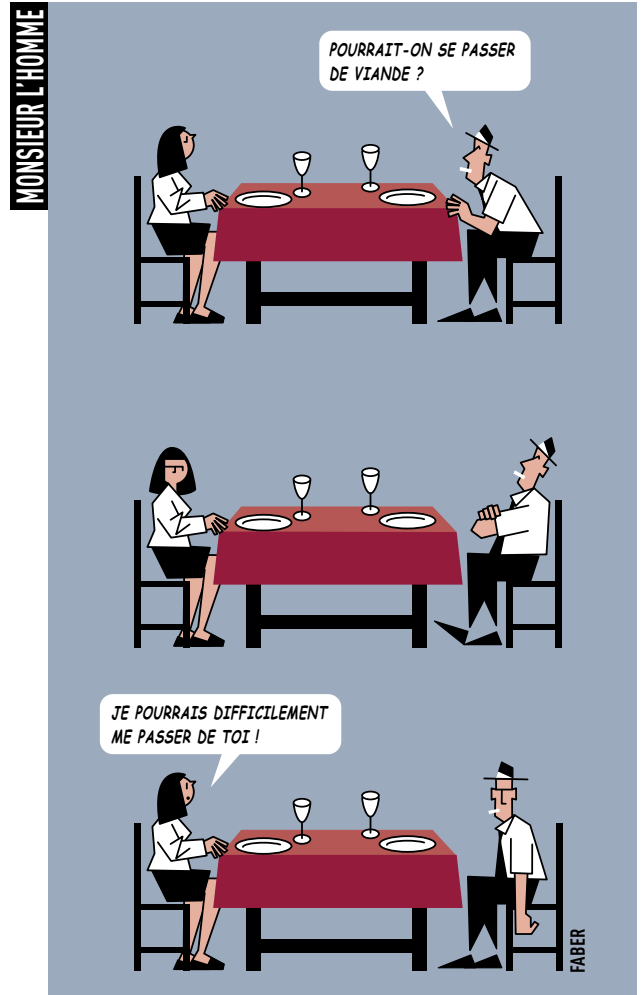
Ce sera aussi le dernier dans cette version puisque le ML fait peau neuve en janvier avec un nouveau format, moins cher, moins revue, qu'on espère plus facile à vendre dans la rue et dans les luttes !

Ce nouveau *Monde Libertaire* comme les précédents (et les suivants) a besoin d'articles pour que vous puissiez les lire, nous attendons donc des recensions d'ouvrage, des textes sur la situation internationale, vos expériences autogestionnaires, vos réflexions, vos récits de lutte et pourquoi pas, votre actualité militante.

À envoyer à monde-libertaire@federation-anarchiste.org

À vos crayons et vos claviers !

Le CRML



LE MONDE LIBERTAIRE



Maquette mise en page
Philippe Camus
(ductus@me.com)

Prix de vente au n° : 4 €



Le Monde libertaire
145, rue Amelot
75011 Paris

Dépôt légal :
1^{er} trimestre 1977

N°ISSN :
0026-9433

Direction
de la publication :
Dominique Lestrat

Commission paritaire :
0624D80740

Numéro d'imprimeur :
22080280

Imprimé par :
Corlet Imprimeur
ZI Rue Maximilien-Vox
14110 Condé-sur-Noireau

Pour les abonnés uniquement, est joint à ce numéro
le catalogue de la librairie Publico

PAVÉ D'ANAR

AVEC SADIA ET MAZOGH

KROKAGA



RÉSISTANCE ANTIFASCISTE !

Le 28 octobre 2023, différentes composantes du mouvement antifasciste messin ont organisé un week-end antifa en invitant des militant-es de Bruxelles et de Nancy.

Un week-end riche en partage et en échanges de pratiques, mais aussi en actions. Nous avons, dans toute la ville, collé nos affiches, déployé une banderole, et nos camarades belges des Collages Féministes Étudiant-es ont décoré les rues messines de leurs slogans. Une chose est sûre, cette mobilisation en appelle d'autres.

À l'heure où, en Lorraine, l'extrême droite se structure, autour des identitaires, des royalistes, des pétainistes, et des réactionnaires de tout poil, la lutte antifasciste doit s'organiser concrètement face à leurs idées nauséabondes.

Il est primordial de renforcer nos luttes et faire bloc contre l'extrême droite aux portes du pouvoir, ainsi que ses idées déjà bien installées.

Combattons-les et vive la solidarité antifasciste !

*Groupe de Metz FA, Metz Antifasciste, CNT Moselle, BAF Nancy
Collage Féministe Étudiant-es (Bruxelles)*





SEULE LA LUTTE PAYE

Le mois d'octobre aura vu une forte mobilisation des « invisibles », c'est-à-dire de nombreux travailleurs et travailleuses sans-papiers, notamment dans le BTP et les services de nettoyage. Alors que depuis des années ils et elles travaillaient dans des conditions précaires et sous la menace permanente d'être expulsé-e-s du territoire national, la donne semble enfin évoluer. À l'appel de la CGT, des centaines de ces sans-papiers se sont mis en grève dans une trentaine d'entreprises pour obtenir le fameux CERFA 15186*03 (Centre d'Enregistrement et de Révision des Formulaires Administratifs). Dans certains cas, comme pour l'agence d'intérim du 11^e arrondissement de Paris, 2 jours de grève ont suffi pour que les 14 grévistes obtiennent ce CERFA. Quant aux Sans-papiers en grève sur les chantiers des JO 2024, c'est l'occupation du chantier de l'Arena par 150 d'entre eux, avec le soutien de la CGT, du Collectif des Sans-papiers, des Gilets Noirs, de Droit Devant et de la CNT-SO, qui a porté ses fruits. Ils ont obtenu de pouvoir enfin présenter, dans les trois mois, leur situation en vue de leur régularisation, un protocole d'accord ayant été signé avec le « donneur d'ordre » (Bouygues).

Évidemment, la menace de prise de retard dans les travaux en vue des JO de 2024 n'est pas pour rien dans ces accommodements des entreprises. C'est qu'il ne faudrait pas gâcher la fête annoncée pour l'été prochain.

La vigilance reste toutefois de mise au vu de la nouvelle loi sur l'immigration, concoctée par le gouvernement et ses alliés de droite-droite.

Une constatation : comme toujours, rien n'est accordé sans combat. Les sans-papiers viennent de le démontrer une fois de plus.

Ramón Pino
Groupe Salvador Seguí

WEEK-END ANTIFA À LYON ENTRE ÉCHANGE D'INFORMATIONS ET DE POINGS

Annoncé depuis plusieurs semaines par le collectif *Fermons les locaux fascistes* et appelé par de nombreuses organisations politiques et syndicales (CNT, CGT, Solidaires, UNEF, UCL, Ensemble, Alternatiba, Attac, FSU, JG, LFI, NPA, PCF, PG, SOS Racisme), un week-end antifasciste contre l'extrême droite a eu lieu ces 11 et 12 novembre à Lyon, dans cette ville réputée bastion des identitaires français.

Une manifestation antifasciste appelée par la Jeune Garde était prévue pour samedi, et des Forums Sociaux Antifascistes organisés au CCVA de Villeurbanne toute la journée étaient eux notés pour dimanche.

Le collectif *Fermons les locaux fascistes* est un collectif réunissant de nombreuses organisations de gauche et d'extrême gauche, qui existe depuis plusieurs années pour réclamer la fermeture des locaux d'extrême droite dans la capitale des Gaules. La question des locaux et des groupes de fascistes a toujours été une histoire compliquée et malheureusement riche, les derniers en date sont ceux de Génération Identitaire et Bastion Social, deux groupes d'extrême droite dissous, mais qui ont réussi à conserver leurs locaux et à les transférer à de nouvelles associations fascistes, comme Les Remparts, qui tiennent le bar La Traboule et la salle de boxe l'Agogé. Cela fait donc des années que le collectif se bat pour continuer à fermer tous ces locaux, et prévoit donc depuis un moment déjà ce week-end pour sensibiliser à la cause.

3000 antifascistes dans la rue !

La manifestation a donc eu lieu samedi à 15 h, longeant les quais du Rhône pour finir devant l'Hôtel de Ville, place des Terreaux. La manifestation s'est bien déroulée avec un fort cortège antifasciste devant, mené par la Jeune Garde et la Voix lycéenne, avec certains élus venus en soutien, puis avec d'autres cortèges notamment menés par le GALE (Groupe Antifasciste Lyon et environs, récemment dissous le 9 novembre par l'État) et des militants palestiniens, puis un autre mené par l'UCL plus loin, suivi d'autres personnes non affiliées à des organisations. Plus de 2 h de chants, slogans et d'énergie antifasciste ressentis dans le centre-ville recouvert de stickers et tags. La manifestation s'est déroulée sans encombre des fafs, même si certains médias, comme le Livre Noir (se prétendant apolitique, mais nous savons,) se

sont invités parmi les médias relayant la manif. Cette journée aurait pu finir sur cette bonne expression populaire, si le soir même, une quarantaine de fascistes venant du Vieux-Lyon (quartier historique et bourgeois de la ville et lieu de prédilection des fafs lyonnais), sortant de leur bar La Traboule, repère connu de la racaille bourgeoise cité plus tôt, n'avait pas attaqué une conférence organisée par le collectif Palestine 69, accueillant un médecin qui officie à Gaza. Les fachos ont essayé d'entrer dans le local, saccageant la porte, s'attaquant aux militants et antifas présents sur place, puis ont déambulé dans le vieux Lyon criant leurs slogans « *La rue, la France, nous appartient!* » (rue qui ne leur appartient qu'après la nuit tombée et jamais à plus de 200 mètres de leur local) avant de retourner se terrer dans leur QG. La police, appelée tout de suite aux alentours de 18 h 30, a mis plus de 45 minutes avant de venir, ayant des comportements racistes et contrôlant et fichant les militants palestiniens et le SO de la conférence, allant jusqu'à maîtriser certains au sol et réprimandant les passants tentant de filmer la scène! Est-on vraiment étonné, après tout, où est Peter Parker quand Spiderman est là? Malgré un rassemblement de soutien rapidement appelé pour venir apporter son aide et des antifas se regroupant pour soutenir les militants, le mal était déjà fait et les fascistes déjà repartis dans leurs trous.

Police partout, justice nulle part ?

Concrètement, les militants palestiniens et antifascistes subissent ce soir une répression double, policière et fasciste.

Samedi passé, place au fameux Forum Social Antifasciste ce dimanche. Au menu : de nombreuses conférences centrées sur l'extrême droite, « *Qu'est-ce que l'extrême droite au pouvoir?* » « *Écologie : le double piège de l'extrême droite* », et encore bien d'autres conférences qui étaient proposées de 10 h à 19 h, terminées par un débat de clôture sur « *Comment faire reculer l'extrême droite et ses idées?* », avec des intervenants comme Edwy Plenel ou Raphaël Arnault (porte-parole de la JG). Cette fois, cette journée s'est déroulée sans encombre des fachos.

Ce week-end contre l'extrême droite aura donc été riche en émotions, entre manifestations, conférences, partage d'idées, de connaissances, d'échanges, d'informations et agressions fascistes. Lyon n'est pas prête à perdre sa réputation, malgré la formation toujours de plus en plus solide d'une présence antifasciste dans la ville des canuts.

Tom
contributeur extérieur

IMPACTS DU NUCLÉAIRE SUR L'EAU

EXEMPLE DU BASSIN DE LA LOIRE

Début 2022, Emmanuel Macron annonce sa volonté de relance du nucléaire (6 EPR2, débutés en 2028 pour fonctionner en 2035, puis 8 EPR2 additionnels)¹.

Cette décision ne fait suite à aucun bilan complet après plus de 50 ans de nucléaire civil. Bilan qui aurait dû être industriel, économique, social, sanitaire, environnemental, etc.

Écartant toute donnée à charge, l'État nie par ailleurs la réalité du danger nucléaire, préférant miser sur la « gestion post-accidentelle »² et l'espoir que la science viendra sauver l'ensemble!

L'argument massif justifiant ce choix étant que (les communicants d'EDF l'assèment sans relâche), « le nucléaire est bon pour le climat ».

Le nucléaire, sauveur du climat, vraiment ?

Or, si le nucléaire est peu émetteur de CO₂ dans sa phase de production électrique, sa relance ne « sauvera » probablement pas le climat. Ce 6 novembre, 8 associations ont fermé le ministère de la Transition écologique. Occasion pour elles de réclamer une réelle transition énergétique, « sans gaspiller d'argent dans des technologies trop lentes

et onéreuses comme la construction de nouveaux réacteurs nucléaires »³.

Or, non seulement, le « nouveau nucléaire » arrivera trop tard pour infléchir la courbe du réchauffement, mais il aggravera l'une de ses conséquences : l'atteinte à la ressource en eau⁴.

Le nucléaire et son impact sur la ressource en eau en France

Global Chance a évalué la consommation d'eau de l'ensemble de la filière française⁵. Le Réseau Sortir du Nucléaire a également lancé une campagne⁶ sur les divers impacts de l'industrie nucléaire en France sur l'eau, etc.

Nous allons ici rendre compte d'actions plus localisées sur le même sujet.

À l'échelle du bassin-versant de la Loire, le collectif Loire Vienne Zéro Nucléaire agit pour la défense de l'eau

Notre collectif, fort de 13 groupes plutôt riverains d'installations nucléaires, s'est auto-organisé en 2016.

L'échelle du « bassin-versant » s'est imposée comme une forme de regroupement pertinent pour relier nos actions. Notamment pour **mettre en évidence le cumul des nuisances au fil de l'eau**.



IMPACTS DU NUCLÉAIRE SUR L'EAU

EXEMPLE DU BASSIN DE LA LOIRE



Un bassin-versant, c'est quoi⁷? Une unité géographique de collecte des eaux de surface. Sur celui de la Loire et de tous ses affluents, cinq centrales nucléaires sont implantées (quatre en bord de Loire : Belleville-sur-Loire, Dampierre-en-Burly, Saint-Laurent-des-eaux et Chinon, la centrale de Civaux étant, elle, au bord de la Vienne). Ce sont donc 5 centrales, soit 14 réacteurs en activité au total (et 5 à l'arrêt, non démantelés), qui s'alimentent et/ou rejettent dans le même bassin.

Le nucléaire pollue nos eaux en permanence

> Des radionucléides dans la Loire et la Vienne

En 2016, nous sommes passé-e-s de la dénonciation **de la pollution accidentelle** (plutonium dans la Loire lors de la fusion partielle des cœurs nucléaires à la centrale de St-Laurent-des-Eaux en 1969 et 1980⁸) à **la pollution légale**. En effet, les centrales sont autorisées à des rejets d'effluents radioactifs dans l'air et dans l'eau, surtout de tritium, cet hydrogène radioactif qui peut intégrer la chaîne alimentaire.

Nous avons donc constitué, en 2018, un réseau de préleveurs citoyen, formé par le laboratoire indépendant de l'ACRO (Association pour le Contrôle de la Radioactivité dans l'Ouest). Des prélèvements en eau (en amont et aval des centrales / eau potable / végétation aquatique / sédiments) sont régulièrement réalisés depuis. L'ACRO y recherche du tritium (dans l'eau) et d'autres radionucléides (césium, cobalt...) dans les échantillons solides. Les résultats sont publiés sur son site⁹.

Nous prélevons « à l'aveugle », EDF refusant de communiquer les dates de ses rejets. Mais ce travail a, par exemple, permis de lancer l'alerte sur une concentration de tritium hors norme dans la Loire, à Saumur, en 2019¹⁰.

Les effets mutagènes et cancérigènes du tritium sur l'ensemble du vivant ne sont ni suffisamment étudiés ni suffisamment dénoncés. Pourtant, le tritium est présent jusque dans les sédiments de l'estuaire tout de même à plus de 150 km de la dernière centrale¹²!

En 2019, nous avons visibilisé, à partir des rapports annuels d'EDF, le cumul des rejets radioactifs des 5 centrales.

> Des pollutions chimiques passées sous silence

Ces rapports EDF nous ont également permis de calculer qu'au total près de **6 000 tonnes de substances chimiques autorisées ont été rejetées dans la Loire et la Vienne en 2020** (sulfates, acide borique, ammonium, nitrates, nitrites,

phosphates, chlorures, métaux lourds, détergents, etc.). Depuis des décennies, combien de milliers de tonnes ont-ils été déversés dans le fleuve? Pour quels impacts sanitaires et environnementaux cumulés au fil de l'eau et des ans? Silence!!!

Le détail des pollutions chimiques et radioactives peut être retrouvé sur le site de l'un des groupes du collectif¹².

Le nucléaire pompe et évapore nos eaux

Les sécheresses s'intensifient, nous nous sommes intéressé-e-s aux quantités d'eau que les sites prélèvent pour l'indispensable refroidissement des réacteurs.

En 2021, **les 5 centrales ont pompé près de 700 millions de m³ d'eau dans le bassin de la Loire**. Dont environ 500 millions ont été rejetés dans les cours d'eau (pas dans leur état initial, mais plus chauds et régulièrement chargés en substances polluantes). Sur ces 700 millions de m³, presque 200 millions ont été évaporés. Cette eau vaporisée équivaut à la consommation annuelle en eau potable de plus de 3 millions de personnes, soit plus que l'ensemble des habitant-te-s de la région Centre-Val de Loire!

Étant donné la perspective de réduction des débits des fleuves et rivières dans les décennies à venir... faudra-t-il choisir : boire ou continuer d'électrifier tous nos usages?

Le nucléaire réchauffe nos eaux

Les centrales réchauffent directement l'environnement : elles y rejettent deux fois plus de calories qu'elles n'en produisent sous forme d'électricité¹³.

L'échauffement dû aux rejets dans les cours d'eau est, lui, légalement limité à 1°C entre l'amont et l'aval de chaque centrale. Mais EDF ne publie qu'une « moyenne » mensuelle de température pour chacune d'elles, masquant ainsi les écarts les plus importants. Et rien n'est dit sur l'échauffement global du fleuve après rejets thermiques des 14 réacteurs.

Enfin, contrairement à la Garonne ou au Rhône (28°C), les autorités n'ont pas fixé de température limite à ne pas dépasser pour l'eau de la Loire. Ces 5 centrales n'ont même pas besoin de demander de dérogations en cas de canicule pour continuer à rejeter leurs eaux chaudes dans un fleuve qui serait déjà trop chaud. Tant pis pour la flore et la faune?

Les barrages, indispensables aux centrales, affectent le vivant

Pour continuer à fonctionner l'été, les centrales ont besoin d'un débit suffisant des cours d'eau pendant leur plus bas niveau.



MAUDITE SOIT LA GUERRE !

Pour le garantir, deux barrages ont été construits en même temps que les centrales ligériennes (Villerest sur la Loire, Naussac sur l'Allier). Sur la Vienne, celui de Vassivière a été rehaussé.

Ces barrages ne sont pas à l'abri d'un risque de rupture et de catastrophe. Par ailleurs, ils empêchent le cycle de la faune alluviale, notamment migratrice (saumons, aloses, moules...) et l'écoulement des sédiments essentiels à la vie. Enfin, telles d'immenses bassines, ils augmentent l'évaporation et le réchauffement des eaux.

> Eau polluée, pompée, évaporée, réchauffée, entravée... Les réacteurs nucléaires mettent à mal nos eaux. Pour préserver la vie, ne relançons surtout pas le nucléaire ! Au contraire : arrêtons-le !

Retrouvez ces données, plus détaillées, dans un dépliant réalisé en 2023¹⁴ et diffusé dans toutes les occasions (par ex. au Larzac, lors du convoi de l'eau, etc.)

Collectif Loire Vienne Zéro Nucléaire

Contact : loireviennezeronucleaire@proton-me

1. <https://www.vie-publique-fr/discours/283773-emmanuel-macron-10022022-politique-de-lenergie>
2. <https://post-accident-nucleaire-fr/>
3. <https://www.amisdelaterre-org/communique-presse/action-huit-associations-du-mouvement-climat-ferment-le-xxxx-pour-inaction/>
4. <https://www.cairn-info/revue-sciences-eaux-et-territoires-2017-1-page-4.htm>
5. https://global-chance-org/IMG/pdf/gc_eau_et_production_d_e_lectricite_20230520.pdf
6. <https://www.sortirdunucleaire-org/Le-nucleaire-est-un-danger-pour-l-eau>
7. Ecouter l'émission sur les bassins-versants où nous présentons le collectif
https://www.trousnoirs-radio-libertaire-org/trous_noirs/emiss.php?id=698
8. <https://www.irsn-fr/savoir-comprendre/environnement/rejets-plutonium-dans-loire-lien-probable-avec-accidents-1969-1980>
9. <https://www.acro-eu.org/wp-content/uploads/2023/07/RAP23071001-OCR.pdf>
10. <https://www.acro-eu.org/tritium-dans-la-loire-la-surveillance-officielle-defaillante/>
11. <https://lejournal-cnrs-fr/articles/a-nantes-une-etude-inedite-sur-la-pollution-des-sols>
12. <https://www.sdn-berry-giennois-puisaye-fr/news/rejets-en-loire-tableaux-des-substances-rejetees-par-les-5-centrales-nucleaires-en-2020/>
13. Gilbert Naudet et Paul Reuss, *Énergie, électricité et nucléaire* [archive], 2008 : « La pollution thermique d'une centrale nucléaire représente une quantité de chaleur de l'ordre du double de la quantité d'énergie utile produite. »
14. <https://www.sdn-berry-giennois-puisaye-fr/news/le-nucleaire-et-ses-impacts-sur-leau-en-loire-et-vienne/>

Hélène Richard, envoyée spéciale du Monde diplomatique, nous propose, dans le n° de décembre 2023, un formidable reportage intitulé : **Loin du front, la société ukrainienne coupée en deux.**

On connaît le contexte.

L'agité du bocal régnant en Russie déclarant la guerre à l'Ukraine dont il ne reconnaît pas le droit à l'existence. La lutte héroïque du peuple ukrainien résistant à l'envahisseur poutinien.

Bilan, après presque deux ans de guerre, 70 000 morts côté ukrainien et 250 000 côté russe. Plus, plusieurs centaines de milliers de blessés et de mutilés des deux côtés.

Comme en 14-18, le conflit s'enlise. Mais, ce sont toujours les mêmes qui en payent le prix.

En Russie, les fils de l'intelligentsia se sont barrés à l'étranger. En Ukraine aussi, mais pour ceux qui n'en avaient pas les moyens, ils se débrouillent... à la mode de toujours. 4 000 dollars pour se faire réformer pour raison... médicale. C'est encore jouable !

Hélène nous raconte tout cela. Les estropiés et quelques permissionnaires découvrant la jeunesse dorée et fêtarde de Kiev et d'ailleurs. Comme en France en 14-18, à l'époque de... la Belle époque, pour certains.

En clair, dans toutes les guerres, c'est toujours armons-nous et partez.

En encore plus clair, dans TOUTES les guerres, « légitimes » ou non, la guerre des classes perdure.

Mais, que faire ?

Peut-être commencer par le début ? C'est-à-dire par construire un processus de révolution sociale le plus libertaire possible afin de détruire les conditions et les causes de toutes les guerres. À savoir le capitalisme privé et d'État. Et, bien sûr, le patriarcat, le sexisme, le ceci et le cela qui...

Avant cette putain de révolution sociale que nous avons tous et toutes au cœur, maudite soit la guerre d'aujourd'hui comme de demain !

Prolétaires, exploité(e)s et opprimé(e)s de tous les pays, de tout genre et de tout..., UNIS-SONS-NOUS contre ce qui nous conduit à NOUS entretuer au seul profit de...

Jean-Marc Raynaud

Oléron le 30/10/2023



ISRAËL/PALESTINE ENCORE DU SANG ET DES LARMES



7 octobre 2023.

Ce matin-là marque le début de quelque chose dont nous ne sommes pas encore sortis.

Difficile de mettre un nom sur cette chose.

MANIFESTANTS À BEITA. PHOTOGRAPHIE DE OREN ZIV/ACTIVESTILLS.

Annette Wievorka dans *Libération* du 21 octobre dit « Le 7 octobre est un événement réellement historique [...] ce n'est pas juste une guerre, on est dans autre chose ». Nous sommes bien d'accord. Il faudra attendre encore. Sont en cause les Palestiniens, musulmans ou chrétiens, vivant en Palestine et en Israël, tout comme les Juifs présents dans ces deux entités. De même, les Juifs et les Palestiniens qui vivent ailleurs. De part et d'autre, les négationnistes sont à l'œuvre. Ce qui est en jeu est la coexistence de deux populations aux réactions exacerbées. Un pas de côté s'impose.

Prendre parti ?

Notre histoire est fertile en moments où nous sommes enjoint de prendre parti. Nous devons être pour ou contre les gilets jaunes, la vaccination anti-Covid, la réforme des retraites, le SNU, la guerre Russie-Ukraine et maintenant le Hamas ou Israël. Ces mises en demeure visent avant tout à limiter nos capacités de réflexion, d'analyse. Pourtant, à chaque fois, elles nous obligent à remettre en question nos opinions. Selon les moments, nous sommes soit pro, soit anti, et si nous ne voulons pas choisir nous devenons des lâches, des mous, des girouettes. L'écrivain arabe israélien Sayed Kashua, dans la même édition de *Libération* dit « *J'appartiens au camp des*

lâches, à ceux qui se rendront dès qu'il y a des vies humaines en jeu ». En ce qui nous concerne, en ce moment, les mises en demeure continuent avec, en arrière, des morts et des blessés. Elles remettent en cause ce débat jamais épuisé qui a nom : la question juive. Eva Illouz, universitaire franco-israélienne, dans une interview au journal *Le Monde*, après avoir fait un exposé équilibré et affirmé « *Il faut développer un regard humain et fraternel* », assène « *aujourd'hui, il faut choisir son camp* » ! Dans le même journal, un jour ou deux plus tard, Abdennour Bidar, philosophe et spécialiste de l'Islam en « *appelle à l'union sacrée* ». Ces deux façons de faire nous éloignent de toute compréhension. Nous savons bien que les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux. C'est bien ce que nous tentons de faire depuis des années.

La mémoire de l'exil permanent.

Juifs et Palestiniens sont des peuples de l'exil. Celui de ces derniers est plus récent au regard de l'histoire. Sans la première déportation, sans l'exil à Babylone (580 av notre ère), les Juifs en tant qu'entité ethnico-religieuse n'existeraient peut-être pas. Ce début de l'exil, plus que bimillénaire, a profondément marqué la pensée juive. Il n'est pas possible de comprendre quoi que ce soit aux réactions des Juifs, croyants ou non-croyants, si on ne prend pas en compte leur



**“ Opposer les peuples,
si tant est que l'on sache ce que cela recouvre,
est du nationalisme, et le nationalisme porte en lui
la guerre comme la nuée porte l'orage.. ”**

sentiment de ne jamais être là où il faut. De toujours être en exil. Pour la première fois depuis 2 500 ans, les Juifs ont l'impression que l'exil est terminé. Il importe peu au fond qu'ils n'habitent pas en Israël. Il reste dans leur mémoire collective comme une peur, venue du fond des âges, d'être encore obligés de partir pour sauver leur vie. La question n'est pas de savoir si cela est vrai, si cela correspond à une réalité. Cela est et, en soi, cela suffit. Ce n'est pas une théorie, mais un ressenti. Philip Roth (1933-2018), auteur américain bien connu, a écrit en 2002, un livre important autour de ce ressenti qui a nom *Le complot contre l'Amérique* (Prix Médicis étranger). Ce roman décrit la vie d'une famille juive dans une Amérique qui a choisi d'être amie avec Hitler. C'est un thème que Philip K. Dick avait choisi d'explorer dans *Le Maître du haut château* (1962). Le jeune héros de ce livre voit monter l'antisémitisme sans comprendre d'où lui vient cette angoisse.

En ce qui me concerne, ce fut mon tour quand, sous Sarkozy, il fut décidé de demander lors d'un renouvellement de carte d'identité aux Français dont les parents étaient nés à l'étranger de prouver qu'ils avaient été naturalisés. En sortant du bureau d'état-civil, où je m'étais heurté au silence bureaucratique de gens ne faisant que leur boulot, me vint cette pensée « *et voilà ça recommence !* ».

La mémoire de la Shoah

« *Le Hamas est devenu le nazi [...] les jours les plus traumatiques jamais connus depuis la Shoah* » Eva Illouz *Le Monde* 17-10. Des mots sortis de l'horreur sont utilisés en Israël après ce qui s'est passé dans le désert, aux portes de Gaza. Pogrom, nazis, Einsatzgruppen charrient tout un passé que les Juifs israéliens ne pensaient pas revivre à l'endroit où le rêve sioniste s'est incarné. C'est ce passé, vieux de plusieurs millénaires, qui remonte à la surface, celui de l'ailleurs. S'y ajoute l'incompréhension de la façon dont le grand massacre s'est passé. Pour les Sabras, c'est-à-dire cette partie de la population qui est née en Israël, il n'est pas question de se laisser faire comme l'ont pu faire leurs parents en Europe, pendant les années maudites. Dans ce qui est devenu un État comme les autres, ni plus ni moins colonialiste que les autres, la mémoire de l'horreur nazie fonctionne comme un justificatif permanent. C'est la fin de la Shoah, l'espérance d'échapper à cette Europe qui a vu tant des leurs être effacés, qui a amené ces rescapés à traverser la Méditerranée et à trouver là un refuge. Hélas, c'était un endroit où il fallait encore se battre pour survivre. Selon James Horrox (*Le mouvement des kibboutz et l'anarchie*) le fondateur du premier kibboutz, en 1910, Aaron David Gordon ne se faisait pas d'illusion. Il considérait la résistance arabe au sionisme, comme une ré-

action tout à fait compréhensible au mode de vie occidentalisé et déraciné des Juifs. Plus de cent ans plus tard, on peut dire que la coexistence est devenue quasiment impossible. Pourtant il le faut !

Les Juifs, les Palestiniens...

Considérer les uns et les autres comme des entités homogènes, c'est faire preuve de racisme. Nier les divergences, les contradictions qui traversent les deux sociétés, c'est permettre de les opposer l'une à l'autre, comme des entités homogènes. Opposer les peuples, si tant est que l'on sache ce que cela recouvre, est du nationalisme, et le nationalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage. Cela permet aux gouvernants de chaque côté de se revêtir des habits d'une représentativité complète et pourtant virtuelle, partant du principe que l'appartenance à une entité géographique donnée implique l'adhésion globale à une politique donnée. C'est ainsi que le Hamas peut être reconnu comme l'organe unique de la résistance palestinienne par le monde entier, y compris par les Palestiniens vivant en Israël, en Cisjordanie et dans les camps ailleurs, sans que personne ne se demande quels sont les objectifs de cette organisation. Il est pourtant facile de s'informer aux sources du Hamas elles-mêmes.

Le Hamas et sa charte

Il est nécessaire de partir des origines. Le Hamas est un. C'est-à-dire qu'il n'est pas plusieurs dans le même corps. Il n'est pas l'équivalent de l'OLP qui rassemblait une multitude de groupes dont le plus bas commun dénominateur s'exprimait en deux points, Palestiniens et a-religieux. La Charte de l'OLP proclame, dans ses trois premiers articles, que la Palestine est la patrie du peuple arabe palestinien ; qu'elle constitue une partie inséparable de la patrie arabe, et le peuple palestinien fait partie intégrante de la nation arabe. Pour l'OLP, la Palestine, dans les frontières du mandat britannique, constitue une unité territoriale indivisible. Et le peuple arabe palestinien détient le droit légal sur sa patrie et déterminera son destin après avoir réussi à libérer son pays, en accord avec ses vœux, de son propre gré et selon sa seule volonté. Nulle référence religieuse n'y apparaît. La Charte fondatrice du Hamas (1988) commence, elle, par ces mots « *Au nom d'Allah le très miséricordieux* ». Ce qui d'emblée exclut toute autre façon de penser. Puis, suivent des versets 109 à 111 de la sourate Al Imran « *À Allah appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre* ». Suivent encore ces deux lignes : « *Israël existera et continuera d'exister jusqu'à ce que l'Islam l'anéantisse, comme il a anéanti d'autres avant lui. Le monde islamique est en feu. Chacun d'entre nous doit*



ISRAËL/PALESTINE ENCORE DU SANG ET DES LARMES

verser de l'eau, aussi peu que ce soit, pour éteindre tout ce qu'il peut sans attendre les autres. (Cheikh Amjad al-Zahawi, de mémoire bénie) ». Certains plaideront que la nouvelle Charte (2017) n'est pas aussi radicale. Elle annonce pourtant la couleur en disant que « la création d'Israël est totalement illégale, contrevient aux droits inaliénables du peuple palestinien, et va à l'encontre de sa volonté et de celle de l'Oumma ». Les dirigeants politiques du Hamas ont fui cette bande de Gaza, véritable chaudron dont ne peuvent émerger que des éruptions meurtrières. Au vu de l'armement utilisé lors de l'attaque du 7 octobre, on peut avancer sans risque qu'il y existait jusqu'alors un complexe militaro-industriel comme dans n'importe quel pays. Étaient à la direction les chefs militaires du Hamas ou du Djihad islamique qui ont choisi le moment opportun pour intervenir dans le débat. Israël était déchiré par la volonté des fascistes millénaristes israéliens d'avancer la venue du Messie et le déplacement des unités militaires occupées à rétablir l'ordre en Cisjordanie et protéger les colons fascistes. Les militaires, de quelques nationalités qu'ils soient, sont là pour faire la guerre et c'est ce qui s'est passé ce jour-là.

La fête dans le désert, Babi Yar au soleil...

Ils, elles dansent juste avant leur mort. Quels mots doit-on employer pour décrire ce qui s'est passé ? Il est difficile de ne pas employer d'autres qui ont déjà servi. Désarmés, pieds nus dans le sable et la mitraille et la chute, pas de fossé cette fois-ci. Les tueurs n'auront pas eu le temps de recouvrir de sable les corps épars, mais ils auront eu le temps de filmer. Les nazis ont fait ce qu'il leur était possible et jusqu'au bout, pour cacher leurs crimes. Eux n'ont eu de hâte que de les publier et d'en inonder les réseaux sociaux. Les nazis avaient utilisé la pervitine pour donner du nerf à leurs soldats. Il semble bien que, cette fois, le captagon produit en grande quantité dans la Syrie proche ait rendu le même service, pouvoir tuer, tuer sans avoir peur. La guerre de l'image se passe simultanément avec la « vraie » guerre qui tue. Les victimes de l'une comme de l'autre s'étalent dans un temps indéfini. Comme une façon d'effacer ce qui a été réellement fait. Quel crédit accorder aux infos officielles de quelque côté que ce soit ? Chaque côté n'ayant rien de plus urgent que d'empêcher que ce soit d'autre d'y aller voir.

Et maintenant ?

Il importe de sortir du local pour penser ce qui est en cours. Ivan Segré, sur le site de *Lundi matin*, disait, peu après ce jour-là, « Et nous étions plusieurs à le pressentir : une attaque du Hamas, voilà qui mettrait aussitôt fin à la possible révolu-

UN MANIFESTANT ÉVACUANT UN ENFANT BLESSÉ PAR UN TIR ISRAËLIEN PENDANT UNE MANIFESTATION À BEITA. PHOTOGRAPHIE DE OREN ZIV/ACTIVESTILLS.



tion ». L'enjeu de cette attaque du Hamas, à court, moyen et long terme, c'est en effet de faire taire la contestation, de la rendre littéralement hors sujet, à l'intérieur d'Israël, comme à l'intérieur de la Palestine, pour que seules les armes aient la parole. Juste au moment où la parole commençait, en Israël, à prendre le dessus sur ces armes. La solidarité affichée officiellement avec le pouvoir de Jérusalem permet d'oublier que c'est ce pouvoir qui a permis cette explosion. Quelle hypocrisie de la part de l'Occident chrétien !

Certains commentateurs pensent qu'après un tel crime, l'irruption mortifère du Hamas et la répression du même calibre d'Israël, une autre solution serait possible. Régulièrement, l'idée de la mise en place d'une commission d'enquête est évoquée. Quelle illusion ! Netanyahu, principal artisan de cette tragédie, est maintenant auréolé du titre de Premier ministre de la lutte contre le Hamas ! Personne n'ira lui ravir ce titre. Lui et ses sbires extrémistes religieux auront réussi à tuer dans l'œuf toute contestation israélienne de gauche qui les menaçait et tout courant palestinien qui pouvait avoir eu la tentation de penser à une autre solution.

La Palestine à deux États, à un État, l'image même d'Israël en tant que refuge juif, tout cela a éclaté en morceaux. L'impasse est totale. Seuls de petits groupes vont tenter de se tendre la main de part et d'autre. Ce sont eux qu'il faudra tenter de soutenir.

Pierre Sommermeyer
Individuel FA



PALESTINE

Le Hamas, ennemi du peuple palestinien

...et ennemi préféré de l'extrême droite raciste israélienne (religieuse ou pas)

Cécité

On connaît comment raisonnent certains : les ennemis de mes ennemis sont mes amis! C'est fort de ce principe que les États fonctionnent et continuent de le faire. Pourtant, les leçons de l'histoire qui pouvaient être tirées auraient dû les refroidir un peu!

Au nom de l'anticommunisme, les USA ont soutenu les moudjahidin afghans (à la fin, les talibans ont tiré les marrons du feu) et ont mis le pied à l'étrier à un certain Ben Laden, on a vu le résultat! Même chose en Iran, quand comprenant que le régime du Shah était foutu, ils ont joué la carte Khomeini, préférant une théocratie à la montée d'une démocratie qui pouvait basculer du côté de l'URSS, compte tenu de la puissance des forces syndicales et du PC iranien. Le même aveuglement touchait ce dernier, puisque sa ligne politique était de s'allier avec les mollahs (le peuple n'est pas encore assez mûr pour le socialisme...) qui l'ont remercié en exécutant ses militant(e)s!

Naïveté (bêtise ?)

C'est hélas ce même raisonnement qui prévaut toujours à l'extrême gauche. L'impérialisme américain (ennemi suprême) fait des misères à Cuba, alors soutenons son régime en faisant l'impasse sur la dictature du parti unique, la confiscation des richesses par une bureaucratie dont l'avidité le dispute à l'incompétence... Et rebelote avec le Nicaragua et le Venezuela où le sandinisme et le bolivariisme sont des dictatures contre-révolutionnaires et bigotes au service d'une nouvelle bourgeoisie de profiteurs.

Sans parler du manque total de solidarité avec le peuple iranien – l'Iran est un modèle pour les peuples qui veulent combattre l'hégémonie américaine – faut pas l'affaiblir! On pourrait continuer avec le peu de soutien au peuple syrien, la



gêne à parler de l'agression de l'Ukraine par la Russie – c'est la faute à l'OTAN. Les leçons ont-elles été tirées? On peut se le demander quand on voit comment cette gauche dite extrême réagit face à Israël, au problème palestinien et à l'islamisme. Et ce n'est pas nouveau : quand l'ayatollah Khomeini était encore en exil en France et que ça bardait en Iran pour le Shah, qui était venu lui rendre visite? Alain Krivine, alors leader de la Ligue communiste révolutionnaire (ancêtre du NPA)! Et il en était ressorti pleinement rassuré! Pas encore au pouvoir, les ayatollahs tenaient un discours lénifiant du genre : pas de contraintes dans l'islam. Fallait vraiment vouloir y croire, on est confondu devant tant de naïveté (on peut dire de bêtise, pour rester poli)! C'est connu que l'expansion de l'Islam s'est faite par des légions de prédicateurs pacifistes!

Bref, qu'importe que le Hamas soit un mouvement islamiste, que l'islamisme fasse des ravages dans le monde, et qu'en Europe et en France, il influence plus ou moins une fraction importante

de la population, il est contre Israël, soutenu par les USA, donc un ami! Comme si on ne pouvait pas combattre les deux, un sionisme colonisateur, de plus en plus raciste et pratiquant un apartheid qui ne veut pas dire son nom, et un mouvement religieux totalitaire qui ne veut pas libérer la Palestine, ça c'est un prétexte, mais qui veut instaurer partout l'Oumma (la communauté des musulmans, c'est leur internationalisme!), le califat et la charia!

Cynisme

À la création de l'État israélien en 1948, les bonnes fées qui se sont penchées sur son berceau étaient pour le moins disparates : l'URSS de Staline (antisémite maladif) qui, pour emmerder les Anglais ayant à cette époque le mandat sur la Palestine, fournissait des armes, les USA qui avaient mauvaise conscience de leur attitude d'avant-guerre, ils n'ont pas accueilli beaucoup de réfugiés juifs allemands, et d'autres pays européens pas très fiers non plus de leur attitude quant aux déportations et la Shoah.



PALESTINE

Le Hamas, ennemi du peuple palestinien

Peu leur importait alors que la création de cet État se fasse au détriment des populations arabes ! Ça ne démangeait pas beaucoup non plus les dirigeants sionistes, même de gauche...

Et si on essaie de construire tant bien que mal un semblant de paix, cf les accords Arafat-Rabin d'Oslo, alors le messianisme juif pour le Grand Israël, le suprémacisme de l'extrême droite, de Ariel Sharon à Benyamin Netanyahu, tous vont savonner la planche pour que le conflit se poursuive : l'encre des accords n'était pas sèche que la colonisation repartait de plus belle... On profite de la faiblesse de l'adversaire : l'OLP d'Arafat, qui comme tout mouvement de libération nationale arrivé au pouvoir, est corrompue et en profite pour enrichir ses dirigeants, est de plus en plus discréditée au sein de la population, alors favorisons ses concurrents, même si ce sont des antisémites. Pour déstabiliser l'Autorité palestinienne, Israël a aidé discrètement le Hamas, et s'en est suivie cette « scission » entre la Cisjordanie (de plus en plus rongée par la colonisation) et la Bande de Gaza qui se retrouve tenue d'une main de fer par le Hamas, repousser essentiel si on veut maintenir (plutôt aggraver) le statu quo.

Soutien, mais pas à n'importe qui !

Le 7 octobre montre la vraie nature du Hamas : un mouvement créé par les Frères musulmans (merci notre ami le Qatar) et qui s'est « daechisé » dans ses méthodes, car son idéologie est la même : antisémitisme (rayer Israël de la carte, traduction pour ses affidés, éliminer tous les Juifs de la Terre) et instauration d'un Islam rigoriste avec la charia et autres joyeusetés. Quelle différence avec l'État islamique quand on s'attaque à une rave comme au Bataclan, qu'on tire sur tout ce qui bouge parce que juif, qu'on massacre des enfants pour la même raison, qu'on viole, qu'on prend des otages... et qu'on filme et qu'on inonde les réseaux sociaux de ces abjections, reprenant ce style de propagande de l'EI. Au moins, le Hamas ne pourra pas

les nier et on n'aura pas droit aux négationnistes qui vont crier au complot du Mossad.

De fait, la Bande de Gaza est l'otage du Hamas, qui peut croire que ce dernier ne savait pas que les 240 otages n'arrêteraient pas l'État israélien et qu'il allait faire payer le prix du sang au centuple ? Les milliers de morts palestiniens peuvent en témoigner... Le Hamas utilise cyniquement la population gazaouie comme bouclier humain, il a installé ses bases dans les zones les plus peuplées, ses tunnels débouchent vers des lieux comme les écoles ou les hôpitaux... Et il sait que l'armée israélienne ne se gênera pas pour tirer dans le tas !

Calcul cynique : faire des martyrs, des enragé(e)s voulant se venger et gagner la sympathie du monde... Tout en sachant qu'Israël se vit comme une forteresse assiégée : pour une grande fraction des Israélien(ne)s, c'est toujours autant de Palestinien(ne)s en moins, et de toute façon, les enfants allaient devenir des terroristes, on exagère à peine.

Oui, il faut combattre les crimes de guerre d'Israël, appeler au cessez-le-feu, à la fin du blocus israélien – qui ne peut fonctionner que parce que de son côté l'Égypte fait de même et chose curieuse on n'entend pas beaucoup de critiques – mais il ne faut pas faire l'impasse sur le terrorisme islamiste du Hamas.

Pas de complaisance avec ce dernier, l'islam, comme toutes les religions, est l'ennemi de l'émancipation individuelle et collective. Oui, dans les pays européens, c'est la religion principale de nombreux immigré(e)s, pauvres et exploité(e)s, mais d'une part, les classes populaires « de souche » subissent elles aussi le talon de fer du capitalisme, et d'autre part, c'est aussi la religion des émirs et autres tyrans, etc., qui sont des oppresseurs, pas des opprimés !

Ce n'est donc pas parce qu'il y a un racisme anti-arabe, une xénophobie anti-immigrée qui se cachent derrière cette « islamophobie » – il faut laisser ce mot aux Frères musulmans, coucou Tariq

Ramadan, qui l'ont forgé pour faire taire toute critique contre l'islam – qu'il faut être indulgent avec l'islamisme. Finalement, en laissant l'immigration ou celles et ceux qui en sont issu(e)s aux griffes des barbus, on donnera raison aux racistes qui l'essentialisent.

Curieusement, les pourfendeurs de « l'islamophobie » sont bien silencieux quand il est question de la persécution des Ouïghours par la Chine. Et ça ne les gêne pas que les parangons de l'islam sunnite (l'Arabie Saoudite et les Émirats) ou de l'islam chiite (l'Iran) s'en rapprochent.

Il faut en finir avec cette réaction imbécile : puisque les médias bourgeois ou étatiques pratiquent le deux poids, deux mesures, et donnent cette impression que les morts palestiniennes valent moins que les morts israéliennes, prenons le total contre-pied et faisons l'impasse sur les victimes juives et trouvons pour leurs bourreaux un tas d'excuses. Non, l'assassinat par exemple d'enfants, c'est insoutenable, la fin ne peut justifier les moyens !

Soutenir le peuple palestinien, ce n'est pas seulement dénoncer l'occupation israélienne, la colonisation, c'est aussi remettre en cause ses faux amis (euphémisme) que sont l'Autorité palestinienne et surtout le Hamas et ses alliés.

Soutenir le peuple palestinien, c'est dénoncer tous les crimes de guerre et leurs auteurs sans complaisance, l'ignominie des uns n'est pas effacée par l'abomination des autres.

Soutenir le peuple palestinien, c'est lutter pour en finir avec les États fauteurs de guerre, c'est œuvrer pour le fédéralisme libertaire, c'est soutenir et aider toutes celles et tous ceux qui, au Proche-Orient, se battent contre les exploités, qui cassent les murs créés par les frontières, le nationalisme, les religions.

C'est plus facile à dire qu'à faire, on en mesure toutes les difficultés, mais c'est la seule voie comme le rappelait avec justesse notre communiqué fédéral.

Eric

Groupe de Rouen



ESPAGNE

Effacer les mots pour effacer l'histoire

Sous la mandature de Manuela Carmena, la Mairie de Madrid avait fait ériger, dans le cimetière de La Almudena, un mémorial consistant en plusieurs plaques où figuraient les noms de 2 937 victimes du franquisme tuées à Madrid de 1939 à 1945 (Franco, même après sa victoire militaire, voulait à tout prix extirper le « gène rouge » qui avait « contaminé » la classe ouvrière). Depuis 2019, changement d'orientation politique : la capitale espagnole est entre les mains d'une coalition de droite (Parti Populaire + Ciudadanos), avec l'appui aujourd'hui de l'extrême droite (VOX). Inutile de dire que la présence de ce mémorial rappelant les 2 937 victimes du franquisme leur provoquait des poussées d'urticaire. Le traitement a été radical, les stèles ont été détruites sur ordre des nouveaux maîtres de la ville, qui jugeaient qu'elles ne respectaient pas le « critère d'impartialité ». Décidément, les héritiers du franquisme n'ont pas peur du ridicule et ne reculent devant rien pour gommer de la mémoire historique de ce qui les gêne.

Mais ce n'est pas suffisant à leurs yeux, voilà qu'ils ont décidé dans la foulée d'effacer une autre plaque dans le même cimetière, un extrait d'une poésie de Miguel Hernandez « *El Herido* » (*Le Blessé*). Une ode au combat pour



MÉMORIAL DE LA ALMUDENA EN MAI 2021 D'EMILIO J. RODRÍGUEZ POSADA

LE PEUPLE DE MADRID À TOUS LES MADRILÈNES QUI, DE 1936 À 1944, ONT ÉTÉ VICTIMES DE VIOLENCE, POUR DES RAISONS POLITIQUES, IDÉOLOGIQUES OU EN RAISON DE LEURS CROYANCES RELIGIEUSES. PAIX, PITIÉ ET PARDON.

la liberté écrite par cet immense poète que les fascistes avaient incarcéré et laissé crever en prison à l'âge de 31 ans. Immense poète, mais membre du Parti communiste, encore le gène rouge... intolérable pour la mairie madrilène actuelle de laisser à la vue de tous quelques vers célébrant la lutte pour la liberté. Solution ? Comme d'habitude, tout gommer, tout effacer, tout casser. Exit la plaque commémorative.

La bataille mémorielle continue donc au gré des décisions de telle ou telle mairie, suivant qui la dirige. En attendant,

les crimes franquistes jouissent toujours d'une parfaite impunité garantie par la loi d'Amnistie en cours depuis la « Transition » de 1977, imposée par les successeurs de Franco, avec l'accord de tous les partis d'opposition (socialistes et communistes compris). La mise à jour de toutes les fosses communes, la révision de tous les procès sous la dictature franquiste, les réparations ? Ça attendra. Paraît qu'il ne faut pas rouvrir les vieilles blessures.

Ramón Pino

Groupe Salvador Seguí

Le Blessé

Pour la liberté, je saigne, je me bats, je survis.
Pour la liberté, mes yeux et mes mains,
comme un arbre charnel, généreux et captif,
Je donne aux chirurgiens.

Pour la liberté, je sens plus de cœurs
que de sable dans ma poitrine : mes veines donnent de la mousse,
Et j'entre dans les hôpitaux, et je vais entrer dans les cotons.
Comme dans les lys.

Pour la liberté je me détache moi-même
de ceux qui ont renversé sa statue dans la boue.
Et je bats de mes pieds, de mes bras,
de ma maison, de tout.

Parce que là où des fosses vides surgissent,
Elle mettra deux pierres pour le regard futur
et fera pousser de nouveaux bras et de nouvelles jambes
dans la chair détruite.

Repousseront des ailes de sève sans automne
reliques de mon corps, que je perds dans chaque blessure.
Parce que je suis comme l'arbre abattu, je repousse :
Parce que j'ai encore la vie.

Miguel Hernández



Chili con carne

D'Allende au coup d'État de Pinochet

Les nouvelles antipodiques sud-américaines font mal. Ce 11 septembre 1973 vient de se dérouler, au Chili, le Golpé¹ d'une junte militaire contre le gouvernement d'Unité populaire présidé par Salvador Allende. La gauche internationale fustige, à raison, la CIA et les sociétés transnationales. Rassemblements et manifestations de toutes sortes se multiplient, particulièrement à Paris, qui accueillera bientôt ces exilés politiques.

Pour ma part, je participerai à plusieurs manifs de protestation, comme celle de ce lundi 4 mars 1974, à la Bastille. L'ORA² n'y appelle pas cette fois, entendant dénoncer une unité antifasciste de façade esquivant les responsabilités de la social-démocratie chilienne dans les prémises du coup d'État militaire. « Complicité objective » diraient les marxistes, gens de pouvoir avec qui les classes dirigeantes parviennent toujours à trouver « un bon arrangement entre gens responsables », comme concrètement au Chili. Les décennies recouvriront progressivement d'un voile mensonger l'action d'Allende, présenté comme martyr tombé les armes à la main. Les cannibales n'ont pas de cimetières. La seule arme que n'ait jamais tenue ce politicard professionnel lui avait été offerte par son voisin de palier, le démagogique dictateur Fidel Castro. Une fin tragique qui servira de cache-sexe à l'extrême gauche guévariste pour justifier les suicidaires guérillas du Tiers-Monde au service de l'URSS. Les Comités Chili étant noyautés par les gauchistes, le PC ou le PS, mes contacts personnels avec des réfugiés, puis mon séjour de plusieurs mois dans ce pays, en 1979, m'éclaireront parfaitement, notamment mes conversations informelles à Valparaiso avec des sous-officiers de la Marine ayant participé au « Pronunciamiento » (selon leur terminologie, afin d'éviter d'utiliser le mot « golpe », c'est à dire coup d'État).

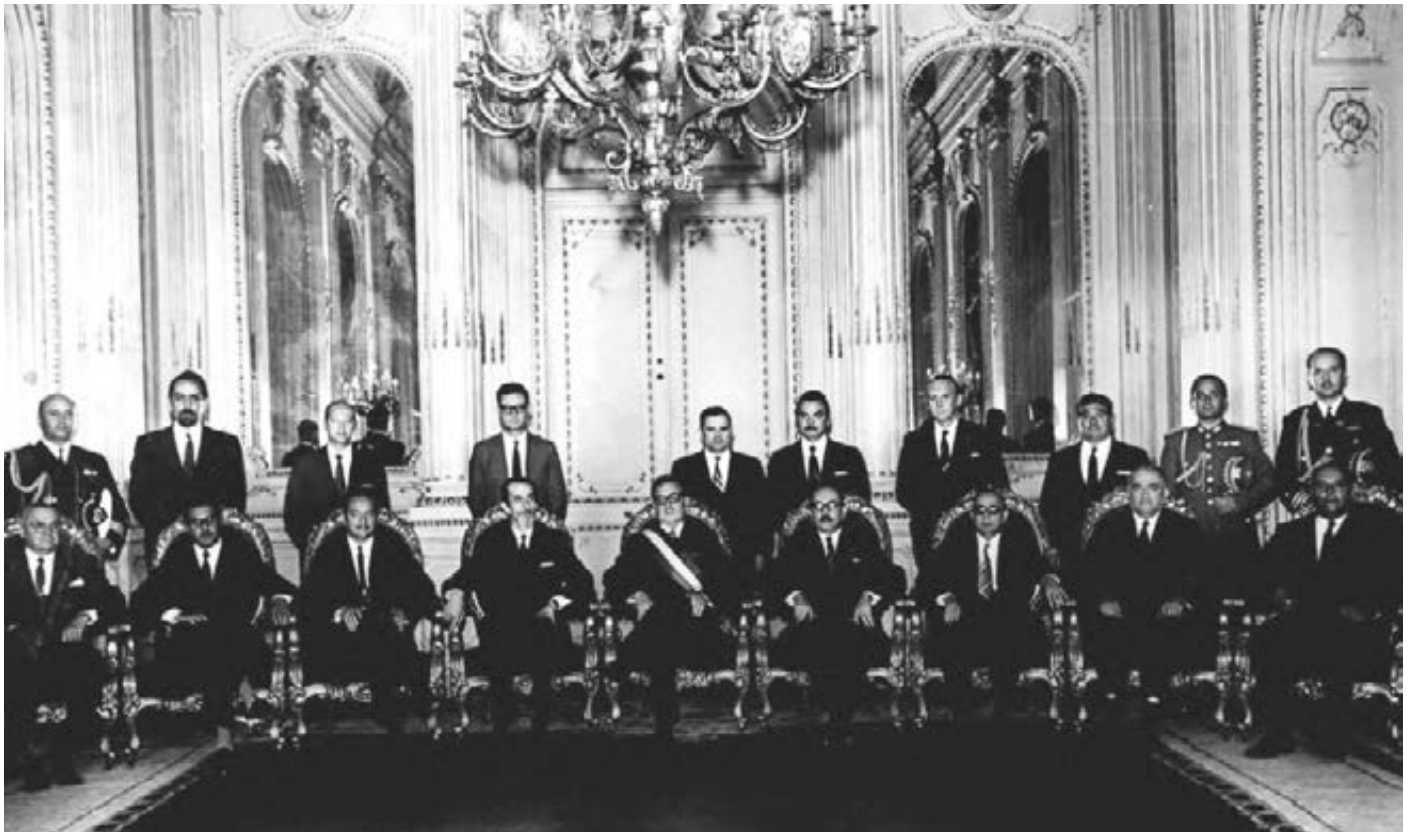
Une démocratie représentative verrouillée

En 1970, peu avant l'élection d'Allende, à Puerto Montt, petit port du sud, face à l'île Chiloé, l'agitation sociale et les occupations, par des travailleurs sans armes, de grandes propriétés agricoles et d'élevages se comptaient par centaines, sur lesquelles les carabiniers firent un carton, comme à la fête foraine, causant la mort de sept personnes. Cinq ans plus tôt, le futur dictateur Pinochet avait fait tirer sur les mineurs en grève à El Salvador, ce qui ne dégoûtera pas Allende d'en faire le Chef d'État-Major de ses armées, car pour battre les œufs en omelette, il faut un Chef au bras vif, qui sait cheffer. C'est dans ce climat d'agitation populaire qu'Allende, en novembre 1970, candidat du Partido popular, est élu Président de la République. Médecin, franc-maçon, fondateur du Parti socialiste, grand-bourgeois, sénateur depuis 1945, président du Sénat depuis 1968, le dangereux révolutionnaire né avec une cuillère d'argent entre les dents, est élu avec les voix du parti Démocratie-Chrétienne. Ce franc-maçon idéaliste et socialiste assis-

tera pourtant, cul foireux, au Te Deum de papa Bon Dieu en la cathédrale de Santiago, après avoir reçu l'écharpe tricolore de sa charge des mains de son prédécesseur, le démoniaque marabout démocrate-chrétien Eduardo Frei. Les deux partis passeront le diabolique accord historique et secret suivant : « *Les associations de quartier, les centres ouvriers, les syndicats, les coopératives et autres organisations sociales, par lesquels le peuple participe à la solution de ses problèmes, ne peuvent prétendre représenter le peuple ou se substituer à lui, ni tenter d'exercer des pouvoirs appartenant aux autorités politiques* ». Il s'agit là d'un refus clair et net de la démocratie directe, inadmissible pour la bourgeoisie, quelle que soit sa nuance : rouge, rose, verte, bleue ou blanche, propriétaire (la droite) ou bien gestionnaire (la gauche) des moyens de production et d'échange. La démocratie représentative est verrouillée de telle sorte que le « peuple souverain » ne puisse jamais s'insolencer en s'autogouvernant. Confié à tort, ayant l'illusion de la liberté de ses choix au moment de voter, l'organisation du système fait qu'il est dépossédé de son « pouvoir souverain » dès lors qu'il ne contrôle pas « ses » élus par le mandat impératif, cette garantie fondamentale de l'expression démocratique. Le gouvernement socialiste chilien laissera intactes la justice de classe, l'armée et la police, interviendra contre les Campesinos, travailleurs sans-terre occupant des hectares pourtant laissés en friche, puis contre les Bras nus occupant leurs usines, faisant inculper et condamner des centaines de travailleurs impatients. Le ministre de l'Intérieur d'Allende, qui parle à travers son chapeau clac haut-de-forme, condamnera fermement « les collectivisations sauvages » de terres, laissera impunies les bandes armées de l'extrême droite qui assaillent et flinguent, le 22 octobre 1971, des paysans pauvres occupant des domaines agricoles inexploités. Quant à la réforme agraire achevée en juin 1972, qui envoie de l'eau sans mouiller personne, elle laisse de côté 30 % de paysans sans terre.

La ligne rouge est franchie...

Dans la région agricole du Mainu, les Campesinos lancent le lama en occupant cent cinquante domaines des latifundistes, ces parasites sociaux, réclament la collectivisation et protestent contre la condamnation de quarante-quatre d'entre eux pour avoir occupé des hectares que le gouvernement prévoyait d'exproprier dans le cadre de sa réforme agraire, sans jamais passer à l'acte. Les Sans-terre font leur jonction avec



SALVADOR ALLENDE ET SON CABINET EN 1970 BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS NATIONAL, CHILI

les ouvriers de Cerillo, principal faubourg industriel de Santiago, puis adoptent un programme : « *Soutenir le gouvernement dans la mesure où il exprime les luttes et mobilisations des travailleurs* ». Ils revendiquent le contrôle des entreprises par des Conseils d'ouvriers élus et révocables, des augmentations de salaire à hauteur de l'inflation, un organisme de Contrôle de la Construction placé sous l'autorité des travailleurs du bâtiment et... le remplacement du parlement bourgeois par une assemblée du peuple. La ligne rouge est ici franchie, cette revendication étant considérée comme une véritable déclaration de guerre par l'ensemble de la classe dirigeante, toutes nuances politiques confondues. C'est ce moment-là, en juin 1972, que le PS et le PC, colique au ventre, choisissent pour reculer afin de « consolider l'alliance avec les classes moyennes », en orientant la production et l'importation de biens de consommation en direction de celles-ci, négligeant les productions de première nécessité, indispensables aux plus humbles. Les socialistes charlataneurs confient alors aux officiers supérieurs des postes de responsabilité dans les Conseils d'administration de dizaines d'entreprises stratégiques : mines, énergie, aciéries. L'armée est protégée contre toute réforme interne, comme l'extension du droit de vote aux soldats du rang. Salvador Allende considère l'armée comme l'ultime rempart contre l'ennemi intérieur, déclarant même : « *le peuple n'a pas besoin d'un autre moyen de défense que son unité et son respect envers les Forces armées de la Patrie* ». Suite à l'exécution de l'ancien ministre de la Police, responsable de divers massacres sous la présidence précédente, démocrate-chrétienne, Allende proclame à Santiago l'état d'urgence donnant des pouvoirs de police exceptionnels aux si délicats galonnés. Le chef de la garnison de la capitale s'empresse de répondre de sa fidélité :

il se nomme Augusto Pinochet. L'année suivante, les achats de matériels militaires américains passeront de 3,5 millions de dollars à 13,5 millions. Le gouvernement, remanié pour faire appliquer « la pause » des réformes, prend des décrets restituant les grandes entreprises occupées, qu'il fait évacuer par la force avec une extrême brutalité, comme Léon Blum l'avait fait en France, en 1937, au moment de « la pause » du gouvernement de Front populaire, afin de complaire, lui aussi, aux « classes moyennes », représentées par son allié le Parti radical-socialiste. Le 5 août 1972, l'armée du socialiste humaniste et franc-maçon Allende investit les bidonvilles à Los Hermida et tire en vrac dans la barbaque bidonvilloise.

Le prolétariat tenu en laisse

Parallèlement, les commerçants se livrant au marché noir en profitant des pénuries alimentaires, privant de clapet les familles modestes, ne sont pas inquiétés. Le 4 septembre, une gigantesque manifestation populaire d'un million de personnes défile à Santiago à l'occasion du premier anniversaire de la victoire électorale de l'Unité populaire, aux cris couillonnés de : « *Le gouvernement est une merde, mais c'est la nôtre* ». Face aux sabotages économiques, les ouvriers s'emparent d'usines, redémarrent la production, assurent le ravitaillement des quartiers de manière égalitaire, associés aux producteurs agricoles. Contre ce démaraboutage social, le gouvernement proclame une nouvelle fois l'état d'urgence et fait voter une loi sur le contrôle des armes qui permettra aux militaires d'opérer des perquisitions sous ce prétexte, de jour comme de nuit, bastonnades en primes. Le 3 novembre, il fait entrer au gouvernement les trois principaux généraux du pays, puis le Président et le Secrétaire du syndicat



Chili con carne

D'Allende au coup d'État de Pinochet

réformiste CUT. Le 6, les grèves en cours s'arrêtent. El Siglo le quotidien du PC écrit : « *Le peuple chilien a raison de faire une confiance totale aux Forces armées de la Patrie et à la conduite strictement professionnelle qui les distingue* ». Le nouveau cabinet ministériel a pour tâche de rendre quarante-trois entreprises nationalisées au grand patronat. Torgno! Ce sera la tâche qu'assumera loyalement le ministre des Finances, le sac à bière communiste Millas, puis cent-vingt-trois autres par la suite. Le 4 mars, grâce à la petite-bourgeoisie rotante reconnaissante, l'Unité populaire obtient 44% des voix aux élections du Congrès, doublant son nombre de représentants, qui freineront des quatre fers les mouvements populaires, les consultations électorales n'étant jamais que des consultations internes à l'ordre établi. La classe dirigeante ainsi consolidée décide de revenir enfin à l'original, délaissant une copie dont l'usage ne lui est plus dorénavant d'aucune utilité, le prolétariat étant fermement tenu en laisse pour la social-démocratie, ses syndicats et ses partis. La droite du capital, n'ayant plus la patte en l'air, exige alors le retrait des généraux-ministres, afin qu'ils « cessent de se compromettre avec la gauche » du capital. Elle prépare le Coup d'État.

Coup d'État et talon de fer

Celui du 29 juin 1973, mal préparé, avorte. Salvador Allende, soulagé, annonce hypocritement qu'il « *armerait les travailleurs si la situation le nécessite* ». Chacun sait que le prochain coup d'État ne sera pas une saynète d'opérette se résumant à trois coups de pétoires à gros sel dans les jardins du Palais. C'est d'abattoirs et de boucheries en gros dont on programme l'ouverture... Face à la menace, des terres et des entreprises sont réoccupées par des travailleurs déconfiancés au nom d'une réforme agraire incomplète. Le vieil Allende s'y oppose, jouant à qui pépère gagne, aidé par la centrale syndicale CUT. L'extrême droite, ainsi renforcée, perpétue de sanglants attentats, une moyenne d'un par heure sur Santiago au mois d'août 1973, assassinant jusqu'à l'aide de camp d'Allende, pendant que la loi sur le contrôle des armes ne vise que les organisations de la gauche populaire. À Punta Arenas, au sud de la Patagonie, l'armée sort ses chars d'assaut, mitraille des quartiers ouvriers, torture des dizaines d'habitants le 4 août, baïonnettes aux canons des fusils. Allende, coupe de champagne en pogne, laisse faire ces opérations qui permettent aussi à l'armée chilienne de tester ses loyautés en interne, parvenant du même coup à démanteler un réseau de jeunes officiers de la Marine nationale de Valparaiso ayant tenté à plusieurs reprises, mais en vain, d'alerter des organisations de gauche et d'extrême gauche des préparatifs de coup d'État militaire. Présentés comme des « gauchistes manipulés par l'extrême droite », Allende ne lèvera même pas le petit doigt gauche pour tenter de les sauver. Le 26 août, persévérant, il nomme le docile Augusto Pinochet

Commandant en Chef des Armées. Les mains libres, ce disciple de Gaston de Galliffet mène alors des opérations de « pacification sociale » de grande ampleur, notamment contre les Indiens mapuches des tribus du Sud, fortement mobilisés pour récupérer leurs terres collectives confisquées depuis si longtemps par les colons. Les militaires raseront cent trente-quatre coopératives, tortureront à mort les Amérindiens, jetant leurs dépouilles démembrées à la mer. Le 5 septembre, les ouvriers des « cordons industriels » envoient à Allende un appel désespéré : « *Nous pensons que non seulement on nous engage sur une voie qui mène au fascisme à une vitesse vertigineuse, mais où l'on est en train de nous priver des moyens de nous défendre* ». La lettre, pourtant timbrée, restera sans réponse. Commence alors l'hiver des corneilles. Convaincu de l'imminence du golpe, Allende l'humaniste décide d'annoncer sans rire... la tenue d'un référendum. Finalement, comme l'écrivait George Orwell, la différence entre démocratie bourgeoise en crise et dictature en expansion est celle séparant Coutufon de Foncoutu. Le 10 septembre, les navires de guerre de la Marine quittent Valparaiso pour des manœuvres conjointes avec la flotte des États-Unis, puis regagnent leur base le lendemain à l'aube... après avoir balancé par-dessus bord, en plein océan durant la nuit, les sous-officiers et marins en désaccord avec le putsch imminent. À huit heures du matin, apprenant le soulèvement, Allende l'annonce à la radio depuis son Palais de la Moneda, puis appelle « *les travailleurs à se rendre à leur poste de travail et à conserver calme et sérénité* ». C'est vrai quoi, on a bien le temps d'écrire à la belle-doche et au Pape quand on vous plonge dans la fosse à purin de l'histoire sociale... Entre huit heures et neuf heures trente, il s'adressera ainsi cinq fois par radio à la population sans jamais l'appeler à combattre. À douze heures trente, le Palais présidentiel est bombardé, à quatorze heures tout est terminé et le président nuit grave est à son tour cadavéré sans filtre. Garcès, proche conseiller d'Allende racontera plus tard que la direction de l'Unité populaire s'est réunie en urgence le matin même pour conclure : « *Il ne faut pas opposer de résistance, les ouvriers doivent quitter les lieux de travail et rentrer chez eux* », sinon ils risqueraient d'entorser aux règles de bienséance... Les gens ne sont « moraux » que lorsqu'ils sont sans pouvoir. Sans véritable opposition armée, les massacres vont se poursuivre et s'amplifier. Au lendemain du putsch réussi, le chicanier Pinochet, surineur entre deux omoplates populaires, se vantera, mains sur la braguette où l'engin de son arsenal gonfle son falzar serré, de son habileté, devant un cercle d'officiers supérieurs, à propos d'Allende : « *Et dire que ce con-là s'est confié à moi et m'a fait confiance jusqu'au bout!* » En période de crise, la social-démocratie au pouvoir ouvre une voie royale au fascisme en désarmant les résistances. Pas seulement au Chili... Les peuples mesurent toujours dans leur chair la puissance du Talon de fer dont nous parlait déjà Jack London.



**“ Ces mains bonnes à tout, même à tenir des armes,
dans ces rues que les hommes ont tracées pour ton bien.
Ces rivages perdus vers lesquels tu t’acharnes,
où tu veux aborder. Et pour t’en empêcher...
les mains de l’oppression. ”**

L’oppression, Léo Ferré, 1974.

Tout est calme aujourd’hui

Fin 1979, à l’occasion d’un périple de plusieurs années sur le continent américain, je rencontrerai des militaires professionnels chiliens, principalement ceux de la marine. Tous nous répéteront que ce temps-là est révolu, que tout est calme, qu’un retour à la démocratie – sans les communistes – est possible, voire probable, un jour. « *Pas avant dix ou vingt ans, le général Augusto Pinochet n’a que soixante ans, il sera au pouvoir encore assez longtemps pour diriger notre pays jusqu’à une époque meilleure, débarrassée des syndicalistes subversifs et des politiciens irresponsables!* », fait cet officier de l’armée de terre. Mais quand même un, qu’a l’allure des haines rancieuses, convaincu de l’efficacité de la méthode secouée, qui pense comme un pilote de bombardier néandertalien, me fait l’exposé de la situation depuis la chausse-trape sauvage de sa bouche aux commissures humides et blanches : « *Et puis, on était bien obligés, sans la torture personne n’avouerait jamais rien! Je suis soldat du Christ, je pardonne à mes ennemis... après leur pendaison. Quant aux avocats... les innocents n’en ont pas besoin et les coupables n’en méritent pas.* » Il a les yeux exorbités et la goupille dilatée. Très brun, ses poils sortent de partout, du col de chemise comme des oreilles et des naseaux, même ses yeux presque vitreux sont gainés de noir. La mentalité d’un type comme ça, c’est comme la plante des pieds d’un grand marcheur, le cal se forme, au début ça gêne, ça enfle, ça fait mal, puis on s’habitue et on ne ressent plus rien, la peur et la douleur des autres n’est plus rien, on peut y aller, le tremblement des mères, les cris de peur des gosses, les regards apeurés, tout ça n’est rien. Toutes les grosses casquettes avec lesquelles j’ai parlé, sans cacher ma désapprobation, toutes partisans du pronunciamiento, se cacheront derrière ce leitmotiv : « *Tout est calme aujourd’hui!* » Pourtant le couvre-feu est toujours en vigueur à Santiago, et de jeunes gens me disaient peu de temps avant, dans la région des Lacs : « *À quelques semaines d’ici, des gens ont commémoré chez eux l’anniversaire de la mort de Victor Jara et aussi Pablo Neruda, prix Nobel de littérature, poète, membre du PC, ancien ambassadeur du Chili à Paris, etc. C’était une réunion privée, familiale. La nuit, des gens sont venus les arrêter. Plus tard on a retrouvé dix-sept cadavres de femmes et d’hommes, dans un silo à grains, horriblement mutilés...* » L’ordre règne au Chili dans les usines et les champs.

Ce même 11 septembre 1973, le célèbre poète et chanteur Victor Jara, en route vers l’université de Santiago, est enlevé et transféré avec des centaines d’autres militants de gauche vers le Stade National, qui s’emplit de vivants qu’on transformera bientôt en dépouilles mortelles. Au milieu des massacres en série, son dernier poème, griffonné sur un morceau de papier froissé, dit l’horreur du moment, dans cette enceinte de mort,

qui plus tard, bien plus tard, portera son nom : « *Comme mon chant sort mal quand je dois chanter l’épouvante* ». Au mitan du stade, on lui coupe la main d’un violent coup de machette, cette longue main qui pinçait de ses fins doigts d’or les cordes de sa guitare. Bientôt, l’herbe de la pelouse centrale devenue visqueuse, gorgée de sang coagulé, n’absorbera plus. Victor lève son bras ensanglanté et entame, debout, un chant de révolte. Une immense clameur de douleur s’élève depuis les tribunes, encombrées de prisonniers dans l’angoisse. Une rafale d’arme automatique abat le poète. Quelqu’un reconnaîtra sa dépouille, couverte de boue et de sang, criblée de dizaines d’impacts de balles, au milieu de corps entassés dans les couloirs et les escaliers du stade de Santiago. On l’enterre clandestinement, couvert d’un vieux poncho et de fleurs sauvages rapidement arrachées des talus. Il allait avoir quarante-et-un ans. Le poète Pablo Neruda en mourra de chagrin dix jours plus tard. Son enterrement, public celui-là, sera l’occasion de la dernière manifestation contre le coup d’État. La maison de l’Hugo chilien sera saccagée, ses lettres brûlées. Déclaré officiellement décédé d’un cancer, le gouvernement chilien reconnaîtra, en 2015, la possibilité qu’il ait pu être empoisonné. Neruda dira à propos de l’assassinat de Victor Jara : « *La morgue est pleine de cadavres en pièces. Victor est l’un de ces cadavres en pièce. Mon Dieu! C’est comme tuer un rossignol* ». Depuis cette époque, les Maîtres du Monde, odieux du stade, n’oublent jamais d’en bâtir d’immenses aux portes des grandes métropoles. Gouverner c’est prévoir.

Souvenons-nous de la touchante chanson de Victor Jara, *Te recuerdo Amanda*, accompagnée de l’une de ses plus belles mélodies « *Je me souviens de toi Amanda, la rue mouillée où travaillait Manuel, ton large sourire, la pluie dans tes cheveux, rien n’avait d’importance, cinq minutes, la vie est éternelle en cinq minutes. La sirène sonne le retour au travail, ta démarche illumine tout. Ces cinq minutes t’épanouissent. (...) Lui, qui n’a jamais fait de mal, est allé au maquis, en cinq minutes ils l’ont détruit. Beaucoup n’en sont pas revenus, ni Manuel. Je me souviens de toi Amanda, la rue mouillée conduisant à l’usine...* » À écouter en pleurant fièrement, poings serrés, comme moi à chaque fois...

Franck Thiriot
Groupe les ELAFF

1. Coup d’état
2. L’Organisation révolutionnaire anarchiste (ORA) est une organisation ayant existé de 1967 à 1976. D’abord tendance interne de la Fédération anarchiste, elle prit son indépendance en 1970, et s’inscrivit dans les luttes emblématiques des années 1970. En 1976, elle éclata en deux : une minorité forma l’Union des travailleurs communistes libertaires; la majorité se rebaptisa Organisation communiste libertaire. (Wikipedia)



Anarchie : ni dire ni faire n'importe quoi de 1896 à nos jours

Préliminaires Après les déplorables attaques du stand de la Fédération anarchiste francophone et de nos compagnes et compagnons du groupe Kropotkine lors de la rencontre de Saint-Imier, abusivement justifiées par un dévoiement révisionniste de la notion « d'action directe » (qui semble aujourd'hui servir de cache-misère à toute sorte de mouvements d'humeurs auxquels certaines et certains laissent libre cours dans la plus complète irréflexion, la détournant théoriquement de son sens politique et pratiquement du combat contre le patriarcat capitaliste exploiteur, oppresseur et aliénant), j'invite les lectrices et lecteurs du Monde Libertaire à une réflexion politique et propose, pour commencer, la traduction revue et corrigée par mes soins, d'un texte¹ d'Errico Malatesta. Les personnes qui, peut-être de bonne foi, s'en vont confondant le nombrilo-centrisme instillé par l'idéologie néo-libérale aliénante avec la générosité du combat anarchiste, comme celles qui, d'une bonne foi plus que douteuse, confondent « l'action directe » contre les appareils d'État et les instances du pouvoir exploiteur avec une copie occidentalisée de la police des mœurs de Mahmoud Ahmadinejad et des pratiques de « gardiens de la révolution » dignes des « pasdaran » iraniens, ne condescendront probablement pas à la lecture de ces lignes. Les anarchistes cramponnés à un idéal de liberté, de solidarité, de justice, de responsabilité personnelle, d'amour et de générosité en tireront profit et y prendront plaisir.

Claude Strano

Groupe Enza Siccardi

Extrait de Erreurs et remèdes (1896)

Le nombre de ceux qui se disent anarchistes est tellement grand aujourd'hui et sous le nom d'anarchie on expose des doctrines tellement divergentes et contradictoires, que nous aurions vraiment tort de nous étonner lorsque le public, nullement familiarisé avec nos idées, ne pouvant distinguer du premier coup les grandes différences qui se cachent sous le même mot, demeure indifférent vis-à-vis de notre propagande et nous témoigne aussi de la défiance.

Nous ne pouvons naturellement empêcher les autres de se donner le nom qu'ils choisissent, quant à renoncer nous-mêmes à nous appeler anarchistes, cela ne servirait à rien, car le public croirait tout simplement que nous avons tourné casaque.

Tout ce que nous pouvons et devons faire, c'est de nous distinguer nettement de ceux qui ont une conception



de l'anarchie différente de la nôtre, et qui tirent de cette même conception théorique des conséquences pratiques absolument opposées à celles que nous en tirons. Et la distinction doit résulter de l'exposition claire de nos idées, et de

la répétition franche et incessante de notre opinion sur tous les faits qui sont en contradiction avec nos idées et notre morale, sans égard pour une personne ou un parti quelconque. Car cette prétendue solidarité de parti entre des gens qui n'appartenaient ou n'auraient pu appartenir au même parti, a été précisément l'une des causes principales de la confusion. Et nous sommes arrivés à un tel point, que beaucoup exaltent chez « les camarades » les mêmes actions qu'ils reprochent aux bourgeois, et il semble que leur unique critère du bien ou du mal consiste à savoir si l'auteur de l'acte que l'on juge se dit ou ne se dit pas anarchiste.

Un grand nombre d'erreurs a amené les uns à se mettre dans la pratique en complète contradiction avec les principes qu'ils professent théoriquement, et les autres à supporter de telles contradictions; de même qu'un grand nombre de causes a amené au milieu de nous des gens qui au fond se moquent du socialisme, de l'anarchie et de tout ce qui dépasse les intérêts de leurs personnes.



ANARCHIK



CES PETITS DESSINS SONT DE ROBERTO AMBROSOLI
QUI NOUS A QUITTÉS LE 7 AVRIL 2020.
TRADUCTION DES BULLES :
« ASSEZ DE CETTE INACTION ! »
« C'EST LE MOMENT D'AGIR. »
« MOI AUSSI JE DOIS FAIRE MA PART. »
« JE VAIS FAIRE DE MON PIRE ! »



Je ne peux entreprendre ici un examen méthodique et complet de toutes ces erreurs, aussi me bornerai-je à quelques-unes qui me viennent à l'esprit.

Avant tout, parlons de la morale

Il n'est pas rare de trouver des anarchistes qui « nient la morale ». Au début, ce n'est qu'une simple façon de parler pour signifier qu'au point de vue théorique ils n'admettent pas une morale absolue, éternelle et immuable, et que, dans la pratique, ils se révoltent contre la morale bourgeoise qui entérine l'exploitation des masses et condamne tous les actes qui lèsent ou menacent les intérêts des privilégiés. Mais ensuite, peu à peu, comme il arrive dans bien des cas, ils prennent la figure rhétorique pour l'expression exacte de la vérité.

Ils oublient que, dans la morale courante, outre des règles inculquées par les prêtres et les patrons pour assurer leur domination, il s'en trouve aussi d'autres qui en forment même la partie la plus importante et la plus substantielle, sans lesquelles toute coexistence sociale serait impossible; ils oublient que se révolter contre toute règle imposée par la force ne veut nullement dire renoncer à toute retenue morale et à tout sentiment d'obligation envers les autres; ils oublient que

pour combattre raisonnablement une morale, il faut lui opposer, en théorie et en pratique, une morale supérieure : et pour peu que le tempérament et les circonstances les y aident, ils finissent par devenir immoraux au sens absolu du mot, c'est-à-dire des hommes sans règle de conduite, sans critère pour se guider dans leurs actions, qui cèdent passivement à l'impulsion du moment. Aujourd'hui, ils s'ôtent le pain de la bouche pour secourir un camarade; demain, ils tueront un homme pour aller au bordel!

La morale est la règle de conduite que chaque homme considère comme bonne

On peut trouver mauvaise la morale dominante d'une époque donnée, dans un pays donné, dans une société donnée, et nous trouvons en effet la morale bourgeoise plus que mauvaise; mais on ne saurait concevoir une société sans une morale quelconque ni un homme conscient qui n'ait aucun critère pour juger de ce qui est bien et de ce qui est mal pour soi-même et les autres. Lorsque nous combattons la société actuelle, nous opposons, à la morale individualiste de la bourgeoisie, à la morale de la compétition et de la concurrence, la morale de l'amour et de la solidarité, et nous cherchons à établir des institutions qui corres-

pondent à notre conception des rapports entre les hommes. Parce qu'autrement, pourquoi trouverions-nous insupportable que les bourgeois exploitent le peuple?

Une autre affirmation nuisible, qui pour beaucoup est sincère, mais pour d'autres n'est qu'une excuse, est que le contexte social ne permet pas d'être moral; et que par conséquent il est inutile de faire des efforts qui ne peuvent pas aboutir, et que le mieux est de tirer le maximum pour soi des circonstances présentes sans se préoccuper des autres, quitte à changer de vie lorsque l'organisation sociale aura changé. Certainement, tout anarchiste, tout socialiste, comprend les fatalités économiques qui obligent aujourd'hui l'homme à lutter contre l'homme; et il voit, en bon observateur, l'impuissance de la révolte personnelle contre la force prépondérante de l'environnement social. Mais il est également certain que, sans la révolte de l'individu, s'associant à d'autres individus révoltés pour résister au milieu et chercher à le transformer, ce milieu ne changerait jamais.

Nous sommes, tous sans exception, obligés de vivre, plus ou moins, en contradiction avec nos idéaux; mais nous sommes socialistes et anarchistes, parce que et dans la mesure où nous souffrons de cette contradiction et où nous tâchons, autant que possible, de la réduire. Le jour où nous nous adapterions au contexte social, nous n'aurions plus naturellement l'envie de le transformer et nous deviendrions de simples bourgeois; bourgeois sans argent peut-être; mais non moins bourgeois pour autant dans les actes et dans les intentions.

Errico Malatesta
Errori e Rimedi, in L'Anarchia,
Londres, août 1896

1. La version originale dans son intégralité est disponible sur le site <https://www.panarchy.org/malatesta/malatesta.html>.

Une version en français est initialement parue dans *Le Réveil*, Genève, le 5 novembre 1904, puis fut reprise dans *Les temps nouveaux*, le 8 décembre 1906.



Joséphine Pencalet

Une grande dame reléguée aux oubliettes de l'histoire du mouvement ouvrier

Joséphine Pencalet (tête dure) en breton est née à Douarnenez le 18 août 1886 et est morte le 13 juillet 1972 à Douarnenez. Elle quitte la Bretagne et travaille comme lavandière en région parisienne où elle épouse le 18 janvier 1908, à Argenteuil, un employé des chemins de fer, conducteur de locomotive, Frédéric Le Ray originaire d'Ille-et-Vilaine, qu'elle avait connu à Douarnenez alors qu'il effectuait son service militaire. A la mort de son mari, en 1919, elle revient en Bretagne, à Douarnenez où elle est embauchée comme ouvrière dans une conserverie de poisson. Les conditions de travail sont exécrables, les salaires une misère. Les journées sont interminables (dix heures par jours, voire 15 heures en pleine saison de pêche) sans majoration des heures supplémentaires ou du travail de nuit – en théorie interdit aux femmes alors que la loi de 8 heures a été votée. Il n'était pas rare de voir des fillettes de moins de 12 ans travailler dans les conserveries. Joséphine Pencalet décide de se battre contre ces injustices et les inégalités. Elle s'engage en tant que secrétaire-adjointe au syndicat des métaux. C'est ainsi qu'elle participe activement au mouvement, à la grève et à l'occupation de son usine. La grande grève des « Pen sardines » à Douarnenez (46 jours) dont le mot d'ordre est : « Pemp réal a vo » (cinq réaux ce sera), soit 1,25 franc, elles étaient payées 80 centimes de l'heure.

« Les Pen sardines » (têtes de sardine) en breton, surnom des ouvrières

Joséphine Pencalet prend la tête du mouvement et en sera le fer de lance. Lors des négociations en 1924, les patrons refusent toutes les demandes



d'amélioration des conditions de travail et toutes les augmentations de salaire. C'est dans ce contexte que les sardinières « les Pen sardines » déclenchent la grève le 20 novembre 1924. En quelques jours, l'ensemble des conserveries est en grève. Ce sont près de 2 000 sardinières réparties dans 21 conserveries qui stoppent le travail. La grève durera 46 jours, jusqu'au 8 janvier 1925. Elle fut d'une violence inouïe car le patronat (les usiniers) et la préfecture ont eu recours à la provocation. A l'initiative des usiniers, les briseurs de grève se présentent devant les usines comme étant des chercheurs d'emploi pour se faire embaucher. Des provocateurs à la solde du patronat ont tiré sur les grévistes lors des manifestations. La solidarité s'organise : 1 200 repas sont distribués chaque jour par la ville, des dons affluent de toute la France, le soutien des marins-pêcheurs n'est pas un vain mot, ainsi que celui des producteurs locaux. Cependant face à un patronat de droit divin, les négociations piétinent et s'enlisent. Face à l'impasse les grévistes acceptent l'arbitrage du ministre du Tra-

vail, Justin Godart. Ce sont près de 3 000 personnes qui accompagnent à la gare les délégués (dont plusieurs femmes) qui participeront au rendez-vous à Paris) La solidarité et l'entraide auront raison de la haine du patronat et des politicards. L'issue de la lutte fut victorieuse, et quelle victoire : plus de 20 centimes d'augmentation !

Joséphine Pencalet, première femme bretonne et française à être élue dans un conseil municipal

Lors de cette magnifique grève des « Pen Sardines » Joséphine Pencalet fut remarquée par le représentant du Parti communiste française : Charles Tillon qui était sur place afin de garder l'emprise du parti sur le mouvement et de l'orienter selon les ordres de Moscou. Le parti communiste ayant reçu de Moscou la consigne de présenter au moins une femme sur les listes aux élections municipales de 1925. A cette époque les femmes n'ont pas le droit de vote et sont, encore moins, éligibles. C'est dans ce contexte que Joséphine Pencalet, 39 ans est présentée par le Parti communiste sur la liste du bloc ouvriers et paysans emmenée par le maire communiste de Douarnenez, Daniel Le Flanchec. Le PC n'a pas hésité à médiatiser sa candidature. Il se disait fier d'être en avance sur son temps en présentant des femmes sur les listes électorales. Ce parti était pourtant machiste, il n'avait qu'une seule femme à sa direction nationale ! Il s'est servi de Joséphine Pencalet comme un objet de propagande, un symbole, il ne faisait pas avancer d'un kopeck la cause des femmes car il savait que si elle était élue, son élection serait invalidée.



DOUARNENEZ, INDUSTRIE SARDINIÈRE, ÉTÉPAGE ET SÉCHAGE DES SARDINES.

Proclamée élue le 3 mai et déclarée inéligible le 16 juin

Elle figurait en 4e position sur la liste, comme ouvrière d'usine. Elle recueillit 1 283 voix et fut proclamée élue le 3 mai. Elle devient la première femme élue en Bretagne. Le 17 mai, elle est officiellement l'une des premières femmes conseillères municipales françaises. Elle siègera pendant 6 mois et aura une délégation au sein des commissions scolaires

et d'hygiène. En vertu de l'inéligibilité des femmes et malgré les arguments de Joséphine Pencalet devant la justice administrative à propos des ambiguïtés de la loi électorale de 1884 qui n'interdit pas explicitement les candidatures féminines et alors que les députés votèrent en faveur du suffrage municipal féminin en avril 1925, l'élection de Joséphine fut annulée par arrêté préfectoral le 16 juin 1925, décision confirmée cinq mois plus

tard par le Conseil d'État, au motif qu'aucune disposition légale ne considérait les femmes éligibles.

“C'est de la confiance que naît la trahison.”

Proverbe arabe

A partir du moment où elle ne servait plus les intérêts du parti, les communistes l'ont abandonnée et ignorée. Dans son combat contre l'administration, elle ne reçut aucun soutien du Parti communiste qui fut d'un silence assourdissant. Il n'y eut pas un seul article dans l'Humanité, ni dans la presse locale, pas un seul tract ni aucune déclaration officielle pour protester contre cette injustice et soutenir SA candidate. Il l'oubliera très vite. C'est avec beaucoup d'amertume qu'elle fustigera le PCF qui l'a utilisée à des fins de propagande malsaine.

Joséphine gardera toute sa vie une profonde rancœur envers le système politique. Dès cet instant, elle ne votera plus jamais. Elle conseillera à ses enfants de ne pas voter, pour ne pas déléguer ses pouvoirs. Agir au lieu d'élire. Désobéir aux mots d'ordres des politicards et des beaux parleurs est responsable. En politique la confiance n'est pas de mise.

Justhom

Groupe de Rouen

GRÈVE DES SARDINIÈRES EN 1924, MANIFESTATION DEVANT LES USINES DU PORT DU ROSMEUR.





Le réel s'effondre... Tout va bien

Dans *Happycratie*¹ Eva Illouz dénonçait l'injonction qui nous était faite d'être heureux. À grand renfort de psychologie positive, de coaching, de management paternaliste, de culte de l'optimisme et de l'amélioration de soi, et soutenue par la juteuse industrie du développement personnel, cette vision « néolibérale » du monde évacue la sociologie au profit, précisément, de la psychologie.

La culpabilité de ceux qui échouent à atteindre l'épanouissement et la réussite s'accompagne de la désresponsabilisation des multinationales et des gouvernements. Il s'agit d'« anesthésier la souffrance sociale » pour perpétuer la mégamachine. Une quête nombriliste du bonheur qui devient finalement source d'angoisse et de morosité, et fabrique des « happycondriaques », toujours frustrés de n'être jamais assez heureux.

Sauf qu'il ne suffit pas d'être optimiste pour que les choses s'arrangent. Le problème est même que plus on est optimiste, moins on est susceptible d'être influencé par des informations négatives concernant l'avenir. C'est parce que beaucoup cherchent des propos rassurants, se complaisent dans un aveuglement volontaire, s'accrochent à une foi inébranlable, notamment dans une « technologie salvatrice », que sont reportées à demain les remises en cause qu'il aurait fallu assumer hier. L'effet placebo a des limites, casser le thermomètre n'a jamais fait baisser la fièvre et la lucidité n'est pas nécessairement synonyme de désespoir !

Un monde à la dérive

Or, la réalité est plutôt sinistre (le bilan présenté est loin d'être exhaustif). Si l'on en croit les acteurs des marchés financiers eux-mêmes : situation très préoccupante (dettes, déficits publics, déséquilibres globaux), risque de crise systémique, effondrement de l'ensemble du système économique mondial... Le monde dans son ensemble est aujourd'hui dominé par le militarisme, ses budgets colossaux, son fantasme de toute-puissance, ses massacres. Les ressentiments, les haines accumulées, les réflexes nationaux, les profits gigantesques, du « complexe militaro-industriel » libèrent les pulsions guerrières : Géorgie, Syrie, Donbass-Crimée, Ukraine, Arménie, Gaza... En attendant les prochaines.

Et outre l'éternelle connerie qu'est la guerre, on assiste partout sur la planète à un déchaînement de la violence, à la fois interpersonnelle et de masse. Les brutalités policières s'intensifient un peu partout, avec la violation des droits humains, les humiliations, les blessures, les homicides illégaux, souvent en toute impunité. On estime que 736 millions de femmes, soit près d'une sur trois, ont subi au moins une fois des violences sexuelles et/ou physiques. Trois quarts (environ 300 millions) des enfants âgés de 2 à 4 ans à travers le monde sont victimes d'agressions psychologiques et/ou de punitions physiques au sein même de leur foyer.

Les trafics en tous genres et le crime organisé prospèrent avec la complicité des multiples réseaux clandestins et officiels. Le marché international du trafic d'armes est évalué à 1 200 milliards de dollars par an. Près de 500 000 décès sont liés aux drogues pour l'année 2019. Le trafic d'organes permet l'enlèvement d'enfants ou leur achat aux familles pauvres pour alimenter les cliniques et hôpitaux des pays « développés ». La prostitution concernerait aujourd'hui de 40 à 42 millions de personnes (femmes et mineurs) dont 90 % dépendraient d'un proxénète. Le commerce de produits médicaux contrefaits et illicites provoque des centaines de milliers de morts chaque année, notamment en Afrique.

Le recul des libertés est flagrant. En 2022, un institut de l'Université de Göteborg montrait que seules 34 nations sur 195 pouvaient être qualifiées de « démocratiques », soit 13% de la population mondiale ! Ce qui semble se dessiner aujourd'hui, c'est une mosaïque de néo-féodalismes, c'est-à-dire de pouvoirs qui offrent leur « protection » en contre-partie d'une totale soumission, qui obtiennent la servitude volontaire contre la promesse de facilité, à commencer par les GAFAM et autres « sauveurs du monde ».

Et bien entendu, la technologie constitue l'un des principaux piliers de cette puissance. Internet, la géolocalisation, la reconnaissance faciale, le drone, le satellite, l'intelligence artificielle – autant d'innovations conçues prioritairement à des fins militaires – et destinées à surveiller, neutraliser, manipuler et bâillonner – qui aident largement quelques potentats à devenir les maîtres du monde. Le rêve d'une technologie au service de l'humain risque très vite de devenir le cauchemar de consommateurs trop souvent vautrés dans cette débauche de gadgets. Le virtuel pour fabriquer des « imbéciles heureux » ?

Dans la plupart des pays industrialisés, les schémas se ressemblent. Des systèmes d'enseignement en régression, essentiellement parce que l'école est soumise à des pressions considérables pour qu'elle se conforme aux diktats du « néolibéralisme ». Le résultat est à la hauteur : mise en concurrence des établissements, marchandisation des savoirs et des apprentissages, effectifs surchargés, faible attractivité pour les enseignants, inégalités sociales aggravées entre les élèves...

Une santé physique et mentale bradée. Les secteurs lucratifs livrés au privé et les restrictions budgétaires assurent l'effondrement du secteur public, la progression des déserts médi-



caux, des services au bord de l'implosion, la maltraitance des personnes âgées. Des conditions de vie de plus en plus artificielles et la loi du profit conditionnent l'envolée des « maladies de civilisation », des pathologies modernes : obésité, infarctus, diabète, cholestérol, maladies auto-immunes, dégénératives, addictions, états anxieux et dépressifs, risques psychosociaux (stress, harcèlement, violences...).

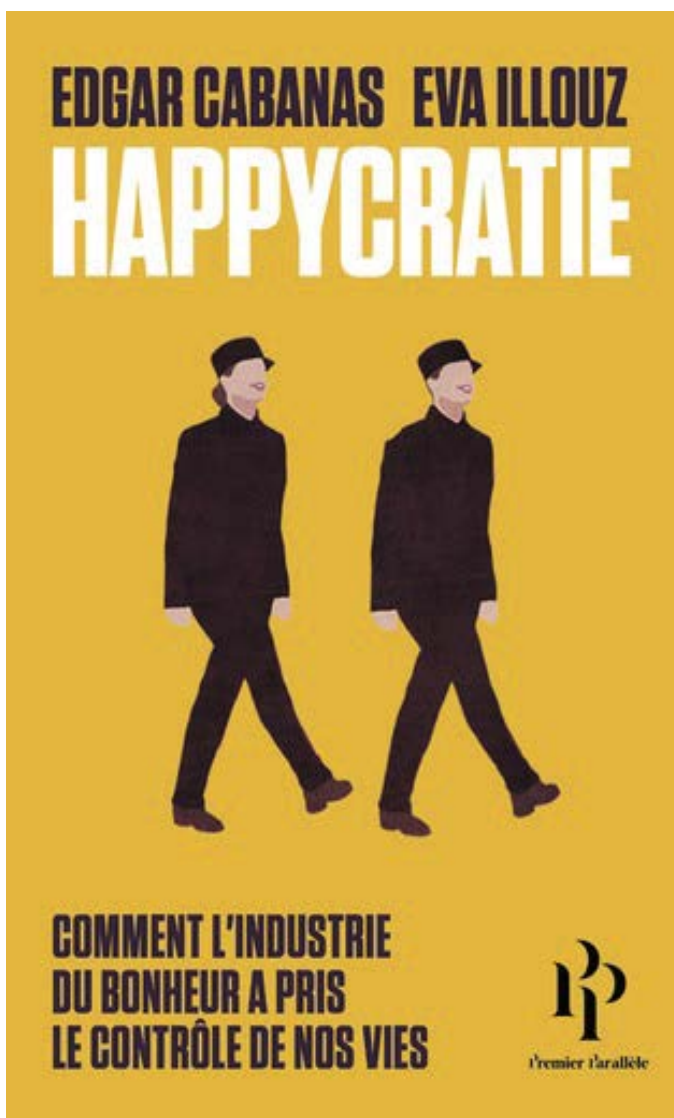
Évidemment, la sinistre réalité contemporaine intègre aussi l'état de la planète... avec l'effet boomerang qui s'impose. Juste quelques points de repère. L'été 2023 a été le plus chaud jamais mesuré dans le monde ; on connaît les conséquences : épisodes climatiques extrêmes de plus en plus fréquents, impacts sur l'agriculture et la pêche, et donc sur la sécurité alimentaire, perturbations de la faune et de la flore, érosion de la biodiversité... Le 2 août 2023, l'humanité avait consommé toutes les ressources que la planète peut régénérer en une année. En décembre 2022, la déforestation en Amazonie était en hausse de 150 % par rapport à décembre 2021. Et les projets d'exploration minière fleurissent aussi bien en milieu marin que terrestre (33 mégaprojets pétroliers et gaziers à travers le monde rien que pour TotalEnergies).

Pour un réalisme sans concession

On pourrait prolonger à souhait la liste des calamités qui donnent le vertige, mais cet article n'a pas la prétention de permettre des révélations fracassantes. Juste celle de dénoncer une imposture. L'optimisme faciliterait la mobilisation, permettrait de maintenir une dynamique dans l'action, d'être acteur de sa condition, d'améliorer sa santé et même d'allonger son espérance de vie. Le pessimisme, au contraire, dans lequel « on sombre », constituerait une tare, un handicap, un facteur paralysant ; les émotions « négatives » sont perçues comme un échec ou une faiblesse, et la peur est toujours « mauvaise conseillère ».

C'est oublier que la confiance est l'un des moteurs de l'économie capitaliste et des marchés. Si les chefs d'entreprise sélectionnent leur personnel, entre autres critères, selon le niveau d'optimisme, c'est parce qu'ils recherchent les plus productifs et « résilients », parce que l'augmentation du potentiel et l'audace favorisent la compétitivité. Sauf qu'un excès d'optimisme relâche l'attention, empêche de voir les difficultés, développe l'insouciance. Si la situation mondiale est aujourd'hui aussi désastreuse, c'est parce qu'elle résulte d'un déni collectif, d'une « positive attitude » jusqu'à la crédulité et la béatitude.

Toute une littérature récente dénigre l'esprit critique et la remise en cause. Deux exemples. Dans « *L'inquiétant principe de précaution* » (PUF), G. Bronner et E. Géhin pourfendent ceux qui « surestimant » les dangers ou les inconvénients, dénigrent une « *déraison collective* », l'application de mesures sans égard pour le réalisme économique!! Ces « *obscurantistes* » empêchent l'innovation, risquent d'entraîner la multiplication



des moratoires et des interdictions, et de porter atteinte au droit de propriété ou à la liberté d'entreprendre!!

Dans *Le ciel ne va pas nous tomber sur la tête* (JC Lattès), un collectif arrogant de géographes dont « *le point de vue scientifique est dégagé de toute idéologie* » (!!) joue les idiots utiles du capitalisme. Et de fustiger une « *religion fondée sur la peur* », une « *culture du refus, du retour en arrière* », des « *discours catastrophistes et exagérément dramatisés* », des « *menaces fantasmées* », un monde où « *l'image et l'émotion l'emportent sur la rationalité* ». Un chapitre où un cynisme puant rivalise avec une bêtise crasse s'intitule même « *Le réchauffement du climat : c'est grave, docteur ?* ».

Dans une société pourrissante qui semble se caractériser par sa capacité à créer des problèmes plus vite qu'à les résoudre, et qui se destine à panser continuellement des plaies aggravées, il est temps de comprendre que la « réalité » sur laquelle elle doit s'appuyer n'est pas l'ensemble des mécanismes économiques, mais celui des processus de la biosphère. Antonio Gramsci écrivait : « *Je suis pessimiste avec l'intelligence, mais optimiste par la volonté* ». Une bonne piste à suivre.

Jean-Pierre Tertrais
Groupe La Sociale

1. Éditions Premier parallèle, 2018



Les trois fabriques qui façonnent la pensée des masses

Troisième et dernière partie. Façonner la pensée des masses est un long processus dans lequel l'oligarchie excelle. Pour mieux asseoir sa domination et conserver ainsi ses privilèges, elle inventa, instaura et orchestra, la fabrique de l'ignorance, celle du consentement et celle de l'opinion. Et malheureusement, ces trois verbes ne sont pas à conjuguer qu'au passé, bien au contraire... Après avoir vu, le mois dernier, les fabriques de l'ignorance et du consentement, voyons à présent celle de l'opinion. Notons simplement que notre propos est ici essentiellement contemporain.

3.

La fabrique de l'opinion

La question de l'opinion publique tourmente les classes dirigeantes depuis au moins l'apparition de la presse écrite, au XV^e siècle, et surtout de celle des premières formes de capitalisme (esclavagisme et colonisation, puis industrialisation) un peu plus tard. Très vite, les élites s'aperçoivent de la puissance potentielle que peut atteindre l'opinion publique, et en prennent peur. On cherche alors à mesurer et à sonder l'opinion, afin de pouvoir la dompter, ou mieux encore, la construire.

Pour les dominants, l'opinion est autant une énigme à résoudre qu'un risque à domestiquer. Depuis longtemps, l'oligarchie fait face à un dilemme quant à l'opinion publique : si elle en tient compte, ses projets de domination des masses sont compromis, si elle n'en tient pas compte, elle risque révoltes et révolutions. Nous touchons là le cœur des contradictions des « démocraties » contemporaines. La solution apparaît alors aux classes dominantes de fabriquer l'opinion des populations.

Les sondages et enquêtes d'opinion apparaissent alors rapidement comme un formidable outil aux yeux des oligarques car, bien utilisés, ils ont cet immense pouvoir de façonner l'opinion publique. En outre, ils se sont imposés comme une composante majeure des sociétés modernes, prétendues démo-

cratiques, et même plus, comme la seule manière légitime de mesurer l'opinion publique.

Sans entrer ici dans les détails ou dans les grandes démonstrations, nous pouvons assurément affirmer que les résultats des sondages influencent de manière considérable la pensée des populations.

Exemples :

Pourquoi voterais-je pour cet-te candidat-e alors que les sondages disent qu'il n'a aucune chance de gagner ?

> Je pense comme la majorité, alors je me sens conforté et j'ai sûrement raison.

> C'est couru d'avance selon les sondages, alors ça ne sert à rien que je fasse quelque chose.

> Mon opinion diffère grandement de celle des autres, alors je dois me remettre en question.

> Nous sommes devant nos concurrents selon les sondages, alors nos idées sont plus légitimes et deviennent prioritaires.

> Je dois aller voter car l'écart est très faible selon ce dernier sondage.

> Iels ne représentent quasiment rien selon les sondages, nous n'avons donc pas à les inviter.

> Si la majorité pense cela, alors pourquoi devrais-je penser autrement ? et cetera, et cetera.

Les enquêtes d'opinion ne sont pas diligentées sans implications politiques. Tout en modelant la pensée des populations, elles donnent l'illusion que celles-ci sont écoutées. Par conséquent, avançons sans conteste que les sondages s'ancrent

dans un processus de standardisation de l'opinion.

À travers les grands médias et les réseaux sociaux, l'oligarchie décide de ce que les masses doivent savoir et de l'interprétation souhaitable des faits. Il s'agit là tout bonnement de propagande.

Les médias inféodés à l'ordre dominant rivalisent de servilité afin de présenter au public une vision du monde conforme aux exigences des classes dirigeantes, et par conséquent, déformée des réalités, que celles-ci soient politiques, sociales, économiques, environnementales ou autres. Plus généralement, on cherche à imposer aux populations une certaine perception du monde.

Sans développer davantage ici notre propos, citons simplement quelques exemples généraux :

> Les tragédies, les injustices et l'ensemble des faits dommageables dont la responsabilité incombe à des minorités, des opposants, des non-conformistes, des ennemis... seront amplifiés et traités abondamment, contrairement à ceux dont la responsabilité incombe aux gens ordinaires, aux lambdas, au pouvoir en place, aux alliés...

> Les mensonges, par omission ou non.

> Le choix des programmes, que cela soit des films, des émissions, des documentaires, des reportages, même des jeux...

> Le tri des invité-es.

La glorification de « ceux qui réussissent », des leaders, des têtes couronnées...

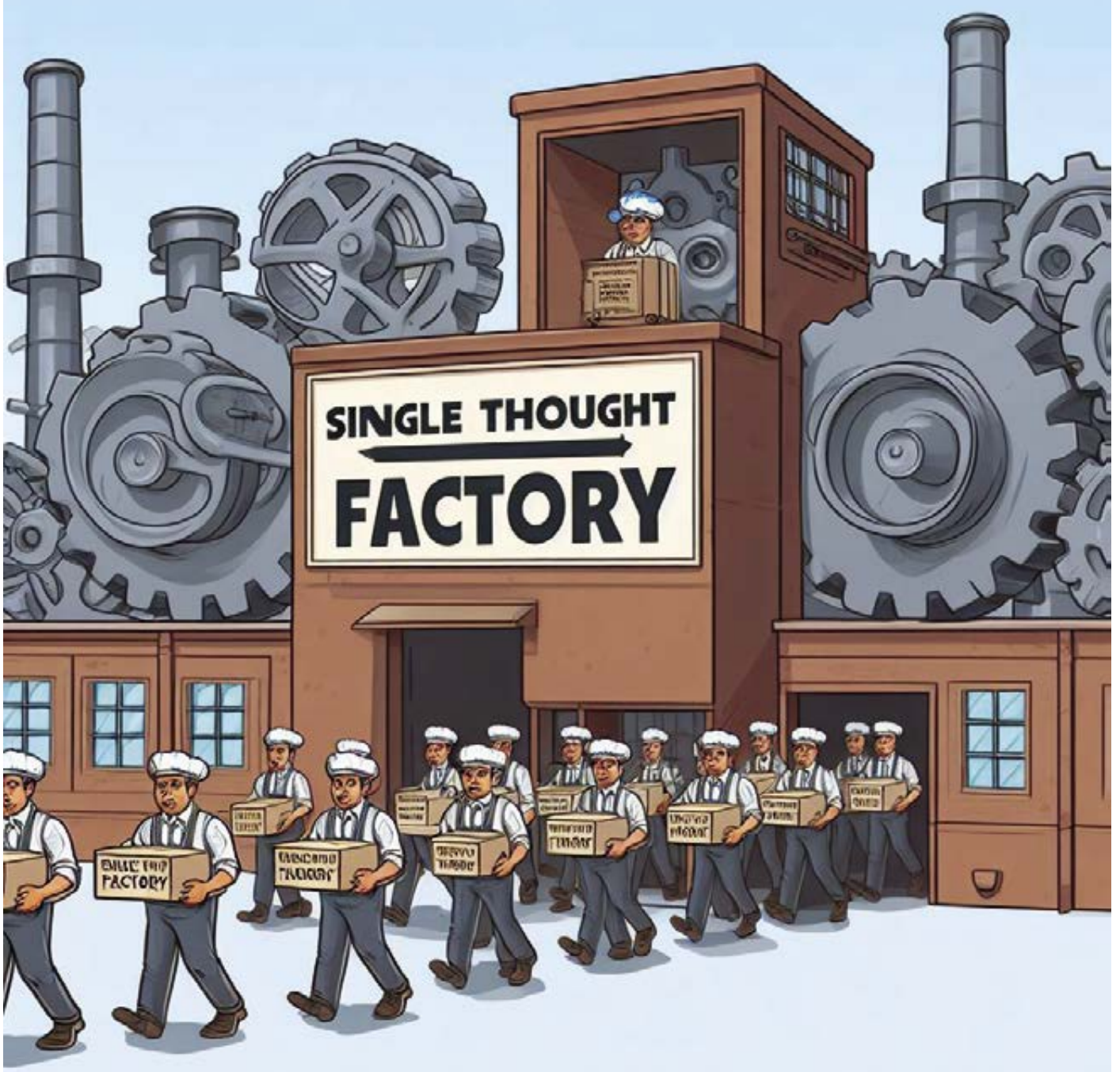


IMAGE GÉNÉRÉE PAR L'IA BING, MOTS CLÉS « USINE À PENSÉE UNIQUE »

> Le relai sans vérification d'informations de sources « officielles ».

> La publicité.

> L'ignorance de certains faits et la mise en avant d'autres.

> Les « faits dérangeants », particulièrement ceux impossibles à cacher, sont abordés de manière à ce qu'ils ne le soient plus.

> La sélection des images qui seront diffusées et de celles qui ne le seront pas.

> L'éventail du vocabulaire utilisé : génocide, massacre, terrorisme, résistance, dictateur, bienfaiteur, exécution, légitime défense, dangereux, inoffensif, multirécidiviste, citoyen sans problèmes, anarchique, ordonné, canicule, températures de saison, vacances, valeur travail, judéo-bolchevisme, judéo-maçonnique, nationalisme, patriote, marxiste, ultra droite, ultra gauche, extrême centre, fran-

çais moyen, islamo-gauchisme, wokisme, écoterrorisme etc. C'est sans fin, malheureusement.

Dès lors, il apparaît que les grands médias ont une énorme part de responsabilité dans les dominations diverses que subit l'essentiel des populations de par le monde.

Une fois modelée, l'opinion devient tyrannique et génère de la sorte de nouveaux effets de conformisme, tout en ramenant à l'ordre établi les plus récalcitrant-es. Nous assistons en conséquence à un véritable endoctrinement des populations, afin que l'opinion des masses converge avec l'idéologie dominante, circonscrite et délimitée par les détenteurs du pouvoir et des richesses.

On fabrique une « majorité », afin que celle-ci soit en mesure de légitimer sa domination sur la « minorité ».

Faire fonctionner son esprit critique, se remettre en question, confronter son opinion, refuser d'abdiquer, cesser de se complaire dans ses certitudes, s'ouvrir à d'autres pensées, poser des questions, arrêter de se satisfaire de son confort personnel pour ne pas agir, s'impliquer, s'engager, ne pas fermer les yeux... sont autant de moyens permettant de s'élever au dessus de ces trois fabriques pour appréhender la réalité.

Les masses ne deviendront réellement libres qu'en s'émancipant, et l'unique façon d'y parvenir est de briser les carcans dans lesquels l'oligarchie les a enfermées. C'est là, l'affaire de chaque individu.

Alexandre Kaspar du Fauët
Fédération anarchiste
Moselle/Luxembourg



Être travailleur de l'art aujourd'hui

Je sens qu'en préambule de cet article, une dizaine d'autres seraient nécessaires. Un sur le statut d'artiste, sa naissance, sa signification, la progression de la production du Néolithique à la Révolution industrielle, de comment on est passé d'une pratique sociale à une pratique individualiste et capitaliste... Mais bon, je n'ai pas encore le temps. Au lieu de cela, cher lecteur, t'auras le droit à un petit aperçu de ce que peuvent être nos conditions de travail, de mon point de vue de graphiste-illustratrice, sortie de l'école il y a seulement 3 ans. Et quelque chose qui fait maintenant partie prenante de nos vies, c'est Internet. Soi-disant lieu de liberté d'expression, il n'en est plus rien maintenant.

De l'espace collectif au culte individualiste

Au début d'Internet, je n'étais pas là, par contre je pense avoir vécu son âge d'or. L'époque où quand tu te posais une question à la con quelqu'un l'avait déjà posée sur un forum Yahoo et quelqu'un y avait répondu. L'époque où tout un tas de sites et de blogs fleurissaient sur la Toile, que tu pouvais te faire des potes en ligne au sein de communautés de niche. En ce temps-là, les créateurs et créatrices investissaient aussi ces espaces en ligne, mais c'était plus par partage de leur passion que pour de réelles ambitions professionnelles, si ce n'était en tenant leur site web pro à jour. Alors certes, il ne faut pas fantasmer le passé ni ces espaces qui ont pu être le théâtre de harcèlement ou de détournement de mineurs, mais malheureusement, ces soucis-là ne sont pas finis...

Ensuite, les réseaux sociaux sont apparus. On avait tous plus ou moins notre page Facebook perso, mais il existait aussi des pages collectives. Bien qu'une starification se mettait déjà en place à ce moment-là, c'est lorsque Instagram a pris du poids que l'individualisme libéral s'est renforcé et que les communautés ont commencé à s'effondrer. Insta, de son petit nom, a un fonctionnement très vertical qui renforce l'individualisation. On ne suit pas un compte ou une page, on suit quelqu'un. Aujourd'hui, à quasiment tous les appels à candidatures auxquels je réponds, je



RON LACH, SITE PEXELS

dois fournir le lien de mon Insta, qui est, un champ de mines.

Pourquoi? Eh bien cette appli de mort est devenue le lieu où l'on doit développer notre image de marque. Oui, oui, on n'est pas là pour vendre notre force de travail ou nos compétences, on doit se marketer comme un produit. Si ce n'était que ça, ça pourrait aller dans le sens où c'est normal d'attendre de la part de travailleurs de l'image bah d'avoir une bonne image. Comment espérer faire croire aux gens qu'on peut les aider à mieux promouvoir leurs produits/services/événements si on n'est pas fichus de se vendre nous-mêmes? Non, ce qui

me gave le plus c'est qu'en plus maintenant pour espérer être visible sur ce réseau, faut prostituer sa vie privée et être proche de ses abonnés. Montrer ce que tu fais ne suffit presque plus, faut montrer ton petit-déj, comment s'appellent ton chat, tes meilleurs amis, ton signe astro, ton groupe sanguin... Bref, des trucs que même ta mère ne connaît pas. Vraiment, ça vous viendrait à l'esprit d'autant raconter votre vie à un client ou votre patron?

Pas merci les influenceurs

Les influenceurs, c'est des connards d'homme-sandwich sur pattes qui exposent au tout venant leur vie de rêve pour vendre des trucs. Jusque-là, c'est quelque chose qui pouvait déjà plus ou moins exister, notamment avec des marques qui choisissaient des stars comme égérie. Maintenant, c'est beaucoup plus vicieux parce qu'il y a des relations parasociales qui se développent en créant une fausse proximité avec leur « communauté » (les pigeons qui avalent leurs conneries). De plus, la plupart ne sont pas connus avant et créent tout un narratif autour de leur réussite personnelle. On a détourné l'esprit sincère des blogs où les gens présentaient ce qu'ils aimaient en transformant cela en industrie gargantuesque de pseudo « self-made women/men ».

Or, les réseaux sociaux c'est un peu leur royaume. Donc, si on veut y vivre, faut y vivre selon leurs lois sans qu'on ait trop notre avis dessus. Ainsi, on passe



“ La création du statut social d’artiste, renforcé par le statut administratif, empêche la création d’une conscience et d’une solidarité de classe. ”

de travailleurs du secteur artistique partageant en ligne notre boulot à « créateurs de contenu » comme ces connards aiment s’appeler. De facto, nos créations n’en sont plus et deviennent donc du « contenu ». Quelque chose sans saveur et sans âme à consommer. Évidemment, le secteur artistique n’a jamais été en dehors du capitalisme et n’a rien de noble, mon boulot à moi, je te rappelle, c’est de te faire acheter des yaourts parce que l’emballage est joli. Sauf que, comme à chaque fois que la machine infernale s’emballe et franchit une nouvelle ligne dans sa recherche de surproduction pour plus de surprofits, c’est un pas de plus vers l’aliénation. Nous, de notre côté, on perd tout sens dans notre boulot, et le public se voit servir de la médiocrité alors que tout le monde vaut mieux que ça.

Bien sûr que les tendances existent depuis un moment, mais connaissez-vous l’angoisse d’une page Internet remplie des mêmes choses faites par différentes personnes ? En prenant en compte le million de choses mises en ligne chaque jour. Au point ridicule où cela peut s’accuser de plagiat alors que l’ensemble est déjà policé et calibré... On fait tous la même chose. Quel comble de vivre le summum de l’individualisme tout en détruisant ce qui fait un individu.

Au-delà de tout ce foutoir annihilateur de créativité, il faut être multitâche. C’est vrai que je ne suis pas suffisamment fatiguée d’être mon propre agent, mon propre comptable, mon propre assistant social. En plus de ça, choisir un réseau social sur lequel mettre en avant mon boulot n’est pas assez. Il faut Insta comme page d’accueil, Twitch pour montrer en direct comment on bosse, Twitter pour donner notre avis sur tout, TikTok pour montrer nos tenues quotidiennes... Bref, être présents partout et surtout, vite répondre aux dernières tendances. Tout cela va à l’encontre de comment on crée, parce qu’en réalité, les choses prennent du temps pour être bien faites.

La dépendance aux plateformes et pourquoi pas envoyer tout ça en l’air ?

Je ne saurais dire exactement qui a décidé de tout ça ou comment on s’est retrouvé dans cette situation de dépendance. Le fait est que, maintenant, beaucoup pensent que passer par les réseaux sociaux est indispensable pour faire carrière, et pour certains ça l’est à cause de handicaps, d’isolement géographique, la vie sous un régime politique dictatorial... Cela demeure inquiétant que la plupart des petits qui sortent de l’école ne sachent pas faire du démarchage, se créent une liste de contacts, les secteurs dans lesquels on peut bosser... Et si un jour un réseau met la clé sous la porte ou ne m’y accueille plus, pouf, plus de rentrée d’argent, plus d’existence professionnelle.

On pourrait tout de même collectivement décider de s’en passer, non ?

Eh bien, déjà que la création du statut social d’artiste, renforcé par le statut administratif, empêche la création d’une conscience et d’une solidarité de classe, le sentiment de concurrence accru par les réseaux n’aide pas. Internet, en tant que tel, n’est pas responsable de notre nombrilisme, si on est tombé la tête la première dans le piège, c’est que tout était déjà en place pour qu’on participe à tout cela de notre plein gré. Dans les secteurs artistiques, ce qui se rapprocherait le plus d’une solidarité n’est que corporatisme et poujadisme.

Pour conclure, je tiens à rappeler que nos ennemis demeurent le capitalisme et le libéralisme. Que nos conditions de travail de merde ne datent pas d’hier. Ce n’est pas en pleurant pour le respect de la propriété intellectuelle ou en répétant comme un disque rayé « Payez les artistes ! » que les choses vont s’améliorer. Il ne nous faut pas améliorer nos condi-

tions d’auto-exploitation, mais foutre tout ça en l’air en créant une réelle solidarité et faire de l’art populaire accessible à tous, que cela soit dans l’acquisition ou la pratique. On ne peut pas chialer de se faire « remplacer » par des intelligences artificielles quand on est nous-mêmes devenus des robots qu’on va encore plus galérer à bosser alors qu’on n’a aucun problème à laisser les mêmes places aux mêmes vieux mecs depuis 50 ans.

Et il y en a des tentatives de créer cette solidarité et de remise en question du capitalisme par les travailleurs de l’art. Déjà, historiquement, vous pouvez vous intéresser à William Morris et au mouvement Arts and Crafts. Attention cependant, bien qu’il était socialiste, on peut fort ressentir la mentalité libérale anglo-saxonne dans ses idées, néanmoins il était visionnaire sur pas mal de questions. Mais pour aujourd’hui, il y a des syndicats et des collectifs qui se montent ! Pour les étudiants, Le Massicot, et pour les pros, le STAA de la CNT-SO. Les choses bougent et peut-être qu’enfin nous réussirons à débarrasser le milieu de sa mentalité de petit patron, qui geint seulement lorsque ses intérêts sont en danger ou de se prendre pour une sorte d’avant-garde éclairée plutôt que comme des travailleurs comme les autres.

Parce que c’est bien en acceptant d’avoir un statut particulier, en se détachant de l’ensemble de la classe laborieuse pour être les toutous de l’hégémonie culturelle bourgeoise, que l’on est aussi responsables du mépris, induit par la violence symbolique, que peuvent avoir à notre égard ceux qui galèrent le plus dans la vie. Alors qu’on pourrait apporter de la joie et de la beauté dans la vie de tout le monde sans que ça soit de la merde industrialisée. On mérite tous mieux.

Bref, l’artnarchie mais que crèvent les artistes.

Pastis

Groupe Ô Rage Noire !



Visa migratoire vs consulat olympique

« La famille olympique » bénéficie de visas olympiques délivrés par un consulat olympique virtuel, mais bien réel. En attendant qu'il existe un visa migratoire, ce billet « mon visa pour les nuls » permet aux membres de la famille migratoire de s'entraîner dans l'espoir de bénéficier de la légendaire hospitalité française, inscrite au patrimoine mondial de l'humanité.

Avertissement liminaire à caractère médical : ne seront prises en compte que les candidatures capables de faire baisser la tension de certains métiers.

Chère Migrante, cher Migrant,

Les années précédentes, vous avez pu jouer aux touristes de luxe, hébergés que vous étiez dans des Air-tentes-n'tentes, à proximité de quelques-uns des monuments mythiques et enchanteurs de « la plus belle ville du monde » et du romantisme exacerbé des quais de Seine. Par souci humanitaire, nous avons décidé de vous éviter le bruit et la fureur des spectateurs et des supporters venus assister aux épreuves olympiques.

L'été 2024 sera l'occasion de découvrir des régions rurales excentrées, absentes des guides de voyage et donc des circuits des hordes touristiques.

Éloignés de tout mode de transport et de toute distraction, vous pourrez y goûter un repos bien mérité après le long et dangereux périple qui vous conduisit en Europe bien malgré nous. Vous pourrez nouer des contacts chaleureux et fructueux avec vos pairs en échangeant vos bons plans au cours d'un séjour gratuit et écoresponsable qui mérite de figurer dans les pages du G.D.R.H. (le Guide du routard humanitaire).

Une fois cette parenthèse enchantée refermée, vous serez à même de repartir, revigorés pour d'autres aventures, anglaises par exemple. À moins que les psychologues du camp, reconnaissables à leur blouse bleue, jugent qu'un retour au bercail vous épargnerait d'être frappés par le spleen dévastateur du mal du pays.

Aujourd'hui, un simple appel d'air ne permet plus de se transporter jusqu'en terre promise, au pays de la C.M.U. et il faut réaliser d'authentiques exploits pour être jugé digne de s'y rendre.

L'ambition de ce livret waterproof, une sorte de « Visa pour les nuls » est de vous préparer aux épreuves sportives tout en prodiguant quelques conseils pour espérer goûter cette hospitalité française inscrite au patrimoine mondial de l'humanité¹. Renseignez-le et conservez-le en toute occasion, c'est la preuve que vous existez vraiment. Vous devrez le présenter à chaque réquisition des autorités.

Migrants, à vos shorts! Dans la liste des propositions ci-dessous, choisissez-en trois pour participer au « Triathlon migratoire »

> Natation : traversée de la Méditerranée (ou de la Manche) sans bouées ni brassières.

> Nautisme de déplaisance : participer à une régate galère.

> Athlétisme : marathon de l'exil : sa longueur doit être un multiple de 40 km. Les concurrents pourront effectuer le parcours avec, au choix, des chaussures trouées ou pieds nus.

> Saut du grillage de Ceuta. Avertissement, les candidats qui s'aideront de leurs bras et de leurs jambes seront disqualifiés.

> Saut à bord d'un train en marche. Les candidats seront notés sur leur rapidité et leur souplesse. Conseil : observer attentivement le tuto du dernier Caravansérail, la pièce filmée d'A. Mnouchkine et du Théâtre du Soleil.

> Rallye motorisé Islamabad – Paris : sans assistance ni ravitaillement, réservé aux poids lourds avec remorque. Des « Spéciales » agrémenteront l'épreuve disputée en autonomie totale : corrup-

tions douanières, vols, viols, rapt et kidnappings familiaux.

> Le Trophée Hannibal : une course d'orientation à travers les Alpes sans carte ni boussole. Une traversée effectuée l'hiver rapportera cinquante points supplémentaires aux survivants.

À l'arrivée à la frontière, les postulants devront :

> Télécharger l'attestation indiquant que leur transport a été payé sur le site « passeursansfrontieres-org ».

> Se soumettre au contrôle antiterroriste en vigueur depuis le 11 septembre 2001.

> Réciter (dans l'ordre) les articles de la loi contre l'immigration.

> Prouver sa connaissance de la culture française en chantant *Mamadou m'a dit* (F. Béranger).

> Selon l'actualité du moment, les candidats devront réussir le test de la punaise de lit ou de la punaise de sacristie (Test Bolloré).

Nota bene : les migrants qui afficheront ostensiblement des signes d'appartenance à la Fédération de Russie se verront refuser la délivrance d'un visa officiel.

Une fois leur visa obtenu, les récipiendaires seront conduits au « Village de tente migratoire ». Attention, ne pas confondre avec le fléchage « Village des athlètes ».

Jean-Claude Lénervé

1. L'hospitalité inscrite au patrimoine mondial de l'humanité mène ses bénéficiaires ...à la baguette.



Et maintenant le fédéralisme libertaire

“ Toutes les révolutions modernes ont abouti à un renforcement de l’État. ”

Albert Camus *L’Homme révolté*

C’est ainsi que toutes les révolutions avortent, mettons un coup d’arrêt et faisons en sorte que cela ne soit pas une fatalité.

C’est dans ces moments de troubles que se révèlent des opportunistes de tout poil, de gauche comme de droite ou du centre et des extrêmes, des beaux parleurs, des faiseurs pour se décerner des titres ronflants de guide autoritaire, voire despotique, à qui le peuple doit obéissance et respect.

Qu’importe le nom, le titre, président, roi, empereur, dictateur...

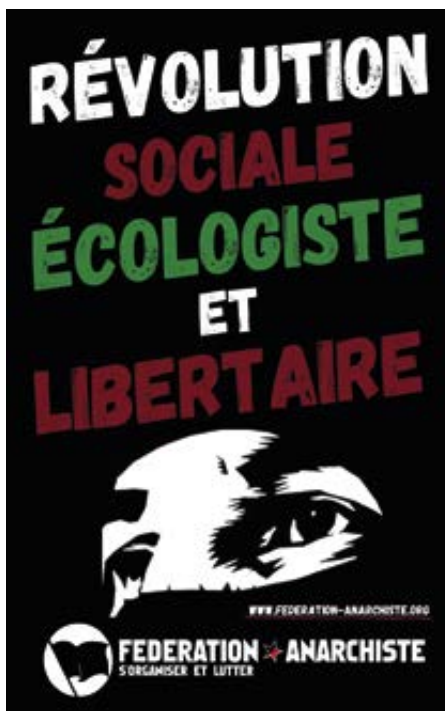
Il est urgent de mettre les pendules à l’heure

Le peuple n’a pas à se soumettre. Le peuple, qui est le nombre et seul créateur des richesses, doit impérativement inverser ce qui paraît immuable, mais pas inéluctable. La soumission à de prétendus serviteurs bienfaiteurs est une monumentale tromperie. Les lois, les textes, le vote, les gouvernements sont des outils forgés par des canailles pour contraindre le peuple à obéir. Alors qu’en réalité, ce sont eux les serviteurs du peuple.

Car, dans les faits, tous ces usurpateurs sont les mandatés du peuple.

Le capitalisme, comme la social-démocratie, sont des systèmes obscurs au service des formations politiques qui, elles-mêmes, sont au service des intérêts financiers.

Capitalisme et social-démocratie sont interchangeable, ils ont la même finalité : servir le grand patronat et de béquilles au système pour lui permettre de perdurer. Et lorsqu’ils n’ont plus de solution, car les crises que le système génère deviennent insupportables pour le peuple, que le risque d’explosion sociale frappe aux



portes (les grèves, les manifestations...) et peut mettre à mal le système d’exploitation et faire baisser les profits, les dividendes, à ce moment-là, le système, dit « démocratique », par le biais des formations politiques, les officiels de l’appareil répressif, impose leur ordre et sert de garde-fou en bafouant la démocratie. En utilisant le sésame du « vote », ils font le lit du fascisme, et ce, au nom de la souveraineté du peuple.

Comme le sait si bien Bertolt Brecht : « *Le fascisme n’est pas le contraire de la démocratie, mais son évolution par temps de crise.* »

Le temps presse, le peuple n’a rien à attendre d’aucun parti

Leurs discours sont mensongers, car laisser croire que le peuple est souverain et décide est une violente supercherie. Le vote ne conduit pas à la liberté, mais à la privation du droit le plus élémentaire, celui de décider soi-même de son destin.

Le vote est un outil de soumission, de perte d’autonomie.

Voter c’est accepter d’être humilié, matraqué, de ne pas exister en tant qu’individu.

Voter c’est accepter d’être sous tutelle et de lier son existence, son sort, à un maître, un foutriquet qui, une fois élu, vous ignorera. Vous deviendrez sa chose et n’aurez même plus le droit de l’ouvrir, de protester s’il prend des décisions que vous estimeriez contraires à vos intérêts. Et surtout, ne vous avisez pas de contester haut et fort, car il fera donner sa police.

Et maintenant le fédéralisme anarchiste

Au lieu de continuer, au nom du devoir imbécile, sous prétexte que certains sont morts pour obtenir ce droit de choisir nos maîtres, prenons conscience qu’il y a d’autres possibles. Renversons l’ordre établi, car contrairement à l’idée reçue, ceux que nous élisons (chef d’État, députés...) ne sont pas nos donneurs d’ordres, mais bien nos serviteurs. Dans les faits, c’est le peuple qui est le maître de tous ces tyrans usurpateurs.

Ils n’ont que les mots démocratie et souveraineté du peuple à la bouche, eh bien, prenons-les au mot et passons des paroles aux actes.

Agissons au lieu d’élire, pour que personne ne décide à notre place

Débarassons-nous de toutes ces ordures, refusons cette fausse démocratie représentative, remplaçons l’État-nation par le fédéralisme anarchiste, le système électoral par le mandatement. Organisons et fédérons la société en libres associations autogestionnaires et en reconnaissant les diverses composantes de la société.

Alors, nous nous donnerons les moyens de gérer économiquement et socialement les entreprises et les communes. Tous les membres de la société pourront être partie prenante selon leur disponibilité, leur bon vouloir, leur intérêt à la vie sociale et à l’organisation de la société et ce, sans intermédiaire, sans rapport de soumission ni hiérarchie.

Justhom

Groupe de Rouen



La langue aussi est une entité anarchiste

L'actualité irréelle

La nouvelle que, le 30 octobre dernier, le Sénat a interdit l'écriture inclusive – deux ans après que son usage a été proscrit dans l'Éducation nationale par le ministre de l'époque –, n'a rien d'étonnant, même si, certes, elle a de quoi enrager et affliger. La proposition de loi de la droite a, en effet, été votée par un Sénat majoritairement à droite ; et si l'Assemblée nationale l'inscrit à l'ordre du jour, quels progrès en matière d'égalité et d'inclusion pouvons-nous concrètement attendre d'elle qui n'est sûrement pas moins à droite ?

La réalité actuelle

Cette crainte du Sénat de voir la langue « céder aux airs du temps », pour reprendre des propos présidentiels, n'est pas neutre, mais est à la fois cause et effet d'une idéologie précise : nationaliste, élitiste, raciste, misogyne, masculiniste, anti-LGBTQIA et autoritaire. Le Sénat et tous-tes celles-eux qui s'opposent au langage inclusif sont donc en proie à l'irrationnel : comme dit E. Viennot (2018), « *les obstacles les plus importants à l'adoption du langage inclusif ne résident pas dans la langue elle-même, mais dans les fausses idées que nous avons de son fonctionnement et dans la méconnaissance de son histoire* » (p. 12 sq.). Reste à savoir si la pérennisation de ces fausses idées et de cette méconnaissance constitue un avantage pour certain-es. En tout cas, par moments, la chercheuse « *sent qu'une autre histoire de la langue était possible* » (Bard et al., p. 275).

La personne nationaliste dira que le français est un et qu'il unit la nation entière : elle oublie que la démocratie actuelle s'est fondée sur le massacre, littéral, de plusieurs façons de parler français en France et des autres langues (régionales) de la France, et ce à l'avantage d'une fausse langue dite standard, parce que tout simplement « *LE français n'existe pas* » (Les linguistes atterrées, p. 12) : ne mentionnons que le colo-



IMAGE GÉNÉRÉE PAR L'IA BING, MOTS CLÉS « ANARCHISTE TONGUE BLACK »

nialisme, qui a aussi imposé le français à d'autres nations qui désormais parlent français aussi bien que LES Français-es.

La personne nationaliste se prend pour gardienne autoproclamée de la langue, alors que la langue appartient à tous-tes ses locuteur-ices ; et c'est par là qu'elle est élitiste : elle s'accroche aux règles contemporaines de la langue comme si elles étaient éternelles, alors que toute langue évolue – naît, se développe et parfois meurt – et elle meurt justement quand elle cesse d'évoluer si bien qu'elle ne traduit plus la réalité de celles-eux qui la parlent. La personne élitiste s'acharne sur des règles irrationnelles, comme l'orthographe du français qui, quoi qu'on dise, « *n'est pas toujours logique ni étymologique* » (Les linguistes atterrées, p. 29), mais qui continue d'obnubiler les ministres pour détourner le temps d'une compétence essentielle à l'école : la compréhension de ce qui est écrit. À croire que certain-es veulent une nation unie, mais bête.

La personne élitiste fera ensuite des amalgames irrationnels, par exemple, entre langues et délinquance, comme dans le prérapport Bénisti de 2004 sur la sécurité intérieure : on y « recommandait aux parents, « *si ces derniers sont d'origine étrangère [...] [de] s'obliger à parler le français dans le foyer pour habituer les enfants à n'avoir que cette langue pour s'exprimer* » et d'éviter d'employer « *le parler patois de la maison* » » (cité



La personne qui est pénétré est présumé passive

VU SUR INTERNET

dans Loison-Leruste et *al.*, p. 77). Décidément LEUR langue ne peut unir qu'en détruisant.

En croyant à une langue comme solution à tous les problèmes *étrangers*, la personne raciste croira volontiers à un lien parfait entre genre grammatical et sexe biologique, ou plutôt entre les idées qu'elle se fait de l'un et de l'autre. Misogyne, elle dira toujours, comme s'il s'agissait d'une règle sans répercussions concrètes, « le masculin l'emporte sur le féminin » et elle niera, dans ses phrases quotidiennes, mais aucunement banales, les femmes, en effaçant mal le caractère historique, et donc patriarcal, de cette règle qu'il serait difficile de qualifier d'ancienne, comme l'a montré E. Viennot (2014) dans son livre éponyme. Masculiniste, elle s'efforcera de dévaloriser encore ces femmes en connotant de façon péjorative les mots féminins (Baudino, p. 12 sqq.) et de les invisibiliser en imposant à la grammaire une logique sociale où les hommes gardent les titres de leurs fonctions et métiers toujours au masculin même lorsqu'une femme les exerce (Baudino, p. 14 sq.). Anti-LGBTQIA, elle poursuivra son raisonnement absurde en liant étroitement genre grammatical et genre social, comme si le corps et la langue « *ne contiennent pas de dire le genre* » socialement construit (Bard et *al.*, p. 22); et elle niera dans ses phrases quotidiennes l'existence de tous-tes celles-eux qui ne sont ni masculin-es ni féminin-es, qui sont plus de ce côté et moins de l'autre, ou qui ne veulent, de fait, rien en savoir et se portent toujours très bien.

La personne qui s'oppose au langage inclusif est ainsi autoritaire : en niant les « airs du temps » en raison – si nous sommes gentil-les – de la plus grande ignorance, ou – si nous sommes réalistes – du plus grand pouvoir (étatique), elle décide de nier les personnes mêmes, celles qui surtout parlent, façonnent la langue, et construisent par conséquent la réalité qu'elle nomme.

Nous sommes tous-tes la langue

Puisque c'est à nous que la langue appartient et qu'elle et la réalité se construisent de façon concomitante, nous avons toujours un « pouvoir transformateur » sur l'une et l'autre (Loison-Leruste et *al.*, p. 56 sq.) : en effet « *la résistance [à] l'ordre linguistique [...] est simultanément [celle] [à] un ordre du monde* » (*idem*, p. 13).

Informons-nous et informons les autres. C'est pourquoi je présente en toute modestie, avec mon texte, les lectures plurielles qui l'ont inspiré. Enrichir notre subjectivité, et par conséquent désobjectiver et resubjectiver, pensait Marcel Duchamp, est aussi une manière puissante de ne pas laisser notre pensée prendre la forme que le système souhaite et de rester vraiment libre (cf. Lazarato).

Brisons les hiérarchies de l'irréel « bon usage » qui rabaisent les façons de parler français qui s'éloignent d'un standard inexistant, élitiste et appauvrissant; et valorisons formes, accents, expressions, anciennes et nouvelles, trouvées et retrouvées, qui sont surtout la preuve que nous nous approprions de manières variées et poétiques notre langue continuellement.

Accueillons toujours l'autre aussi par le mot.

La double flexion – c'est-à-dire l'usage simultané des formes masculine et féminine des mots, qu'elles soient, en particulier à l'oral, entières, ou, à l'écrit, partielles par le biais d'une ponctuation spécifique, comme le point médian (cf. Abbou, pour un résumé des pratiques d'écriture inclusive) – non seulement intègre, dans les phrases les plus anodines, toutes les personnes, qu'elles s'identifient comme féminines ou masculines; mais encore invite à décentrer notre regard, bien marqué par des décennies du faux « masculin l'emporte sur le féminin », pour voir le monde différemment, de façon plus réelle, puisque TOUT le monde s'y trouve

vraiment. C'est par là que le caractère sexiste de notre société tombe aussi.

Créons de nouvelles formes, surtout pronominales, pour que tous les genres trouvent, en plus d'une existence réelle, une existence linguistique, pour qu'au niveau de la langue aussi le genre soit pour tous-tes un chemin aux nombreuses directions (cf. Greco pour un tableau récapitulatif des formes en usage jusque-là créées). C'est par là aussi que « *l'indifférence des sexes* » (p. 111), comme dit E. Viennot (2014), viendra.

Même si elle n'est pas neutre, ce n'est pas la langue qui est nationaliste, élitiste, raciste, misogyne, masculiniste, anti-LGBTQIA et autoritaire, mais celles-eux qui, par un contrôle bien surveillé de son usage, comptent, à coup de tours de force, nous imposer leur vision excluante et unidirectionnelle du monde.

C'est à nous d'inventer une autre histoire de la langue, de pair avec un autre système.

Camille

Groupe Graine d'Anar, Lyon

Lectures

ABBOU J., « *Pratiques graphiques du genre* », *Langues et cité*, n°24, 2013 [en ligne].

BARD C. et F. LE NAN, *Dire le genre. Avec les mots, avec les corps*, CNRS, 2019.

BAUDINO C., *Le sexe des mots : un chemin vers l'égalité*, Belin, 2018.

GRECO L., « *Langage et pratiques « transgenres »* », *Langues et cité*, n°24, 2013 [en ligne].

Les linguistes atterrées, *Le français va très bien, merci*, Gallimard, 2023.

LAZZARATO Maurizio, *Marcel Duchamp et le refus du travail*, Les Prairies ordinaires, 2014

LOISON-LERUSTE M., G. PERRIER et C. NOUS (coord.), *Genre, langue et politique. Le langage non sexiste en débats*, dans *Cahiers du genre*, n°69, 2020.

VIENNOT E., *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin. Petite histoire des résistances de la langue française*, iXe, 2014

VIENNOT E., *Le langage inclusif : pourquoi, comment*, iXe, 2018

Créée par Bing AI avec « anarchiste tongue black »



À nos camarades cultivateurs de soja

[Cet article nous a été envoyé par un lecteur du Monde Libertaire en réaction au texte « Climat, bovins et mathématiques » de Fabien (Groupe Henri Laborit) publié dans le Monde libertaire n° 1854 d'octobre 2023. Nous vous laissons le découvrir.]

Nous admirons le travail que vous faites, mais il n'en reste pas moins qu'il y a quelques oublis dans votre démonstration mathématique sur la dangerosité de l'élevage extensif. Ici, point de grands chiffres à vous opposer, que de simples considérations.

Tout d'abord, pour ce qui est du calcul de surfaces nécessaires à cette production alimentaire, il faut prendre en compte la rotation des cultures. On ne peut pas (surtout en bio où l'on ne dispose pas de béquilles chimiques pour remédier aux maladies des végétaux) cultiver toujours du soja

sur la même parcelle. Le mieux est d'attendre au moins 5-6 ans avant de ressemer cette légumineuse.

Et en attendant, on ne peut pas réimplanter une zone humide (comme si on pouvait décider où en mettre...) ou une forêt. Le bilan calorique à l'hectare en souffre autant!

Ensuite, un autre problème agronomique (après les rotations) est l'amendement des terres (comment nourrir le sol). À part les engrais chimiques, avec un bilan carbone désastreux, il ne reste que la fumure organique, c'est-à-dire à base d'excréments d'origine animale. Mais sans élevage, pas d'excréments...

Pour continuer, là où un élevage bio extensif qui fonctionnerait en pâturage ne nécessite pas de mécanisation, la culture du soja nécessite préparation de la terre, semis, binage et moisson chaque année. Et, à moins de revenir à la force humaine ou animale (mais alors il faudrait des hectares en plus pour nourrir ce bétail), cela entraîne l'utilisation de machines, malheureusement se propulsant avec des produits pétroliers, gros émetteurs de gaz à effet de serre qui annuleraient toute compensation...

Pour ce qui est des subventions agricoles (PAC), l'injustice ne se situe pas entre éleveurs et cultivateurs, mais entre agri-managers et paysans : plus t'es gros, plus tu touches. Et la PAC a toujours été faite par les gros... Il se dit que 80% des subventions vont aux 20% des exploitations les plus grosses.

Enfin, pour paraphraser Emma Goldman, une révolution où l'on ne pourrait pas manger, ce n'est pas ma révolution. Quelle tristesse de devoir se contenter uniquement de soja, ou seulement de légumes si on extrapole l'argumentaire végétarien de cet article. Bien sûr que nous devons réfléchir à notre consommation de viande et de produits laitiers, mais leur disparition totale est-elle souhaitable?

C'est l'industrialisation du monde et son complice le capitalisme qui sont responsables de l'état de notre planète. Ne nous trompons pas de combat. L'élevage extensif fait partie des rares métiers qui ne sont pas complètement soumis à cette industrialisation mortifère.

Loïc Coulbois,
éleveur fromager
dans le Lot-et-Garonne

IMAGE GÉNÉRÉE PAR L'IA BING, MOTS CLÉS « ÉLEVAGE BOVIN MATHÉMATIQUE »

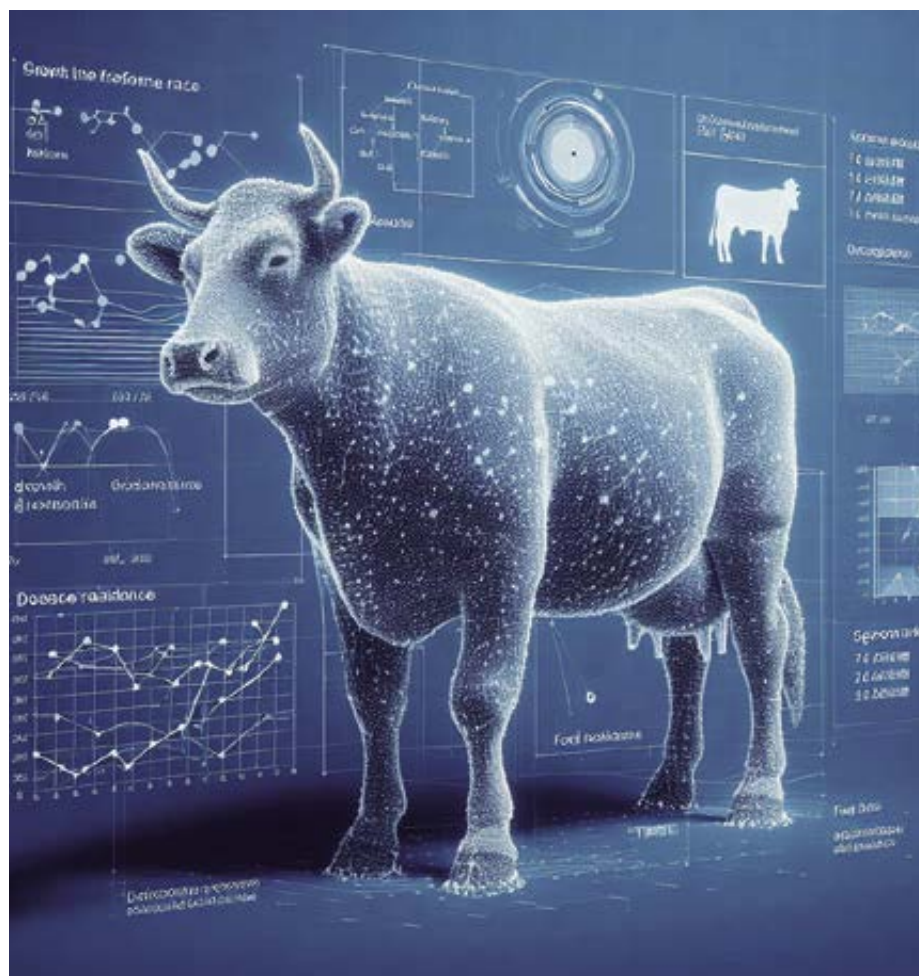




IMAGE GÉNÉRÉE PAR L'IA BING, MOTS CLÉS « DINDE ROTI PLASTIQUE SURCONSOMMATION »

Je, tu, ils, elles consomment et surconsomment, tout, tous azimuts, c'est la religion du pouvoir, de la possession à n'importe quel prix, sans limites, sans contraintes. Comme le disait Léo, « *Si on mettait le temps du plastique en musique...* », moi, je préfère la musique au plastique, le temps d'apprécier chaque seconde de vie, le temps du partage. Pas le monde des océans pollués de plastiques, conséquence de la surconsommation. Alors bien sûr, il n'y a pas de mal à partager un bon repas, une bonne bouteille, à consommer avec modération et respect aussi pour le travail de ceux qui ont produit à proximité le nécessaire dans nos assiettes, agriculteurs, éleveurs, boulangers...

Nous ne sommes pas des dindes, mais les dindons de la farce et ils nous cuisent aux petits pois !

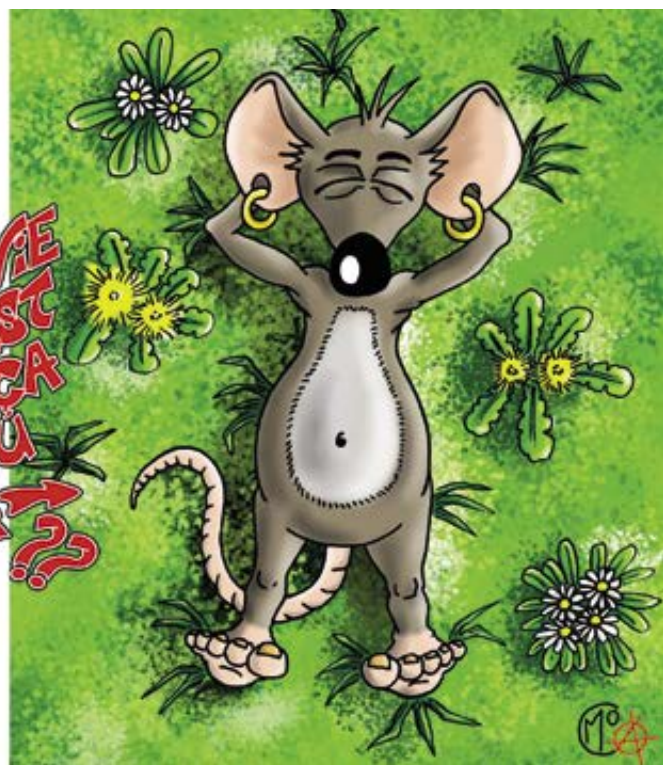
Lorsque j'étais adolescent et pas encore politiquement incorrect, je m'inquiétais déjà des effets de la surconsommation, et, instinctivement j'avais conscience qu'une sorte de « marche arrière » était envisageable et nécessaire. Je prônais même un retour à la nature type « primaire homo sapiens erectus des grottes »... Comme jeune en recherche de soi et de mode de vie, j'étais dans l'excèsif, mais pas autant que cela puisque des adultes pratiquent le survivalisme, et que les anarchistes pensent que la désescalade et la décroissance sont des outils nécessaires à notre survie.

« Le capitalisme n'est et ne peut être que dans l'excès »

Car, oui, chacun le sait, le capitalisme n'est et ne peut être que dans l'excès, excès de productions, donc de profits, de surconsommation. Nous sommes dans ce monde étroit de l'argent où on nous inculque qu'il nous faut « gagner notre vie », et profiter égoïstement, en laissant certains de nos frères et sœurs traîner sans toit ni repas dans les rues,

sans même un regard. Je dois reconnaître qu'une prise de conscience est en cours, recyclage des déchets, réparations des objets, réutilisations des habits, mode de transports plus propres, privilégier les aliments sans emballages... etc., mais sans remettre en question l'origine de la surconsommation. Bref, on se fait une bonne conscience avec des petits gestes, quitte de temps en temps à laisser tourner le moteur de la voiture sur le parking en attendant la sortie des classes, même avec le litre à 2 euros ! Les mauvaises habitudes ont la dent dure... De là à demander aux bourgeois de renoncer aux vacances à l'autre bout du monde, aux tyrans de renoncer aux guerres et aux bombes pour préserver le taux de CO₂, on peut toujours rêver ! Le capitalisme et les gouvernements totalitaires portent l'excès dans leurs gènes, à part les déboulonner, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire...

On ne discute pas avec les assassins et les tueurs d'enfants ni avec Elon Musk qui, avec son fric, croit diriger le monde et nous imposer ses visions d'extraterrestre. On met le petit doigt sur la couture du pantalon, on obéit... ou on se bat !



Ce n'est pas demain que j'achèterai sa Tesla !

Ce ne sont pas non plus les petits gestes écolos/bobos/ bonne conscience/verts libéraux qui modifieront grand-chose et nous épargneront l'issue finale... et fatale! Car nous savons tous que la surconsommation engendre inéluctablement la surchauffe et, à terme, une nouvelle extinction de masse. On produit plus, on consomme plus, on pollue plus, on appauvrit plus la planète et pour finir on mourra plus, tous et toutes, plus vite, plus nombreux et nombreuses et avec nous animaux et végétaux, la boucle est bouclée. Je pourrais faire graphiques, explications scientifiques, exposés et thèses, statistiques et chiffrages à la manière de l'amuseur public Olivier Véran et ses schémas magistraux lors du Covid, mais je manque de temps, d'espace et ma polyarthrite fait souffrir mes mains sur le clavier.

Il nous faut, maintenant et en urgence, arrêter ce cycle destructeur, et comme le disait un copain gilet jaune, « *si on veut en finir avec le capitalisme et les États, il nous suffit de consommer au minimum, en partageant au mieux à chacun selon ses moyens et à chacun selon ses besoins raisonnables et suffisants* ». Leurs petites économies libérales et leurs grandes économies de leurs portefeuilles personnels s'effondreront.

Et ce sera bon pour la planète !

Je ne crois absolument pas en l'état (c'est-à-dire dans l'état de la situation actuelle, ni en qualité d'anarchiste en l'État non plus) à des mesurette de bon aloi pour faire de la com, elles ont pour seul intérêt de faire prendre conscience, sans intérêt sur la globalité du problème. Car nous sommes assis devant l'inéluctable, devant l'énorme cratère. La question n'est pas de savoir s'il va exploser ni quand, car nous savons que la déflagration est proche, la question est de savoir si

nous restons assis à contempler notre mort imminente, ou si nous allons enfin nous lever.

La question n'est plus de savoir si nous continuerons encore à croire aux balivernes de nos politicards de tout bord qui n'ont que faire de notre mort imminente et nous tondent en attendant comme des moutons, mais de savoir si nous continuerons encore longtemps à supporter d'être les dindons de la farce.

Il y a longtemps que, personnellement, j'ai fait le choix de ma totale liberté et je l'espère celle de mes enfants.

Je vous quitte pour aujourd'hui, car mon âme cuisinière me réclame et j'ai à faire quelque farce pour un rôti de choix, à partager en famille et pour ma sœur pour les Restos du cœur. Car eux, « les bénéficiaires », ils ne surconsomment plus depuis longtemps et ils, elles se fichent du tiers comme du quart de la provenance et du mode de culture de la nourriture qu'on leur donne.

Comme les $\frac{3}{4}$ de la population mondiale sous-alimentée, l'essentiel c'est l'assiette à peu près remplie et l'eau en suffisance. Ce que je veux dire, c'est que l'échelle des valeurs doit s'appliquer aux réalités, il n'est pas question d'imposer une sous-consommation aux populations déjà fragiles, mais d'appliquer un juste équilibre à l'échelle mondiale. Les disparités de revenus des populations entre les différents pays sont éloquentes, à l'échelle des consommations respectives. Certains « gagnent » et consomment 100 fois plus que d'autres qui crèvent de soif et de faim et représentent plus de 10% de la population mondiale, c'est effarant. Pour eux, la mort imminente est déjà là.

Pour nous, nous avons encore le choix de faire différemment, avant qu'il ne soit trop tard. C'est « l'utopie » ou la mort camarade!

Bien à vous.

Jean-Jean de Garrigues

Les morts et les mortes de la rue

Voilà 20 ans que le Collectif *Les Morts de la rue* existe. Pour célébrer ce triste anniversaire, les grilles du parc des Buttes Chaumont, face à la Mairie du 19^e arrondissement, ont servi de support pour une exposition du 28 octobre au 17 novembre. Les noms des morts et mortes de la rue connus depuis la création du Collectif y ont été affichés. Mémorial pour que les vivant-es sachent.

Le Collectif *Les Morts de la rue* développe, tout au long des années, de nombreuses actions comme :

1. Interpeller : rendre hommage publiquement chaque année aux mort-es de la rue, pour dénombrer et décrire la mortalité et le parcours de vie des personnes sans domicile, faire savoir que vivre à la rue tue, communiquer ;

2. Accompagner les mort-es : informer l'entourage et les partenaires associatifs, accompagner chaque semaine, en convention avec la Ville de Paris, les funérailles des personnes dont les proches n'ont pas été retrouvés, publier les noms sur le site afin d'informer ceux et celles qui les recherchent ;

3. Accompagner les vivant-es : soutenir les ami-es, les familles, les associations et les voisin-es en deuil, créer le lien entre eux tous et elles toutes pour vivre ces deuils, informer et recueillir les témoignages du voisinage des personnes qui vivaient à la rue dans un quartier donné, former les salarié-es et les bénévoles des structures d'accueil à faire face aux décès, les soutenir dans leurs démarches, animer des projets avec ceux et celles qui ont l'expérience de la vie à la rue.



“En interpellant la société, en honorant ces morts, nous agissons pour les vivants.”

lesmortsdelarue.org

Par exemple, le 13 juin 2023, une marche silencieuse, pour 611 morts et mortes de la rue, est partie de la Place de la Nation pour se rendre à la porte principale du cimetière du Père-Lachaise. Autre exemple, pour 566 morts et mortes de la rue, le 2 avril 2019, un hommage a été rendu dans le Jardin Villemin à Paris 10^e arrondissement : des témoignages de galères, des coups de gueule ! Comme celui de Sophie :

Mon long voyage a duré 20 ans. Une odeur des corps à vomir sa vie. Usure des membres et de l'esprit. Les pâtes à l'eau sans beurre et sans saveur. Viande à moitié crue et bestialité sans partage. À la rue, la femme est une proie. Corps volé en échange d'un toit. La honte. À 21 ans, tendre la main et subir le regard de son prochain, ceux qui t'ignorent comme si tu faisais partie du paysage, ceux qui te flagellent d'un « T'as qu'à travailler espèce de feignante », ceux qui te glissent un sourire de gêne, d'impuissance ou de compassion, ceux qui parfois s'arrêtent te donner une piécette ou quelques paroles d'encouragement. Et les regards des enfants. Complicité simple entre êtres humains... Étiquetée bureau d'aide sociale, marginale. 1.1.5.

Trois chiffres en désespoir... On se tait. La rue ne compte pas ses morts.

Chaque année, le Collectif publie un rapport : ainsi, le 27 octobre 2023, le 11^e Rapport sur la Mortalité des personnes sans chez soi en France pour l'année 2022 est paru. En lien avec l'Observatoire national des pauvretés et de l'exclusion sociale (ONPES), avec la Fondation de France, ces rapports visent à mieux dénombrer les décès de personnes de la rue, SDF. Mieux connaître cette réalité peut permettre de tenter de la prévenir. Mieux comprendre pour mieux agir, donner des préconisations. Un accord avec la Direction générale de la cohésion sociale (DGCS) donne les moyens de travailler avec une épidémiologiste, afin d'améliorer le travail de recueil : améliorer l'aspect quantitatif en élargissant le réseau des associations et institutions concernées, afin qu'elles transmettent des informations, et améliorer l'aspect qualitatif, en recherchant des données concernant le parcours de la personne, au niveau social, professionnel, santé, etc. Et ce, en lien de réciprocité par l'ensemble des actions menées tant pour accompagner les mort-es que les vivant-es.

Malgré de nombreuses actions bénévoles pour sortir de l'anonymat toutes les personnes mortes de la rue, il n'en demeure pas moins que les centaines de morts par an, silencieuses sont un vrai scandale, un de plus, dans un pays qui s'affirme « pays des Droits de l'Homme » et qui affiche de larges richesses non partagées entre tous et toutes. *La Conquête du pain*, revendiquée par Piotr Kropotkine, reste toujours d'actualité et celle de la réquisition des logements vides aussi. Qui peut encore rêver à Noël ?

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

Pour joindre le Collectif : 01 42 45 08 01, ou mortsdelarue@free.fr et pour en savoir plus : mortsdelarue.org

Consommer encore et toujours

Comme à chaque fin d'année, nous sommes sollicité-e-s pour nous adonner à une orgie de consommation : la dinde, les marrons, le chocolat, les cadeaux... De même d'ailleurs que le reste du temps où nous sommes sollicité-e-s par les périodes de soldes, « Black Friday » ou autres « Black birthday » ; on nous rabâche qu'il est temps de changer d'iPhone, de bagnole, de fringues, de préparer ses vacances dans des pays lointains si possible... Pour notre plaisir ? Notre bien-être ? Rien n'est moins sûr ; vous n'avez besoin de rien ? On va vous donner envie d'avoir envie.

Pour le capitalisme et ses représentants, la consommation est encouragée, car étant génératrice de croissance. Souvenons-nous de la première crise sanitaire due à la Covid : arrêt complet de la production, chacun, chacune, se voyant intimer l'ordre de ne plus se rendre sur son lieu de travail pour éviter la propagation du virus. Ce fut bref (mais on y aurait facilement pris goût), le temps pour beaucoup, de prendre conscience de la vacuité sociale de leur emploi, de constater dans les grandes métropoles la chute spectaculaire de la pollution (quasiment plus de circulation d'automobiles), ainsi que de voir la panique des milieux financiers et de notre cher gouvernement voyant son objectif de « relance économique » contrarié non pas par une grève générale, mais par un virus invisible à l'œil nu.

Quels besoins ?

On nous l'a assez dit et répété : produire, c'est assurer relance économique et plein emploi. Et pour produire, il faut qu'il y ait consommation, et même hyperconsommation. Changer tous les quatre matins de téléphone ou d'automobile serait censé être notre but dans la vie. Et pourtant, depuis les années 1970 (je sais, c'était au siècle dernier), nombre de revues ou journaux alternatifs ont accentué une critique de la société de consommation (Mai 68 avait bien débroussaillé le terrain), en axant leurs analyses sur la thématique « écologie et environnement ». Toutes soulignaient qu'on était passé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, de la satisfaction des besoins élémentaires, à une satisfaction du désir de distinction consistant à affirmer son appartenance sociale par la possession d'objets, de biens et de

richesses réservés jusqu'alors aux classes dites supérieures. D'où une aliénation gaolopante par l'argent, la marchandise... (se reporter aux analyses développées par les situationnistes dans les années 1960).

Au passage, on pouvait constater que, pendant que les pays occidentaux se gavaient, les populations des pays en voie de développement subsistaient difficilement, quand elles ne crevaient pas de faim purement et simplement (conséquences des années de colonisation, mais ceci est une autre histoire).

Critique écologiste

En France, les années 70 verront s'accroître la critique écologique qu'annonçait la fin programmée des ressources naturelles

de la planète. Par contre, durant la décennie suivante, cette critique devient moins audible : ralentissement de la croissance, augmentation du chômage... L'heure est à la protection du pouvoir d'achat pour les plus précaires à qui cette critique écologiste apparaît comme une critique élitiste en même temps que pour les classes moyennes la consommation devient de plus en plus une affirmation de leur statut social (on s'habille avec vêtements et chaussures « de marque »), affirmation qui se traduit par une course, non plus pour satisfaire ses besoins, mais ses désirs à se distinguer « de la masse ». Pour résumer : « *Je consomme, donc je suis* ».

Sujet récurrent : la voiture. Vous en possédez une ? Il est temps d'en changer.





Vous n'êtes pas décidé-e? Vous devez faire un geste pour la planète : remplacez-là par un modèle hybride ou tout électrique. Avec quelle énergie? Pas de problème, nos futures centrales nucléaires seront là pour nous « assurer une indépendance énergétique ». Le traitement des déchets? Pas de réponse pour le moment, mais « la science » finira par trouver une solution. L'yttrium et autres terres rares? L'Afrique et l'Asie nous les fourniront, et peut-être même qu'on en exploitera sur notre territoire national. Le danger écologique, la fin du nucléaire? On verra plus tard, d'abord relancer l'économie. Pour cela, les médias nous abreuvent de publicités pour des flopées d'automobiles plus « vertes » les unes que les autres.

À cet effet, pendant la campagne électorale de 2022 en France, macronistes, droite et extrême droite ont soutenu en matière de politique énergétique, le développement de l'énergie nucléaire, au nom de « l'indépendance, de la souveraineté et de la défense nationale ». Gouvernement, droite et extrême droite donc, mais pas que... à gauche, le PCF ne s'est pas privé de rappeler son attachement à l'industrie nucléaire, contrairement à LFI et Les Verts (encore heureux!), le Parti socialiste ayant une position plus floue et hésitante suivant ses membres. À l'heure actuelle, sous la présidence Macron, il est prévu de supprimer l'obligation légale de limiter la part de l'électricité nucléaire dans le « mix énergétique » à 50% d'ici 2035 (obligation qui avait été décidée sous la présidence Hollande). Que voulez-vous? Si on veut pouvoir vous fourguer de la bagnole électrique à tout va, faut bien la produire cette électricité.

Après les années « fric » (coucou Tapie), on a vu dans les années 2000 se développer, surtout dans la jeunesse – mais pas que – une prise de conscience de la crise écologique et environnementale, de l'impact de nos modes de consommation sur le climat; outre que 99% des ressources prélevées dans la nature deviennent des déchets en moins de 40 jours, cette prise de conscience

met en évidence et dénonce le fait que les plus riches consomment bien plus que les autres, pendant qu'on demande à ces derniers de « gaspiller moins » au travers d'une série sans fin de messages et spots TV plus débiles les uns que les autres, allant récemment jusqu'à nous suggérer, pour réduire notre consommation d'eau dans nos WC, de profiter d'uriner pendant notre douche! (si je dois prendre une douche chaque fois que j'ai envie de pisser... je vous le dis, la planète est foutue).

Mondialisation

Pendant ce temps, la mondialisation tant vantée par nos capitalistes, qui a consisté à délocaliser la production là où le coût de la main-d'œuvre est moindre, a fait exploser les transports des marchandises produites à l'autre bout de la planète par avions ou bateaux, avec la consommation d'énergie qui l'accompagne. Dans le même temps, on ne manque pas de nous rappeler qu'il faut réduire voire supprimer nos déplacements personnels par avion. Comme si c'était pour les travailleurs un moyen quotidien de se déplacer. Pour se rendre à leur boulot peut-être?

Consommation

Augmentation de la consommation = augmentation de la croissance. C'est le leitmotiv d'un Macron : la croissance, encore la croissance, toujours la croissance et nous sommes sauvés (enfin, pas nous, mais le capitalisme), car si les plus riches deviennent encore plus riches, précaires et classes moyennes en profiteront aussi : c'est la fameuse théorie du ruissellement concoctée à l'origine par le capitalisme américain dans les années 1944/1954, et réactualisée dans les années 80 par Ronald Reagan et Margaret Thatcher. Macron issu de la Finance a bien retenu sa leçon.

Et nous ?

Et nous, qu'en pensons-nous? Nous qui, en bas, ne voyons poindre aucun ruissellement mais qui, au contraire, constatons

une paupérisation de la population qui s'accroît, nous sommes écoeuré-e-s d'entendre et de lire dans les médias « grand public » que le nombre de milliardaires dans notre pays est en augmentation plus que significative, alors que celui des « laissés-pour compte » est pudiquement passé sous silence. Toujours la fameuse promesse d'une reprise de la croissance. Mais la croissance de quoi, et au bénéfice de qui? Dans le système capitaliste, produire n'a pas de sens si l'on ne consomme pas ce qui est produit. Dès la naissance, nous toutes et tous consommons. La question étant de savoir quoi et pourquoi. Le capitalisme a parfaitement réussi à nous enchaîner par le biais de la publicité et surtout du crédit. Vous n'avez pas les moyens de vous offrir ce qu'il vous pousse à consommer? Pas de problème, les banques vous avanceront le fric, libre à vous de les rembourser tout au long de votre vie d'esclave salarié. Qui définit nos besoins? Un gouvernement relais des financiers, un nouveau Steve Jobs, un Elon Musk de plus en plus décontracté, un Mark Zuckerberg chaque fois plus cynique? Ou alors, rêvons un peu, transportons-nous dans une société libertaire, où une organisation de classe (celle des travailleurs) s'étant emparée des rouages de l'économie, de la consommation, des loisirs, ainsi que de la remise sur pied de tous les services publics malmenés depuis des décennies (notamment en matière de santé, d'éducation, de transports etc.) définirait ses besoins réels. Cela implique une révolution? Et bien oui, va pour une révolution par le peuple, mais surtout pour le peuple. Cette révolution telle que nous la concevons ne sera pas le fait d'une quelconque avant-garde autoproclamée, mais d'un large mouvement populaire auquel nous participerons comme minorité agissante, loin du schéma avant-gardiste qui mènerait à une dictature sur le prolétariat.

Le chemin sera long et difficile. Certes. Alors raison de plus pour s'y mettre sans perdre de temps.

Ramón Pino

Groupe Salvador Seguí

Sharing is Caring

Les parcs nationaux africains, le colonialisme écologique

Vous rappelez-vous l'histoire d'un éléphant gris aux verts habits. Le souvenir lointain d'un après-midi pluvieux à regarder la télévision : « *Moi assis confortablement dans mon petit bien-être français et lui et ses parents dans une savane sauvage et inhospitalière. J'ai peur pour lui. Voilà les chasse-ur-resse qui s'approchent. Deux balles pour la mère. Je crie. [...] Le dessin animé se poursuit et Babar se voit recueilli par une grand-mère française. [...] Et voilà la vieille République qui joue de son humanisme ancestral. Et voilà Babar dépossédé de sa barbarie, le voilà peau noire et masque blanc, costume ajusté pour cacher son origine savanesque, et le voilà devenu roi.* »¹

J'ai joué cette pièce en 2019. Je l'ai lue et relue dans les moindres détails, apprenant chacune des répliques et m'exerçant jusqu'à plus soif. Pourtant, ces premières lignes d'introduction, je ne les avais pas comprises. Elles me laissent aujourd'hui une question : pourquoi Babar est t-il un éléphant ?

Babar

Babar est un éléphant possédant tous les comportements d'un être humain. Cette représentation renvoie à notre passé colonial. Il traduit à la fois une animalisation des colonisés, à la fois une anthropomorphisation de la grande faune : symptômes de velléités écologiques qu'ont développées les États coloniaux pour justifier l'exploitation africaine. Héritage toujours perpétué par la mise en parc de l'Afrique. Afrique, continent à l'image d'un Éden de faune, de flore abondante en danger, où l'homme ne fait qu'un avec la nature, mais une nature sans homme. Or, il ne peut être un territoire à la fois vierge de l'homme et fort d'une myriade « d'ethnies », à la fois une nature abondante et appauvrie. Dans ce paradoxe, l'on discerne une Afrique par essence naturelle qui se doit d'être protégée. En conséquence, les questions écologiques lui sont associées : il faut protéger la nature des hommes. Cela se traduit par la mise en parc naturel d'écosystèmes où les populations n'ont pas leur place. Ces parcs sont le fruit d'injustices sociales, d'abominations écologiques et d'impérialisme colonial où le capitalisme vert prend toute latitude.

On constate que les parcs nationaux sont perçus différemment d'un continent à l'autre. A propos du parc des Cévennes (France), l'UNESCO écrit qu'il « *constitue un paysage de montagnes tressées de*

profondes vallées qui est représentatif de la relation existant entre les systèmes agropastoraux et leur environnement biophysique [...] une valeur universelle exceptionnelle »². Dans les Cévennes, la nature est humanisée, elle est donc le reflet d'une symbiose entre l'exploitation humaine et son environnement depuis des temps immémoriaux. Ces parcs renaturalisés servent de vecteur au sentiment national : l'amour d'un sanctuaire local vers un amour du territoire national. Tandis, que le parc national de Simien (Éthiopie) est « *un des paysages les plus spectaculaires du monde [...] Le parc est le refuge d'animaux extrêmement rares, comme le babouin gelada, le renard du Simien ou Walia ibex, sorte de chèvre qu'on ne trouve nulle part ailleurs. [...] Les menaces pesant sur l'intégrité du parc sont l'installation humaine, les cultures et l'érosion des sols, en particulier autour du village de Gich; les incendies fréquents dans les forêts de bruyères; l'importance excessive du bétail et des animaux d'élevage. Les activités agricoles et pastorales* »³. La perception de l'Afrique est tout autre : les populations ne façonnent pas le paysage, elles le détruisent ! Pourtant, le Simien d'une superficie de 410 km² abrite un habitat dispersé et peu dense qui, à l'instar des Cévennes, sont des montagnes où règne une activité agropastorale de subsistance. Le message est clair : dans la nature africaine, l'homme n'a pas sa place !

Du colonialisme à l'écologie

L'idée d'une Afrique Jardin d'Éden prend racine dans l'entreprise coloniale européenne. Au XVI^e siècle, les navigateurs devant l'impossibilité de trouver le jardin originel, découvriront dans les colonies un paradis au naturel. Or, la colonisation détruit ces écosystèmes luxuriants massivement exploités. Plus la colonisation se développe, plus l'Éden disparaît. Devant, cette situation, les gouvernements coloniaux accusent les colonisés de détruire la nature et mettent en place dès le XIX^e siècle les premières politiques de conservation : reforestations, création de réserves forestières, etc. Ainsi, le fardeau écologique, sert de prétexte à l'exploitation. Pourtant, c'est bien l'œuvre coloniale qui provoque une intensification de la chasse. Ainsi à la fin du XIX^e siècle, 65 000 éléphants étaient abattus chaque année pour le commerce de l'ivoire. De 1850 à 1920 en Afrique subsaharienne et en Asie du Sud-Est, 94 millions d'hectares de forêts ont été convertis en culture, détruisant alors des écosystèmes entiers.

La science fournit la légitimité nécessaire à l'exploitation et l'expropriation des Africains. En 1929 face à la chute des prix agricoles, les colons agrandissent leur exploitation et les États coloniaux ponctionnent davantage de matières premières. Par conséquent, les sols s'appauvrissent et l'ordre colo-



IMAGE GÉNÉRÉE PAR L'IA BING, MOTS CLÉS « AFRIQUE » ET « EUROPE »

nial s'en remet aux scientifiques. En 1939, deux spécialistes en science du sol J. Graham et R. Whyte publient *The Rape of the Earth*, en s'appuyant sur une étude de 1919 localisée sur une région de l'Afrique du Sud. Ceux-ci affirment que les techniques agropastorales des indigènes sont responsables de tous les grands déserts africains. Sur la base de cette étude, les États coloniaux limitent les droits des colonisés au lieu de réduire leur impact économique.

La dépossession des droits des colonisés devient une norme. En 1920 la « *Convention pour la préservation des animaux, des oiseaux et des poissons sauvages* » permet d'expulser les populations des réserves. En 1947, les gardiens chefs des parcs d'Afrique accusent sans preuve les autochtones d'être responsables de la disparition de 75 % de

la faune des parcs. La réaction ne se fait pas attendre, des écologues définissent une capacité maximale de charge par territoire. Les déplacements de population d'une extrême violence deviennent la norme. Parallèlement, à l'expulsion des autochtones des parcs, les autorités construisent des infrastructures touristiques de masse.

L'indépendance des colonies ne change pas la tutelle écologique occidentale qui s'exerce au travers d'institutions internationales de protection de la nature. Elles sont les héritières d'un passé colonial : la FFI⁴, née en 1903 sous le nom de Société pour la Protection de la Faune sauvage de l'empire. UICN⁵ créée en 1928, l'Unesco⁶ en 1945 et le WWF⁷ en 1961 fondés par des hommes d'affaires et des naturalistes qui ont fait leurs armes dans les colonies.

Le cas du Simien

Le parc national du Simien en Éthiopie, est une terre de maquis où l'État Éthiopien peine à faire respecter sa loi. Les populations locales y pratiquent l'agropastoralisme de subsistance et l'agriculture sur brûlis à l'instar des autres hauts plateaux éthiopiens. Cependant, en 1965, Leslie Brown ancien administrateur colonial, reconverti en expert de la conservation est envoyé par l'Unesco pour définir de nouveaux parcs nationaux. Il choisit la région comme futur parc national, car ces montagnes sont le lieu de vie du Walia ibex, bouquetin endémique du Simien. Suivant les recommandations de L. Brown, l'empereur Haïlé Sélassié érige le territoire au rang de parc national en 1969. La région doit être entièrement dédiée à la protection

des espèces endémiques, en particulier le Walia ibex, et surtout conserver son caractère naturel. Or, le Simien est habité depuis longtemps, les populations y pratiquent une agriculture de subsistance à laquelle la nature s'est adaptée : l'agropastoralisme fertilise les sols et la culture sur brûlis est nécessaire à l'entretien de l'écosystème. Mais pour L. Brown les habitants représentent un danger. Il préconise alors à l'Unesco de les expulser. L'État Éthiopien promulgue une loi en 1970 pour répondre aux exigences de l'Unesco et du WWF. La nouvelle législation définit les habitants des parcs

nationaux comme une menace et prévoit de les expulser. Pour Haïlé Sélassié, c'est aussi l'occasion d'imposer la nation à l'intérieur de cette terre de résistance à l'État. Cela se traduit par une criminalisation des agropasteurs, qui se voient progressivement retirer leur droit d'exploitation et donc leurs moyens de subsistance. Ainsi l'Éthiopie, – financée par l'Unesco, les Nations-unies et le WWF –, a les moyens d'imposer sa loi. En 1979, une centaine de soldats prend la route du Simien avec des armes et raye de la carte sept villages : Tiwata, Tya, Dirni, Muchila, Antola, Agedemy et Amba Ber.

L'Unesco salue l'opération et inscrit le parc du Simien au Patrimoine mondial de l'humanité. Rebelote de 1996 à 2017, le parc est considéré en péril par l'Unesco et sera réintégré à la prestigieuse liste, à la condition d'expulser le village de Gich.

Appel

Il n'est pas dans mes intentions de critiquer les élans écologiques pour la préservation des écosystèmes et des richesses qu'ils contiennent mais croire que l'écologie peut se penser hors des rapports de domination est pour moi

Surconsommation et déconsommation

Le monde actuel, dominé par une production globale et capitaliste, navigue avec comme unique cap celui indiqué par la boussole du profit. C'est celui-ci qui structure la production, aboutissant à deux écueils qu'on pourrait considérer opposés, mais constituant pourtant les composantes d'un même tableau aberrant.



Les deux faces d'une même gabegie organisée

D'un côté, il y a la pauvreté, les besoins impérieux de l'humanité qui ne sont pas satisfaits. Cette pauvreté que, pudiquement, les médias bourgeois qualifient de « déconsommation », les pires feuilles de chou présentant ça comme un « choix » à l'heure de l'inflation record qui nous écrase. « *Encore un siècle de journalisme et tous les mots pueront* », écrivait Friedrich Nietzsche en 1882. On y est.

De l'autre, la surconsommation, des produits jetables, à l'obsolescence même pas programmée, mais carrément native, dont on nous inonde. Des objets à bas prix, les seuls abordables pour les gens des classes populaires. Et ce, alors qu'il faut les racheter chaque année, car ils tombent en panne et/ou en pièces. Ce qui aboutit à finalement payer bien plus onéreusement une succession de marchandises de mauvaise qualité là où le bourgeois va investir dans un article haut de gamme qu'il déboursa au final moins cher, pour un meilleur service.

Quelles sont les raisons d'une telle gabegie ? Pourquoi construire mal et en grandes quantités des trucs jetables qui saccagent la planète et tombent en

une erreur fondamentale. Par les parcs nationaux, le capitalisme vert a toute latitude, il gagne son profit sur les drames humains que provoquent les déplacements de populations forcés pour les remplacer par des touristes au bilan carbone exécrationnel. Nous ne pourrions jamais penser l'écologie sans penser notre propre décroissance sans domination.

Aussi, je vous invite à lire le travail de Guillaume Blanc, *L'invention du colonialisme vert*.

Pocryphe
La Sociale, Rennes

ruine? Pourquoi des t-shirts qui ne survivent pas à la seconde machine? Des téléphones qui ont une durée de vie de même pas deux ans? Pourquoi inonder le marché d'objets qui n'ont pas le temps d'être vendus, chassés qu'ils sont par les modèles suivants, aussitôt ringardisés?

Pourquoi continuer à s'obstiner dans cette impasse non seulement écologique, puisqu'elle pourrit la Terre, pillant ses ressources et la recouvrant de déchets impossibles à recycler, mais également économique, car la surproduction génère souvent des crises économiques et donc sociales, dont les premiers à souffrir sont encore et toujours les classes populaires?

Changement de braquet anarchiste

Lisons Kropotkine qui, dans *La conquête du pain* (1892), disait cela : « Mais avant de produire quoi que ce soit, ne faut-il pas en sentir le besoin? N'est-ce pas la nécessité qui d'abord poussa l'homme à chasser, à élever le bétail, à cultiver le sol, à faire des ustensiles et, plus tard encore, à inventer et faire des machines? N'est-ce pas aussi l'étude des besoins qui devrait gouverner la production? Il serait donc, pour le moins, tout aussi logique de commencer par là et de voir ensuite comment il faut s'y prendre pour subvenir à ces besoins par la production ».

C'est là que le bât blesse! Aujourd'hui, le capitalisme surproduit et cherche subséquemment à nous refiler sa camelote à grands coups de

1. Guillaume Cayet - *B.A.B.A.R (le transparent noir)* - Préface, page 14, lignes 16 à 26.

2. Unesco, *Parc national du Simien* [web], consulté le 02/11/2023, <https://whc.unesco.org/fr/list/9/>

3. Unesco, *Les Causses et les Cévennes, paysage culturel de l'agropastoralisme méditerranéen*, [web], consulté le 02/11/2023, <https://whc.unesco.org/fr/list/1153/>

4. Flora Faune International (FFI)

5. Union International pour la Conservation de la Nature (UICN)

6. United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (Unesco)

7. World Wildlife Fund (WWF)

campagnes publicitaires invasives. Les chaînes de production ne répondent pas aux besoins des populations, elles sont conçues et organisées pour générer du profit et uniquement dans ce but. Le consommateur n'est appréhendé que par le prisme de son « pouvoir d'achat », pas du tout en fonction de ses besoins.

Les études de marché fantaisistes se succèdent et au final, pendant ce temps, l'aspect scientifique que pourrait prendre la production de ce dont nous avons besoin est complètement évacué. Si l'on abordait la chose autrement qu'en la laissant aux commerciaux diplômés issus d'écoles hors de prix où l'on ne s'achète finalement que son réseau et son ticket d'entrée dans un monde de rapaces, si on s'attachait un instant à examiner l'organisation du système différemment qu'en se souciant du profit des actionnaires, « *le point de vue, on le voit, serait entièrement changé. Derrière le métier qui tisse tant de mètres de toile, derrière la machine qui perce tant de plaques d'acier, et derrière le coffre-fort où s'engouffrent les dividendes, on verrait l'homme, l'artisan de la production, exclu le plus souvent du banquet qu'il a préparé pour d'autres.* » (Kropotkine, encore).

Un système pervers

La pressurisation de la masse salariale, la division à l'extrême du travail sur des chaînes absurdes, la surproduction d'objets voués à seulement s'échanger contre quelques monnaies,

Bibliographie :

- Guillaume Cayet - *B.A.B.A.R. (le transparent noir)* - Montreuil - éditions Théâtrales - 2017 - ISBN 978-2-84260-759-3

- Guillaume Blanc - *Décolonisation : histoires situées d'Afrique et d'Asie (XIX^e-XXI^e Siècle)* - Paris - Éditions Points - 2022 - ISBN 978-2-7578-9285-5

- Guillaume Blanc, *L'invention du Colonialisme vert : pour en finir avec le mythe de l'Eden africain*, Paris : Flammarion, 2020, ISBN 978-2-0815-0439-4

- Guillaume Blanc, « Violence et incohérence en milieu naturel : une histoire du parc éthiopien du Simien » *Études rurales*, 197 2016, p. 147-170.

tout ça pour que quelques lointains actionnaires parasites inactifs puissent en soutirer davantage d'argent, c'est la logique même du capitalisme. Et le pire, c'est que l'économie, c'est un peu comme un écosystème, quand quelque chose finit par dérailler, c'est tout un chaos qui s'en suit, les déséquilibres se nourrissant les uns des autres. À produire trop et mal, le capitalisme appauvrit les populations, les force à surconsommer, ce qui génère précarisation, saccage environnemental, et pousse les travailleurs à privilégier les sous-merdes qu'on leur refille à bas prix, qui polluent encore plus. C'est un cercle vicieux. Vicieux pour le monde entier sauf une poignée de bourgeois qui se goinfrent, en n'oubliant pas de déléguer la sale besogne du pouvoir à des complices et des pantins qui légifèrent pour eux un système politique clé en main, structuré pour accompagner leurs profits indécentes, à n'importe quel prix social.

La Terre déborde de nos détritiques alors qu'une énorme partie de la population mondiale ne peut subvenir à ses besoins fondamentaux.

Ne nous laissons pas implémenter dans nos cerveaux de faux besoins qui écrasent les travailleurs et pourrissent notre planète. Abordons nous-mêmes la production de ce dont nous avons besoin. Comme en politique, ne déléguons pas à de lointains décideurs coupés de notre monde. Reprenons la main.

Julien Caldironi
Individuel 49

Capitalisme américain

Le culte de la richesse

1870-2020

Mythe du self-made man, effet de ruissellement, libre entreprise ou magie du marché, le capitalisme américain est un discours tout autant qu'un fait social écrasant. Comment la république frugale des pères fondateurs s'est-elle transformée en gouvernement des riches pour les riches? Cette série documentaire revient sur 150 ans d'histoire et montre comment capitalisme et hyper richesse se sont économiquement, politiquement et culturellement autojustifiés aux États-Unis.

Un documentaire tout en archives et en trois parties

1. Le paradis des millionnaires (1870-1920)
2. Faire casquer les riches (1921-1946)
3. Qui veut gagner des milliards? (1981-2020)

Au fil d'un récit qui va de 1870 à aujourd'hui, *Capitalisme américain : le culte de la richesse* raconte comment une petite élite a toujours justifié son hyperrichesse en Amérique. Du puissant alibi philanthropique à la promesse sans cesse renouvelée de ruissellement, du mythe du *self-made-man* à la figure héroïsée du génie visionnaire de la Silicon Valley, ce documentaire révèle un grand récit capitaliste à la fois immuable et inaltérable, et à l'ombre duquel 722 milliardaires et 22 millions de millionnaires américains continuent à s'enrichir sans limites et en toute discrétion.

Le paradis des millionnaires (1870-1920)

Le milliardaire américain Warren Buffett a déclaré, il y a quelques années, qu'il existait « *bel et bien une guerre des classes, mais c'est ma classe, la classe des riches qui fait la guerre et c'est nous qui gagnons* ». La première partie de ce documentaire ouvre sur cette fameuse déclaration, on pourrait difficilement faire plus provocatrice, de l'homme aux 106 milliards de dollars.

À la fin du XIX^e siècle, un club de millionnaires – John D. Rockefeller et son monopole du pétrole, le roi de l'acier et « philanthrope » Andrew Carnegie ou le banquier J. P. Morgan qui, de Wall Street, finance la révolution industrielle – s'em-

pare de l'Amérique, où les immigrés fournissent une main-d'œuvre corvéable à merci. Le pacte scellé entre mondes des affaires et de la politique accélère la course au profit de la libre entreprise et la mise en place d'un capitalisme impitoyable. Mais un courant progressiste dénonce l'exploitation, la détresse sociale et la puissance corruptrice des grandes fortunes : à la veille de la Première Guerre mondiale, le travail des enfants est interdit et un impôt est institué sur le revenu des plus riches. La philanthropie, exonérée de taxes, devient alors une niche fiscale de choix. En 1914, le massacre des mineurs grévistes de Ludlow (Colorado) heurte l'opinion.

Acteur clé du passage à la mécanisation et à la production de masse, Henry Ford, lui, décide de payer ses ouvriers le double du salaire moyen. Tandis que la productivité s'accroît dans ses usines, un épicier du Tennessee préfigure, avec le libre-service, la grande distribution. Mais après-guerre, les millionnaires, qui n'ont pas supporté l'irruption de l'État dans leurs affaires, retrouvent leur paradis perdu. Le travail des enfants est rétabli et les impôts baissent : c'est le retour du laisser-faire.

Faire casquer les riches (1921-1946)

Deuxième épisode : nommé secrétaire au Trésor en 1921, le roi de l'aluminium Andrew Mellon développe la théorie du « ruissellement ». Mais le paradis des millionnaires se fracasse contre le krach de 1929, qui précipite le pays dans la Grande Dépression et le chômage de masse.

« *Soak the rich* » (faire casquer les riches) : ulcéré par la cupidité et la

fraude fiscale, le démocrate Roosevelt, qui sera réélu en 1936, prône un capitalisme maîtrisé. Avec son *New Deal*, l'État fédéral reprend la main sur l'économie et lance de grands chantiers publics. Au-delà du rêve américain, les « libéraux », adeptes de la régulation, et les « conservateurs », qui accusent l'interventionniste Roosevelt de tyrannie, s'affrontent sur le choix du capitalisme. Si le *New Deal* échoue à faire « casquer » les riches, la Seconde Guerre mondiale va offrir aux États-Unis la plus belle relance économique de tous les temps.

Le chômage disparaît, les usines tournent jour et nuit, et le défi technologique de la bombe atomique va achever de sceller la collaboration entre l'industrie, la recherche et l'État. À la fin des années 1940, dans une Amérique qui produit la moitié de la richesse mondiale, même les millionnaires acceptent de payer des impôts élevés. Dès lors, l'État fédéral garantit la stabilité de l'économie et l'élite industrielle perd son pouvoir absolu, mais les conservateurs n'ont pas dit leur dernier mot.

Qui veut gagner des milliards? (1981 à aujourd'hui)

Dernier volet : l'État-providence fédéral contrôle le capitalisme américain jusqu'au choc pétrolier de 1973 et la récession, qui entraînent l'élection de l'ultralibéral Ronald Reagan.

À l'aube de la révolution informatique, dans le nouvel eldorado de la Silicon Valley, autour de l'université de Stanford qui associe recherches publique et privée, émerge une génération d'entrepreneurs, dont Bill Gates et Steve Jobs, génies porteurs du « mythe du garage » à l'ex-



pansion croissante. Mais déjà se profile une nouvelle révolution technologique, financée par l'État : les autoroutes de l'information et Internet, sur lesquelles surfent des visionnaires bientôt milliardaires, Larry Page et Sergey Brin, pères de Google, ou encore Elon Musk. Si les procès contre les situations de monopole échouent, l'accusé Bill Gates, en quête d'alibi, renoue avec la philanthropie des pionniers. Après le 11 septembre, la surveillance de la planète, qui s'accélère, ouvre la voie aux supercalculateurs qui génèrent toujours plus de données et de profits. Ultrarapide, cette concentration des richesses sacre les Gafam maîtres du monde.

Le capitalisme américain n'en finira jamais de nous poser questions. La première serait de se demander comment la majorité des Américains acceptent

l'évidente contradiction entre l'évangile de la richesse, affirmant que les inégalités sont forcément naturelles, et le culte du *Self-made man*, (tout le monde peut devenir millionnaire.) Voilà donc un nouveau documentaire très pédagogique où le culte de la richesse est illustré à travers le récit de l'ascension de quelques milliardaires notoires, de Andrew Carnegie à Elon Musk en passant par les incontournables Rockefeller, J.P. Morgan, Henry Ford et quelques autres.

La démonstration est faite, les conservateurs régulièrement financés par les grands patrons de l'industrie, gagnent irrémédiablement la bataille idéologique. Bien que nous connaissions tous l'histoire du capitalisme triomphant, il serait dommage de se priver de cette plongée très cinématographique dans ses méandres. On y retrouve la genèse des grandes industries, comme l'emblé-

matique U.S. Steel – lorsque Carnegie vend son empire à Rockefeller. L'U.S. Steel obtiendra le monopole absolu avec 70 % de la production de l'acier. On pourra admirer, grâce aux images d'archives, comment Manhattan se dressera à la verticale avec la construction des buildings en acier, notamment le Woolworth et le Flatiron, ou bien apprécier la beauté du yacht, long de 50 mètres, du banquier J.P.Morgan, mais aussi les archives de certaines grèves d'ouvriers et la naissance des syndicats américains.

Le travail des réalisateurs est remarquable. L'excellent montage de ces riches archives nous entraîne dans la chronologie des événements qui auront marqué les différentes époques de ces 150 dernières années ponctuées par l'alternance entre Libéraux et Conservateurs. Une place particulière est donnée à Roosevelt et au *New Deal*. Les éloquentes images sur la vie privée de certaines figures du capitalisme américain sont choisies à dessein d'alimenter le propos, à savoir que tout est permis pour asseoir un capitalisme victorieux – que cela passe par la stratégie de mariages de convenance, des rachats destinés à bâtir un monopole ou la création de gigantesques fondations destinées à contourner les impôts.

Alors, oui, on se demandera encore comment le capitalisme réussit ce tour de passe-passe pour inscrire ces capitaines d'industrie dans le rang des bienfaiteurs de la nation. Une des réponses est clairement donnée dans ce documen-



Capitalisme américain Le culte de la richesse 1870-2020

taire : grâce à la violence inouïe qui s'abat régulièrement sur les grévistes aidés par la police et par l'armée si besoin.

Les réalisateurs nous rappellent au passage que l'on doit au roi de l'aluminium, Andrew Mellon, le concept d'effet de ruissellement. Mellon est alors l'un des hommes les plus puissants au monde. À la tête d'un conglomérat à la fois bancaire et industriel (acier, charbon, etc.), il occupera aussi le poste de ministre des Finances de trois administrations républicaines successives dans les années 1920.

Il sera jugé pour fraude fiscale. Les partisans du New Deal estimeront que « *sa richesse doit beaucoup plus aux lois votées au Congrès, notamment dans le domaine fiscal, qu'à son génie* ». On ne peut s'empêcher de sourire. Le système bancaire, la fiscalité, les fondations ont toujours été là pour servir ces génies que sont nos grands capitaines d'industrie.

John William Wright Patman, homme politique américain, un ancien membre du Congrès du Texas qui a également siégé sur le United States House Committee on Financial Services de 1965 à 1975, qualifiera de « *"mellonisme" – un système de corruption et d'enrichissement orchestré par des financiers désormais apparentés à des gangsters, selon le néologisme en vogue de "bankster"* »

Mellon incarne une pratique largement partagée par les milliardaires. Rien de nouveau en ce début du XXI^e siècle.

Mireille Mercier et Daniel Pinós

RÉALISATION : CÉDRIC TOURBE

Capitalisme américain le culte de la richesse

Écriture : Cédric Tourbe et Romain Huret
Une coproduction La Générale
de Production, French Kiss Production,
ARTE France
DVD en vente le 7 novembre 2023

Trop de tourisme tue le tourisme

Je suis un « guide-interprète auxiliaire définitif ». Sic. Vraiment sic. Ce titre mi-ronflant, mi-humiliant, vient des années 80/90 lorsque la France commença à recevoir non plus une marée de touristes, mais un tsunami. Il fallait des guides touristiques, il en fallait beaucoup plus, et il en fallait là maintenant, tout de suite.

Faisant face à la tourmente, le ministère du Tourisme et le ministère de la Culture décidèrent de diluer l'examen donnant droit à la carte de guide. Mais les guides-interprètes déjà encartés insistèrent pour que l'infériorité des dilués soit bien marquée, d'où le double ridicule d'« auxiliaire », et de « définitif », parce que nous devenions d'abord « provisoire », après quoi, trois ans plus tard, un second examen nous permettait d'arborer un flamant « définitif ». Puis, après les hauts, vinrent les bas, et ce titre n'est plus décerné. Mais, après les bas, vinrent les Himalaya. Depuis une bonne vingtaine d'années, la France est la première destination touristique mondiale. Pré-Covid, Paris recevait 48 millions de visiteurs par an. Et le Louvre, 10 millions de visiteurs par an. Je répète, dix millions. Pas huit, pas neuf, dix. Le plus grand musée du monde, à la fois par la surface d'exposition sous un seul toit, et par le nombre de visiteurs. Ce qui signifie concrètement que de tous les musées du monde, le Louvre est de très loin celui où l'on voit le plus de nuques.

Car au Louvre, on ne voit que des nuques

Celles des neuf millions neuf cent mille quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres visiteurs. Le Louvre est le meilleur lieu du monde pour découvrir en détail et en profondeur la nuque chinoise, bavaroise, luxembourgeoise, catalane, texane, birmane, persane et même limousine ou périgourdine. Vertèbres, cheveux, poils, boutons, on sait tout sur la nuque humaine. Sur Léonard de Vinci, sur Ra-

phaël et Véronèse, rien ou pas grand-chose : ce que l'on peut entr'apercevoir entre quatre nuques, trois boutons, deux cols graisseux et quarante smartphones levés à bout de bras. Non, je n'exagère pas. Si je dis qu'à Versailles, entre 9 h 30 et 16 h, à chaque passage de porte entre le Salon d'Hercule et le Salon de l'Abondance, entre le Salon de Diane et le Salon de Mars, etc., il arrive qu'on TOUCHE les autres visiteurs, qu'on les touche comme on touche les passagers du métro à 18 h, ce n'est pas une fleur de rhétorique, c'est une constatation factuelle. Qui m'a d'ailleurs coûté trois portefeuilles jusqu'à ce que je mette une chaîne au quatrième. Avant l'incendie, on faisait la queue pour entrer à Notre-Dame. La queue dans un bâtiment qui peut contenir 9 000 personnes, et où nulle perception de ticket ne freinait l'entrée ! À propos de queue, avant que les Catacombes ne jettent l'éponge et ne cessent de vendre des tickets à l'entrée, en n'admettant plus que les personnes qui ont réservé sur Internet, le touriste imprévoyant faisait la queue pendant trois heures. Je ne dis pas une heure, je ne dis pas deux, je dis trois. Là encore, pas de rhétorique : un fait constaté par un professionnel. Je suis revenu aux Catacombes il y a un mois. Pas de queue, ouf. Mais à l'intérieur, je n'ai jamais été à plus de deux mètres du visiteur devant moi, et un sort analogue attendait mes clients derrière moi. Il y a trente ans, il pouvait se passer trois, quatre minutes avant que l'on aperçoive un autre visiteur.

La catastrophe ne se limite pas à Paris : on sait que des dizaines de rues de Venise sont des ruelles extrêmement étroites, où l'on n'a même pas

besoin d'écartier beaucoup les bras pour toucher les deux murs opposés. Deux Japonais peuvent se croiser en se tournant de côté, mais un Texan et un Japonais, ça bloque. À moins que le Japonais soit un lutteur de sumo, mais le cas est rare. L'encombrement est tel que, dans un rayon de 400 m autour de la place Saint-Marc, les EMBOUTEILLAGES DE PIÉTONS sont fréquents. Il faut l'avoir vécu pour le croire : vous marchez dans la rue, pardon dans la ruelle, et tout d'un coup, ça bloque. Vraiment ça bloque. Moins longtemps que dans un embouteillage automobile, mais ça bloque quand même pour une ou deux minutes, le temps qu'une vieille dame en chaise roulante réussisse à passer.

Que faire ?

Le maire de Venise, un voleur et un imbécile, a proposé de faire payer l'entrée

de la ville. Cinq euros. Il a admis que ça ne rapporterait rien, les frais de perception mangeront tout le gain. Il devrait admettre que ça ne changera rien, cinq euros ne feront reculer personne. Et les Vénitiens, déjà justement agacés par les déchets libéralement semés par une minorité de touristes (mais 50 000 touristes dans la journée, à 1% d'idiots cela fait quand même 500 personnes), craignent que le comportement desdits touristes n'empire : « J'ai payé, donc j'ai le droit ».

Le même syndrome que je constate au Louvre... ah, cette famille chinoise, assise en tailleur dans la Grande Galerie, disposant amoureusement Tupperwares et thermos pour leur pique-nique ! Sic et resic.

À 500 euros, oui, les foules s'aminciront. Mais alors, pourquoi seuls les riches auraient-ils le droit de visiter Venise ?

Passons, à propos de riches, sur les yachts de plus de 100 mètres de long, sur les jets privés, sur le fait qu'à peu près tous les musées du monde sont visitables en dehors des heures d'ouverture, il suffit d'un gros chèque (il fut un temps où une heure de privatisation du Musée Rodin ne coûtait que 4 000 euros) et que de plus en plus de musées et de monuments mettent en place des dispositifs d'entrée accélérée garantie, simplement nettement plus chers. 600 euros à Versailles pour le circuit Appartements privés + Grands Appartements, et vous passez devant tout le monde, quelle que soit la queue.

Ce qu'enseigne le surtourisme, c'est d'abord le pouvoir de l'argent.

Nestor Potkine
individuel 75
et anarchiste auxiliaire définitif





CINÉMA

« LES DROITS NE SONT PAS DONNÉS... »

***Yallah Gaza*, en salle depuis le mercredi 8 novembre dernier, est le second film de Roland Nurier, après *Le Char et l'Olivier* (2018). Nul doute que le réalisateur aurait préféré une période plus sereine pour présenter son film.**

Avec *Le Char et l'Olivier*, Roland Nurier s'employait à apporter un éclairage documenté sur l'histoire de la Palestine et à expliquer les origines d'une guerre qui dure depuis 75 ans. Apprendre du passé pour comprendre le présent !

C'est un peu la même devise qui préside à l'envie de consacrer un film à Gaza. Car si l'enclave est partie intégrante de la Palestine historique, elle s'en distingue par bien des singularités. Roland Nurier nous fait le portrait de ce territoire particulier, à rebours, ou plutôt à distance des

clichés véhiculés par les médias dominants. Un éclairage nécessaire et utile en ces temps de pensée unique.

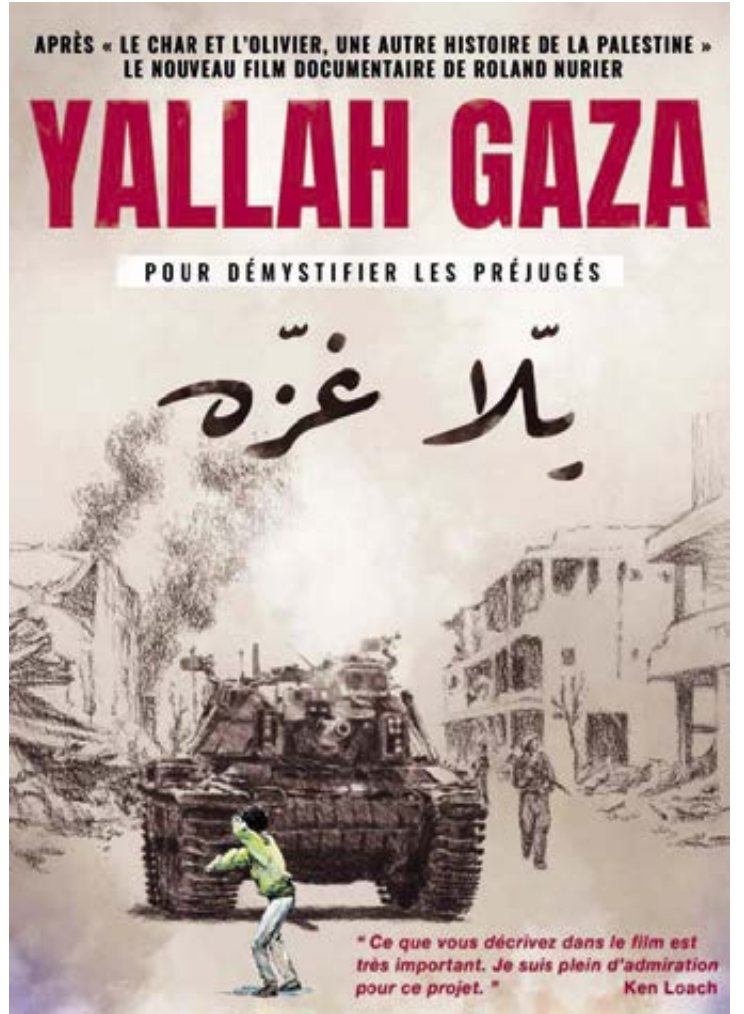
Historiens, journalistes ou chercheurs, comme Jean Pierre Filiu, Sylvain Cypel, Leila Seurat ou le Gazaoui Gassan Wishah se succèdent pour rappeler les grandes dates de l'histoire de Gaza. Les activistes israéliens se relaient avec les Gazaouis pour dénoncer les conditions de vie qui sont faites à ce territoire sous blocus depuis 17 ans.

Mais à côté de ces nécessaires informations, les scènes les plus émouvantes sont celles du quotidien des pêcheurs ou des agriculteurs qui risquent leur vie pour pratiquer leurs activités trop près des limites imposées par la puissance colonisatrice. Celles des jeunes gens qui dansent le dabké, danse traditionnelle, dans les décombres d'un immeuble soufflé par les bombes israéliennes. La guerre s'invite au milieu de ces scènes d'une vie presque normale : explosion



VISUELS EXTRAITS DE LA BANDE ANNONCE

... ILS S'ACQUIÈRENT PAR LA LUTTE. »



dans une ruelle brutalement envahie de poussière. Des participants aux marches du retour (2018) se font tirer par les snipers de l'armée de défense israélienne avec des balles explosives, munitions interdites, crimes de guerre... On retrouve ces mêmes jeunes gens, amputés d'un membre, sans même une prothèse. Ils jouent au foot appuyés sur une béquille, ou se jettent à l'eau du haut d'un rocher.

Roland Nurier n'a pas été autorisé à se rendre à Gaza, mais il a pu compter sur l'appui de Iyad Alasttal, réalisateur gazaoui, auteur des *Gaza Stories* visibles sur Internet, qui a pris en charge les tournages réalisés dans l'enclave. *Yallah Gaza* montre une population vivante, cultivée, bien éloignée de l'image de terroristes assoiffés de sang véhiculée par des médias incapables de réfléchir. Une population déterminée à revenir sur les terres dont elle a été chassée illégalement. À voir d'urgence.

Nicolas

Groupe Gaston Leval

ROLAND NURIER

Yallah Gaza,

1 h 41 min. Hérisson Productions, 2023

DISQUE TINTIN L'AUTRE

“ Hey! Mr Tambourine Man, play a song for me ”

Bob Dylan

J'ai découvert Tintin l'Autre un peu par hasard. Il est venu chanter dans mon bar breton entre deux confinements... Et là, la révélation! J'ai tout de suite pensé à la chanson de Bob Dylan... Tintin EST Mr Tambourine Man, il incarne l'homme-orchestre dans tout l'imaginaire que cette expression véhicule. Or, Tintin l'Autre, auteur, compositeur et interprète, vient de sortir son premier album « professionnel ». Dans un style punk musette, où dominent l'accordéon et la voix éraillée du bonhomme, il développe des chansons qui se déroulent à la campagne (*Les Bouseux* est à pisser de rire) et qui rappellent sans conteste celles gouailleuses d'un Gaston Couté ou d'un François Béranger. On rit avec *Les Gastéropodes*, on vibre avec *Les amis* et

on pleure de mélancolie avec *Gros pogo dans ta face...*

Chaque titre, même le plus inattendu, est l'occasion de semer à la volée des « graines d'ananas », dont on espère qu'elles vont lever! Et cette métaphore n'est pas gratuite : Florentin Fauchoux a été paysan et en a gardé l'esprit dans cet album, véritable étal de maraîcher. La claquette de l'album, la chanson qui mériterait d'être numéro 1 de feu le Top 50, *Les humains* est un véritable OVNI de la chanson française!

À écouter sans modération!

Gwenolé Kerdivel

La Sociale

avec la complicité de

Ruth Ramirez Barea



TINTIN L'AUTRE

Elle aime Pas

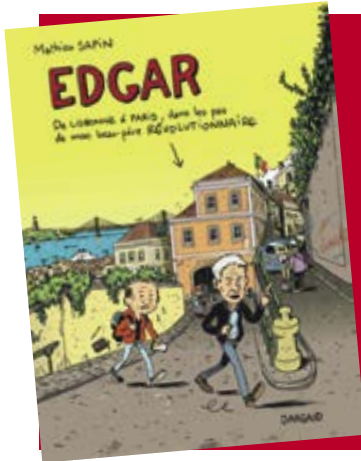
Hollywood Studio Creuse, 2022, 10 €

en vente à la librairie Publico (Paris)

ou au Temps de l'Harmonie

(Châtillon-en-Vendelais, 35)

tintinlautrehommeorchestre@outlook.fr



MATHIEU SAPIN

Edgar

De Lisbonne à Paris, dans les pas de mon beau-père révolutionnaire

Dargaud 2023, 160 pages, 24 €

Un œillet rouge avait fleuri au Portugal

Il y a quelques décennies, Georges Moustaki, au Portugal, chantait que les événements récents dans ce pays permettaient de reprendre espoir. Quelques mois avant l'anniversaire de la révolution des œillets, l'historien Victor Pereira et le dessinateur et scénariste Mathieu Sapin reviennent, chacun à leur manière, sur cet événement.

Cette bande dessinée, avec le trait naïf qui caractérise son auteur, retrace l'itinéraire de son beau-père, Edgar, devenu dans les années 1960 jeune militant maoïste du Front d'action révolutionnaire, sous l'influence de son professeur de géographie. Clandestin dans le Portugal de Salazar puis d'Americo Tomas, infesté par les agents de la PIDE (Police internationale de défense de l'État), qui épaulent la police de choc qui réprime violemment les manifestants, Edgar participe aux actions dénonçant la dictature.

Edgar doit les contourner pour pouvoir militer. Pour ce faire, il bénéficie d'un emploi particulier, livreur, ce qui lui permet d'agir clandestinement. Dans un deuxième temps, il part à l'armée où il tente de provoquer une insurrection quelques années avant le soulèvement organisé par le mouvement des forces armées en avril 1974. Menacé d'arrestation, il fuit le Portugal et arrive en France, où le jeune émigré devient même l'objet d'une émission de Pierre Lazareff. Rocambolesque, Edgar tente de se rendre en URSS, bloqué à la frontière tchèque par des douaniers et le StB, la sécurité d'État. Il rentre en France, participe aux groupes maoïstes portugais en exil, avant de pouvoir rejoindre le Portugal en 1974. Sans rien renier ou presque de ses convictions.

Victor Pereira, dans une synthèse, explique la transformation du Portugal des années 1970. Il rappelle la naissance et

le développement de la dictature fascisante de Salazar et de son successeur, Marcelo Caetano. Il souligne comment le Portugal se maintenait par la force dans ses colonies (Angola, Mozambique, Cap-Vert, etc.) Une partie de l'armée propose une solution négociée, mais Caetano refuse. Parmi les jeunes militaires acceptant d'effectuer leur service – le Portugal comptait alors près de 20% de déserteurs – certains forment le Mouvement des forces armées qui prône à la fois la décolonisation et la démocratisation du Portugal. Parallèlement, les conditions économiques particulièrement difficiles pour les Portugais entraînent des mouvements sociaux d'importance. Le 25 avril à minuit, les militaires se soulèvent pour renverser le pouvoir. En une nuit, le Mouvement des forces armées, conduit par Otelo de Carvalho, renverse le pouvoir. La population descend dans la rue et commence à occuper les lieux de pouvoir

et à partager les richesses. Des scènes de fraternisation avec les militaires ont lieu, symbolisées par les œillets rouges. Une grève générale traverse le pays. S'en suit une période de tension qui dure jusqu'en 1976, entre révolution sociale, expérience autogestionnaire, institution d'un système parlementaire et tentative de contre-révolution fasciste¹. Les partis politiques léninistes – maoïstes et orthodoxes – tentent d'imposer leur vue alors que, parallèlement, les socialistes essayent de doter le Portugal d'une constitution. Face aux menaces de guerre civile, une majorité des MFA opte pour la consolidation d'un système démocratique. C'est en quelque sorte la fin de l'expérience portugaise, bien mise en perspective dans ce livre.

Sylvain Boulouque

1. Voir les livres de Charles Reeve parus chez Spartacus.



VICTOR PEREIRA

C'est le peuple qui commande

La révolution des Œillets 1974-1976

Éditions du détour, 2023, 276 pages, 21,90 €



Les Années héroïques de l'anarchisme

Murray Bookchin nous livre dans *Les anarchistes espagnols (1868-1936)* son analyse sur les années, héroïques pour lui, de construction de l'anarchisme espagnol. Rappelons que c'est la découverte de ce mouvement, suite à la guerre révolutionnaire en Espagne de 1936 à 1939, qui conduisit Bookchin du marxisme vers l'anarchisme. Il entendait par ce livre informer, voire éduquer les militants des USA de la dernière moitié du XXe siècle, souvent ignorants de « l'idée », des valeurs et des réalisations sociales du collectivisme libertaire. Son récit commence en 1868 avec l'arrivée de Fanelli qui favorisa la naissance des premiers noyaux de l'Association internationale des travailleurs (AIT) en territoire

ibérique. D'abord à Madrid et Barcelone, l'AIT se développe dans toutes les régions d'Espagne. Son congrès de 1870 définit les modalités d'organisation sur une base « syndicaliste révolutionnaire ». En 1872, à Saint-Imier, les militants espagnols adhèrent à l'internationale anti-autoritaire.

Par ailleurs, Bookchin, contre Marx, rend justice à la paysannerie révolutionnaire de Murcie et d'Andalousie qui fut l'un des principaux creusets du mouvement anarchiste ibérique en parallèle avec sa construction dans le mouvement ouvrier urbain. Malgré une répression permanente tout au long de leur histoire, même s'il y eut des hauts et des bas, les anarchistes ne baissèrent jamais les bras, même dans la clandestinité. Avec la paysannerie andalouse, les ouvriers des centres industriels porteront, plus tard, haut les couleurs de l'anarcho-syndicalisme. L'ouvrage nous livre quelques beaux portraits de

militants oubliés (en France) et décrit par le menu la création, les difficultés et les débats qui alimentèrent, parfois déchirèrent la CNT et le mouvement anarchiste espagnol.

De dictature en République, la vie du mouvement et de ses militants fut une succession d'interdiction, de clandestinité, d'action directe, d'emprisonnement puis de retour à la vie publique tant sur le plan individuel que collectif; sans compter de difficiles relations avec le PSOE et l'UGT (organisations socialistes). Après avoir évoqué la révolte des mineurs asturiens en 1934, le livre s'achève en juillet 1936. Et là, une autre période héroïque et tragique s'ouvre.

Un livre qui fourmille de détails. Toutefois, certaines des analyses de Bookchin mériteraient d'être nuancées ou pour le moins discutées.

**Hugues,
groupe Commune de Paris**

Libertaires sans frontières...

Passionnant recueil que viennent de publier les Éditions Nada sur une figure quelque peu oubliée de l'anarchisme, Mollie Steimer et son compagnon Senia Flechine. Ces deux militants ont incarné le Yiddishland libertaire. Moins connus que leurs aînés Emma Goldman et Alexandre Berkman, leur itinéraire s'y apparente. Mollie Steimer est née en 1897 dans un village de la zone des confins de l'Empire tsariste. Immigrée aux États-Unis, elle y découvre l'anarchisme vers l'âge de quinze ans. Pendant la Première Guerre mondiale, elle participe au groupe anarchiste yiddishophone, *La tempête*. Elle quitte les États-Unis pour la Russie soviétique en 1921. En dépit des avertissements de ses camarades du groupe Die Freie Shtimme, elle espère que le régime prendra un autre cours.

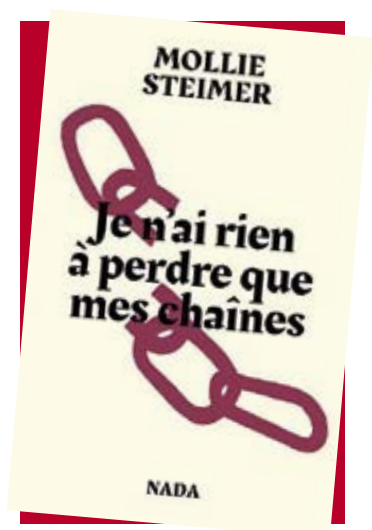
Senia est né à Kiev en 1894, et s'installe en Amérique du Nord en 1910. Il devient très tôt libertaire et travaille avec Emma Goldman. Expulsé en 1917 vers la Russie, il est arrêté par les bolcheviques en 1920, libéré l'année suivante, il rencontre Mollie. Ils sont tous deux expulsés vers Berlin. Le couple n'a de cesse que de faire connaître la réalité du régime soviétique à l'opinion mondiale. Ils participent à la formation de l'Association d'aide aux prisonniers qui devient vite le Comité de défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie. Ils s'installent à Paris l'année suivante, où ils vivent jusqu'en 1939, souvent dans des conditions précaires. Malgré cela, ils accueillent les réfugiés et publient de multiples textes sur les prisons soviétiques et démultiplient les actions de solidarité avec les anarchistes emprisonnés de par le monde. En 1940, Mollie est arrêtée et internée au camp du Vernet, elle s'évade grâce à May Pic-

queray. En 1941, le couple réussit à s'embarquer pour le Mexique où ils meurent en 1980 pour Mollie et en 1981 pour Senia après une carrière de photographes. Le riche volume, abondamment illustré, reprend plusieurs textes importants de Mollie sur son arrestation aux États-Unis en 1917, sur ses conditions de vie en Russie soviétique. S'y ajoute son témoignage sur deux militants qui furent ses amis, Voline et Berkman. Un ouvrage indispensable sur deux militants hors normes.

Sylvain Boulouque



BOOKCHIN MURRAY
**Les anarchistes espagnols
les années héroïques
(1868-1936)**
Éditions Lux, 2023, Québec



MOLLIE STEIMER
**Je n'ai rien à perdre
que mes chaînes**
Nada, 2023, 124 pages, 10 €



NEDJIB SIDI MOUSSA
Le Remplaçant
Journal d'un prof (précaire)
de banlieue
 L'Échappée, septembre 2023,
 224 pages, 18 €.

Précarité

Doctor en science politique et enseignant, Nedjib Sidi Moussa est l'auteur de plusieurs ouvrages remarquables, dont *Histoire algérienne de la France* et *La Fabrique du Musulman*. Étudiant précaire, comme beaucoup d'autres, il a obtenu un doctorat à la suite duquel il espérait être appelé à enseigner en Université. Comme beaucoup d'autres, ce projet s'est heurté à la succession des contrats temporaires. Sans amertume, il enseigne aujourd'hui l'histoire et la géographie dans le secondaire. Remplaçant, il vit le quotidien des dizaines de milliers de collègues qui naviguent entre deux établissements parfois situés jusqu'à 1 h 30 de leur domicile. Emplois du temps incohérents, transports épuisants, isolement de l'équipe enseignante « permanente » expliquent la lassitude souvent décrite par ces enseignants précaires, bien plus que les

échanges avec les élèves. Sans parler des salaires qui tardent à arriver.

Dans *Le remplaçant*, Nedjib Sidi Moussa nous fait partager le journal qu'il tient de janvier 2022 à juin 2023. Ces dix-huit mois vont être riches d'observations et de surprises, pour le nouvel enseignant. Nommé dans des collèges de banlieues défavorisées, des établissements semblables à ceux qu'il a fréquentés, et où les enfants sont pareils à celui qu'il fut, il constate combien tout a changé, vingt-cinq ans après s'être assis sur ces mêmes bancs.

Pendant la même période, les intrusions de l'actualité dans les murs poreux des salles de classe vont être nombreuses, et ce journal d'un précaire, tenu avec un humour, que l'auteur ne craint pas de retourner contre lui, n'est pas un journal de voyage distancié. Du début de la guerre en Ukraine, en passant par l'élection présidentielle où le croquemitaine Zemmour

fait craindre aux enfants d'avoir à franciser leur nom. Du soixantième anniversaire de l'indépendance algérienne, à la fin du confinement, où ses élèves découvrent que leur prof porte la barbe!

Rire, agacement, réflexion politique, mais aussi émotion. Comme en ce jour de fin d'année scolaire où une de ses élèves de sixième, « *Une petite fille espiègle, joyeuse, métisse, qui porte le prénom d'une vedette de la chanson. Notre relève.* », apprenant qu'il ne serait pas dans le même collège l'année suivante s'exclame : « *Mais pourquoi vous partez? C'était tellement bien... Vous étiez notre meilleur professeur!* ».

Nicolas
Groupe Gaston Leval



CHOUWRA MAKAREMI
Femme! Vie! Liberté!
Échos d'un soulèvement
révolutionnaire en Iran,
 La Découverte, 2023.

Échos d'un soulèvement révolutionnaire en Iran

Nombreux sont les ouvrages qui reprennent le titre du mouvement qui s'est levé suite, en Iran, à l'assassinat de Jina Mahsa Amini, en septembre 2022. Celui de Chowra Makaremi, *Femme! Vie! Liberté! Échos d'un soulèvement révolutionnaire en Iran*, aux Éditions La Découverte, souligne jour après jour ce qui s'est passé depuis, comme un « ouvrage-témoin ». L'autrice est anthropologue au CNRS : « *Depuis dix ans, je scrute les contre-archives d'une histoire qui s'est fabriquée en liquidant ces mémoires contraires en Iran* », et elle étudie les lignes rouges, comment elles se sont instituées, comment elles fonctionnent, à quoi elles servent : tenir la société par un espace public cartographié, définissant

ce que l'État entend imposer comme citoyenneté iranienne par la police des mœurs.

Face à l'explosion, d'abord des femmes et des jeunes, de leurs parents, puis d'une grande partie de la population, la réponse des autorités est la répression meurtrière, elle ajoute la censure et limite l'accès aux réseaux sociaux. Malgré tout, les images du mouvement et de la violence d'État envahissent les écrans. Ainsi, le livre est constitué de chroniques écrites à distance au fil des jours, du 15 septembre 2022 au 11 février 2023. L'autrice compose « *une archive à la lumière orange des feux de rue, devenus le symbole d'une révolte qui se vit comme une combustion de colère, une profanation, une contagion* ».

Au-delà de cet assassinat, de nombreux autres sont relatés : ceux de jeunes femmes, avant et après Jina, de jeunes hommes, Kurdes ou Iraniennes, six longues pages avec le nom

de chacun et de chacune, y compris celui de l'Iranien qui s'est jeté dans le Rhône, le 26 décembre 2022, et qui, dans une vidéo, invite « *à croire à l'impossible* ». Au fil des chroniques, l'autrice convoque de nombreuses séquences de l'histoire iranienne : les grèves ouvrières, « les révoltes des assoiffés », les mouvements estudiantins, les luttes féministes. Elle éclaire ainsi ce qui se joue depuis septembre 2022, un soulèvement d'une ampleur impressionnante qui puise, depuis des décennies, dans les protestations et mobilisations depuis la « révolution islamique » de 1979.

Par refus de servitude volontaire, l'espoir est une pratique, une forme de vie et de résistance. Le livre est dédié « *Aux guerrières* ».

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard



Féministe de la première vague

Nelly Roussel (1878-1922) est une féministe de la première vague, une pionnière radicale pour l'émancipation des femmes. La première vague est cataloguée comme celle qui revendique le droit de vote. C'est oublier que les droits politiques ne se limitent pas au vote. Nelly Roussel démontre que dans le « féminisme intégral », tel qu'il fut appelé, elle milita autant sur la place des femmes dans le système économique que contre le Code civil de 1804 et les religions, autant pour la libre maternité que pour l'éducation des filles, autant sur le pacifisme que sur la misogynie de la sphère politique.

Nous connaissons « L'éternelle sacrifiée », texte qu'elle prononça pour la première fois le 9 janvier 1905, le jour de l'enter-

rement de Louise Michel et qui a été publié chez Syros en 1979, préfacé par Daniel Armogathe et Maité Albistur. Cette fois-ci, ce sont quatre articles et une conférence qui font l'objet d'un livre très plaisant par son format, sa texture et son contenu aux Éditions de la variation. La préface, écrite par Justine Rabat et Manuel Esposito, est bien soignée et permet à quiconque d'entrer dans des textes écrits il y a plus de 100 ans. « *Qu'est-ce que le féminisme ?* » a été publié en 1906 dans le *Petit Almanach féministe*. Les trois autres articles l'ont été dans *La Voix des femmes* : « *Le Règne de l'homme* » (1920), « *Nécessité du Féminisme* » (1921), « *Féminisme et Révolution* » (1921). Quant à la conférence, « *La Femme et la Libre Pensée* », elle fut donnée à Bruxelles le 11 février 1908. Elle s'en prend aux trois principaux monothéismes et fustige les religions comme ennemies des femmes, instruments pour soumettre tous

et en premier lieu imposant la soumission aux femmes. « *Nous n'aurons rien accompli, citoyens, tant que des ruines de ces temples, et des cendres de ces dieux, ne surgira point un monde nouveau, un monde meilleur, qui sera fait non seulement de raison et de lumière, mais encore de justice et de liberté.* »

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard



NELLY ROUSSEL
Qu'est-ce que le féminisme ?
Éditions de la variation,
Collection (dis)continuités, 2023

Masculinités et virilité anarchistes à la Belle Époque

L'ouvrage de Clara Schildknecht s'appuyant solidement sur des faits historiques, propose une analyse genrée de la constellation anarchiste de la « Belle Époque ». Ainsi, plus de cent années plus tard, les mythes, les hiérarchies, les comportements sexistes structurent aujourd'hui encore le mouvement libertaire. C'est en cela que le travail de l'autrice est particulièrement intéressant.

Les propos de François Déjoux au juge, le 8 janvier 1883, ouvrent le livre : « *L'anarchie est devenue ma religion, car c'est elle qui m'a relevé et m'a fait devenir homme* ». L'autrice met l'accent sur les déclarations des anarchistes en ce qu'ils manifestent une attitude, un paraître, relevant de divers types de mas-

culinités : dominée, complice ou marginalisée. Car la domination des hommes ne s'exerce pas seulement sur les femmes, mais peut agir aussi sur d'autres hommes. Si bien que la résistance peut prendre des formes différentes, et la virilité, le haut du sommet des masculinités.

Au cours de la « Belle Époque », 1880-1914, la masculinité des ouvriers anarchistes évolue. Les figures ouvrières du cordonnier, autonome et solitaire, ou du terrassier, métier de force et trimardeur, s'affirment toujours libres. Dans *Le Père Peinard* fondé par Émile Pouget, l'argot est de mise, sexiste et dévirilisant les ennemis de classe. Et les masculinités s'exacerbent pendant la période des attentats : la rue est investie, lieu d'affrontement avec la police, les procès sont l'occasion de théâtraliser le discours politique. Quant à la tribune des réunions publiques ou des syndicats, les rivalités masculines s'affrontent. Si les individualistes expérimentent

des tentatives d'égalité, la division sexuelle du travail militant demeure, même si se déploient la contraception, l'union libre, l'éducation et les colonies libertaires. Quant aux femmes, elles sont les compagnes de... ou invisibilisées comme militantes anarchistes, quand elles ne sont pas traitées de folles ou d'hystériques.

Bien que les anarchistes combattent les valeurs bourgeoises, catholiques et militaires, il reste beaucoup à faire pour qu'ils et elles parviennent à renverser les normes dans leur quotidien et leur pratique politique.

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

Clara Schildknecht était l'Invitée de l'émission Femmes libres le 8 novembre 2023
<http://emission-femmeslibres.blogspot.com/>



CLARA SCHILDKNECHT
Hardi, Compagnons !
Masculinités et virilité anarchistes à la Belle Époque
Libertalia, 2023.



Enfin Gaston Couté en BD !

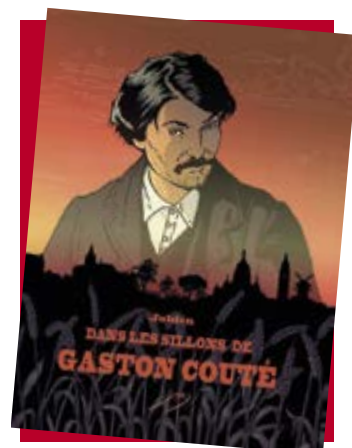
Le *Monde Libertaire* devait vous en parler ! Jean-Pierre Joblin, dessinateur et auteur de génie, vient de transposer treize chansons de Gaston Couté en bandes dessinées et c'est un petit bijou !

Poète libertaire beauceron, il vécut à cheval entre le XIX^e et le XX^e siècle et connut le succès dans les cabarets de la Butte Montmartre et même au-delà.

Couté avait pour cible les profiteurs, les possédants, les repus et les oppresseurs de tout acabit.

Il dénonçait l'injustice, l'hypocrisie, la veulerie, la couardise, le nationalisme, la connerie... Autant de maux qui nous sont familiers et d'attitudes qui nous habitent parfois...

Les décors magnifiques de détails, le trait tendre et fin comme la plume de Couté font de cette BD un ouvrage que ne



JEAN-PIERRE JOBLIN

Dans les sillons de Gaston Couté

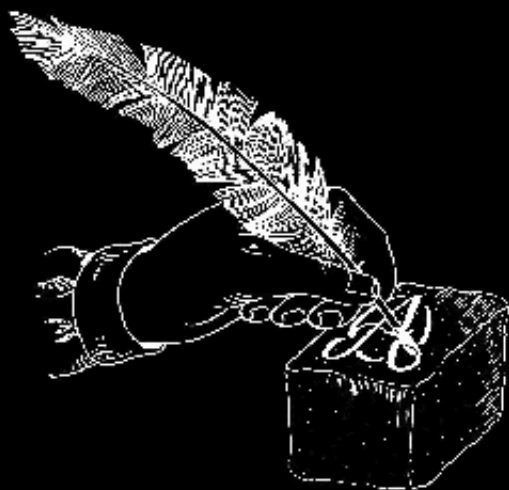
62 pages couleurs, 20 €
En vente à Publico

manqueront pas d'acquérir les inconditionnels-les qui retrouveront l'authenticité et la truculence du poète.

Jean-Pierre Lacanaille
groupe La Rue

POÉSIE EN NOIR

Monica Jornet



Libres pensées
sous licence poétique (2 vol),
Feuilles volantes,
Les Éditions libertaires

DESSIN C. MOA

TOUTS VOILES ET TOUTES VOILES DEHORS !

Prendre le voile,
porter le voile :

Ce n'est pas votre choix,
hors pression sociale,
mais l'imposition d'une foi
sexiste et patriarcale.

Ce n'est pas une liberté, plénitude
individuelle, de conscience,
mais un état de servitude
collective, dicté par l'obéissance.

Sous le voile, la terreur
des représailles est là, la peur
de l'opprobre, de l'exclusion
et de la condamnation.

C'est être, au bout de la lourde chaîne
des menaces et des chantages,
amarrées à l'anneau de l'esclavage.
Mettez les voiles, sœurs humaines !

LA FRANCE
PAYS DES LUMIÈRES



M^o